Crystiano Davency

Auszüge
aus den
französischen Classikern

Verfertiget
von
E. C. Trapp

Zur
allgemeinen Schulencyclopädie
gehörig

Sechster Theil
VOLTAIRE

Braunschweig
in der Schulbuchhandlung
1796.

I.

ZADIG

OU

LA DESTINÉE.

HISTOIRE ORIENTALE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Borgne.

Du temps du Roi *Moabdar*, il y avait à Babylone un jeune homme nommé *Zadig*, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il ne voulait point toujours avoir raifon, et favait refpecter la faibleffe des hommes. On était étonné de voir qu'avec beaucoup d'efprit il n'infultât jamais *) par des railleries à ces propos fi vagues a), fi rompus b), fi tumultueux c), à ces médifances téméraires, à ces décifions ignorantes, à ces

*) Er fich nie luftig machte.

a) Leer an Zweck und Inhalt.

b) Abgebrochen, wann man nicht bei Einer Sache bleibt.

c) Wild, wo alle durch einander reden, und Einer den Andern überfchreien will.

turlupinades groſſières, à ce vain bruit de paroles qu'on appelait converſation dans Babylone. Il avait appris, dans le premier livre de *Zoroaſtre*[d]), que l'amour propre eſt un ballon gonflé de vent, dont il ſort des tempêtes, quand on lui a fait une piquûre. *Zadig* ſurtout ne ſe vantait pas de mépriſer les femmes et de les ſubjuguer[e]). Il était généreux, il ne craignait point d'obliger des ingrats, ſuivant ce grand précepte de *Zoroaſtre*: *Quand tu manges, donne à manger aux chiens*, duſſent-ils te mordre. Il était auſſi ſage qu'on peut l'être, car il cherchait à vivre avec des ſages. Inſtruit dans les ſciences des anciens Chaldéens, il n'ignorait pas les principes phyſiques de la nature, tels qu'on les connaiſſait alors, et ſavait de la métaphyſique[f]) ce qu'on en a ſu dans tous les âges, c'eſt-à-dire fort peu de choſe. Il était fermement perſuadé, que l'année était de trois cents ſoixante et cinq jours et un quart, malgré la nouvelle philoſophie de ſon temps, et que le ſoleil était au centre du monde; et quand les principaux mages lui diſaient avec une hauteur inſultante

d) Ein alter morgenländiſcher Glaubens-ſtifter.

e) Bezwingen, d. i, in ſich verliebt machen.

f) Von den überſinnlichen Dingen.

qu'il avait de mauvais ſentimens et que c'était être ennemi de l'Etat que de croire que le ſoleil tournait ſur lui-même, et que l'année avait douze mois, il ſe taiſait ſans colère et ſans dédain. *Zadig*, avec de grandes richeſſes, et par conſéquent avec des amis, ayant de la ſanté, une figure aimable, un eſprit juſte et modéré, un coeur ſincère et noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait ſe marier à *Sémire*, que ſa beauté, ſa naiſſance et ſa fortune rendaient le premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement ſolide et vertueux, et *Sémire* l'aimait avec paſſion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorsque ſe promenant enſemble vers une porte de Babylone ſous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de ſabres et de flèches. C'étaient les ſatellites du jeune *Orcan*, neveu d'un miniſtre, à qui les courtiſans de ſon oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des graces ni des vertus de *Zadig*, mais croyant valoir beaucoup mieux, il était déſeſpéré de n'être pas préféré. Cette jalouſie, qui ne venait que de ſa vanité, lui fit penſer qu'il aimait éperdument *Sémire*. Il voulait l'enlever. Les raviſſeurs la ſaiſirent, et dans les emportemens

de leur violence ils la bleſſèrent, et firent couler le ſang d'une perſonne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Imaüs. Elle perçait le ciel de ſes plaintes. Elle s'écriait: Mon cher époux! on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'etait point occupée de ſon danger; elle ne penſait qu'à ſon cher *Zadig*. Celui-ci dans le même temps la défendait avec toute la force que donnent la valeur et l'amour. Aidé ſeulement de deux eſclaves, il mit les raviſſeurs en fuite, et remena chez elle *Sémire* évanouie et ſanglante, qui en ouvrant les yeux vit ſon libérateur. Elle lui dit: O *Zadig!* Je vous aimais comme mon époux, je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur et la vie. Jamais il n'y eut un coeur plus pénétré que celui de *Sémire*; jamais bouche plus raviſſante n'exprima des ſentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inſpirent le ſentiment du plus grand des bienfaits, et le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa bleſſure était légère, elle guérit bientôt. *Zadig* était bleſſé plus dangereuſement; un coup de flèche reçu près de l'oeil lui avait fait une plaie profonde. *Sémire* ne demandait aux dieux que la guériſon de ſon amant. Ses yeux étaient nuit et jour baignés de larmes: elle attendait le moment où ceux

de *Zadig* pourraient jouir de ſes regards; mais un abcès ſurvenu à l'oeil bleſſé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand médecin *Hermès*, qui vint avec un nombreux cortége. Il viſita le malade, et déclara qu'il perdrait l'oeil; il prédit même le jour et l'heure où ce funeſte accident devait arriver. Si c'eût été l'oeil droit, dit-il, je l'aurais guéri; mais les plaies de l'oeil gauche ſont incurables. Tout Babylone, en plaignant la deſtinée de *Zadig*, admira la profondeur de la ſcience *d'Hermès*. Deux jours après, l'abcès perça de lui-même; *Zadig* fut guéri parfaitement. *Hermès* écrivit un livre, où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. *Zadig* ne le lut point; mais dès qu'il put ſortir, il ſe prépara à rendre viſite à celle qui feſait l'eſpérance du bonheur de ſa vie, et pour qui ſeule il voulait avoir des yeux. *Sémire* était à la campagne depuis trois jours. Il apprit en chemin que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une averſion inſurmontable pour les borgnes, venait de ſe marier à *Orcan* la nuit même. A cette nouvelle il tomba ſans connaiſſance; ſa douleur le mit au bord du tombeau; il fut long-temps malade; mais enfin la raiſon l'emporta ſur ſon affliction, et l'atrocité de ce qu'il éprouvait ſervit même à le

consoler. Puisque j'ai essuyé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouse une citoyenne. Il choisit *Azora*, la plus sage et la mieux née g) de la ville; il l'épouse, et vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de légèreté et beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits h) étaient ceux qui avaient le plus d'esprit et de vertu.

CHAPITRE II.

Le Nez.

Un jour *Azora* revint d'une promenade toute en colère et fesant des grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse? qui vous peut mettre ainsi hors de vous-même! Hélas! dit-elle, vous le feriez comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve *Cosrou*, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à son jeune époux

g) Aus einem der ersten Häuser in der Stadt.

h) Die schönsten.

auprès du ruiſſeau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux dans ſa douleur de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau de ce ruiſſeau coulerait auprès. Hé bien, dit *Zadig*, voilà une femme eſtimable, qui aimait véritablement ſon mari! Ah, reprit *Azora*, ſi vous ſaviez à quoi elle s'occupait, quand je lui ai rendu viſite! A quoi donc, belle *Azora?* Elle feſait détourner i) le ruiſſeau. *Azora* ſe répandit k) en des invectives ſi longues, éclata l) en des reproches ſi violens contre la jeune veuve, que ce faſte m) de vertu ne plut pas à *Zadig*.

Il avait un ami nommé *Cador*, qui était un de ces jeunes gens à qui ſa femme trouvait plus de probité et de mérite qu'aux autres: il le mit dans ſa confidence, et s'aſſura, autant qu'il le pouvait, de ſa fidélité par un préſent conſidérable. *Azora* ayant paſſé deux jours chez une de ſes amies à la campagne, revint le troiſième jour à la maiſon. Des

i) Sie leitete ab.

k) Ergoſs ſich.

l) Brach aus.

m) Prunk

domeſtiques en pleurs lui annoncèrent que ſon mari était mort ſubitement la nuit même, qu'on n'avait pas oſé lui porter cette funeſte nouvelle, et qu'on venait d'enſevelir *Zadig* dans le tombeau de ſes pères au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, et jura de mourir. Le ſoir, *Cador* lui demanda la permiſſion de lui parler, et ils pleurèrent tous deux. Lè lendemain ils pleurèrent moins et dinèrent enſemble. *Cador* lui confia que ſon ami lui avait laiſſé la plus grande partie de ſon bien, et lui fit entendre qu'il mettrait ſon bonheur à partager ſa fortune avec elle. La dame pleura, ſe fâcha, s'adoucit; le ſouper fut plus long que le diner; on ſe parla avec plus de confiance. *Azora* fit l'éloge du défunt; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont *Cador* était exempt.

Au milieu du ſouper, *Cador* ſe plaignit d'un mal de rate violent; la dame inquiete et empreſſée fit apporter toutes les eſſences dont elle ſe parfumait, pour eſſayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate; elle regretta beaucoup que le grand *Hermès* ne fût pas encore à Babylone; elle daigna même toucher le côté où *Cador* ſentait de ſi vives douleurs. Etes-vous ſujet à cette

cruelle maladie? lui dit-elle avec compaſſion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit *Cador*, et il n'y a qu'un ſeul remède qui puiſſe me ſoulager; c'eſt de m'appliquer ſur le côté le nez d'un homme qui ſoit mort la veille. Voilà un étrange remède, dit *Azora*. Pas plus étrange, répondit-il, que les ſachets du ſieur *Arnou* *) contre l'apoplexie. Cette raiſon, jointe à l'extrême mérite du jeune homme, détermina enfin la dame. Après tout, dit-elle, quand mon mari paſſera du monde d'hier dans le monde du lendemain n) ſur le pont Thinavar, l'ange *Afraël* lui accordera-t-il moins le paſſage, parce que ſon nez ſera un peu moins long dans la ſeconde vie que dans la première? Elle prit donc un raſoir; elle alla au tombeau de ſon époux, l'arroſa de ſes larmes, et s'approcha pour couper le nez à *Zadig*, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. *Zadig* ſe releve en tenant ſon nez d'une main, et arrêtant le raſoir de l'autre. Madame, lui dit-il, ne criez plus

*) Il y avait dans ce temps un Babylonien nommé *Arnou*, qui guériſſait et prévenait toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un ſachet pendu au cou.

n) Aus dieſer Welt in die andere, welche leztere von jener durch die Brücke T. getrennt iſt.

tant contre la jeune *Cosrou;* le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruiſſeau.

CHAPITRE III.

Le chien et le cheval.

Zadig éprouva que le premier mois du mariage, comme il eſt écrit dans le livre du *Zend* o), eſt la lune du miel, et que le ſecond eſt la lune de l'abſynthe. Il fut quelque temps après obligé de répudier *Azora*, qui était devenu trop difficile à vivre p), et il chercha ſon bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'eſt plus heureux, diſait-il, qu'un philoſophe qui lit dans ce grand livre que *Dieu* a mis ſous nos yeux. Les vérités qu'il découvre ſont à lui: il nourrit et il élève ſon ame, il vit tranquille; il ne craint rien des hommes, et ſa tendre épouſe ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées, il ſe retira dans une maiſon de campagne ſur les bords de l'Euphra-

o) Einer morgenländiſchen Bibel, wovon Zoroaſter der Urheber ſeyn ſoll.

p) Unerträglich im Umgange.

Là il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées; mais il étudia sur-tout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences, où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là, comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine? *Zadig* répondit modestement: C'est une chienne, et non pas un chien. Vous avez raison, reprit le premier eunuque. C'est une épagneule très-petite, ajouta *Zadig*; elle a fait depuis peu des chiens; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très-longues. Vous l'avez donc vue, dit le pre-

mier eunuque tout essoufflé. Non, répondit *Zadig*, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne.

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand-veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand-veneur s'adressa à *Zadig*, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. C'est, répondit *Zadig*, le cheval qui galoppe le mieux; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats; ses fers sont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris? où est-il? demanda le grand-veneur. Je ne l'ai point vu, répondit *Zadig*, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand-veneur et le premier eunuque ne douterent pas que *Zadig* n'eût vole le cheval du roi et la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand

Desterham q), qui le condamna au Knout r), et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt; mais ils condamnèrent *Zadig* à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu; il fallut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à *Zadig* de plaider sa cause au conseil du grand *Desterham*; il parla en ces termes:

Etoiles de justice, abymes des sciences, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or s), puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure par *Orosmade* t), que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé. Je me promenais

q) Des Staatsraths.

r) Die bekannte Russische Strafe.

s) Man erinnere sich bei dieser Anrede, um sie nicht unwahrscheinlich zu finden, dass man eine *morgenländische* Geschichte liefet.

t) Name eines Gottes.

vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très-illuftre grand-veneur. J'ai vu fur le fable les traces d'un animal, et j'ai jugé aifément que c'était celles d'un petit chien. Des fillons légers et longs, imprimés fur de petites éminences de fable entre les traces des pattes u), m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainfi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un fens différent x), qui paraiffaient toujours avoir rafé y) la furface du fable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très-longues; et comme j'ai remarqué que le fable était toujours moins creufé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre augufte reine était un peu boiteufe, fi je l'ofe dire.

A l'égard du cheval du roi des rois, vous faurez que me promenant dans les routes du bois, j'ai apperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales diftan-

u) Zwifchen den Fufstapfen.

x) Von anderer Art.

y) Geftreift.

ces. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La pouſſière des arbres, dans une route étroite qui n'a que ſept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui par ſes mouvemens de droite et de gauche, a balayé cette pouſſière. J'ai vu ſous les arbres, qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainſi il avait cinq pieds de haut. Quant à ſon mors, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les boſſettes contre une pierre que j'ai reconnu être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'eſſai. J'ai jugé enfin, par les marques que ſes fers ont laiſſées ſur des cailloux d'une autre eſpèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les juges admirèrent le profond et ſubtil discernement de *Zadig;* la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de *Zadig* dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet; et quoique pluſieurs mages opinaſſent qu'on devait le brûler comme ſorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre

cents onces d'or, à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huiffiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter fes quatre cents onces, ils en retinrent feulement trois cents quatre vingt-dix huit pour les frais de juftice; et les valets demandèrent des honoraires, *Zadig* vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop favant, et fe promit bien à la première occafion de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occafion fe trouva bientôt. Un prifonnier d'Etat s'échappa; il paffa fous les fenêtres de fa maifon. On interrogea *Zadig*, il ne répondit rien, mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime è cinq cents onces d'or, et il remercia fes juges de leur indulgence, felon la coutume de Babylone. Grand Dieu! dit-il en lui-même, qu'on eft à plaindre quand on fe promène dans un bois, où la chienne de la reine et le cheval du roi ont paffé! qu'il eft dangereux de fe mettre à la fenêtre! et qu'il eft difficile d'être heureux dans cette vie.

CHAPITRE IV.

L' Envieux.

Zadig voulut ſe conſoler par la philoſophie et par l'amitié, des maux que lui avait fait la fortune. Il avait dans un fauxbourg de Babylone une maiſon ornée avec goût, où il raſſemblait tous les arts et tous les plaiſirs dignes d'un honnête homme. Le matin ſa bibliothèque était ouverte à tous les ſavans; le ſoir ſa table l'était à la bonne compagnie. Mais il connut combien les ſavans ſont dangereux; il s'éleva une grande diſpute ſur une loi de *Zoroaſtre*, qui défendait de manger du Griffon. Comment défendre le Griffon, diſaient les uns, ſi cet animal n'exiſte pas? Il faut bien qu'il exiſte, diſaient les autres, puisque *Zoroaſtre* ne veut pas qu'on en mange. *Zadig* voulut les accorder, en leur diſant: s'il y a des Griffons, n'en mangeons point; s'il n'y en a point, nous en mangerons encore moins; et par-là nous obéirons tous à *Zoroaſtre*.

Un ſavant, qui avait compoſé treize volumes ſur les propriétés du griffon, et qui de plus était grand théurgite z), ſe hâta d'aller

z) Ein Göttermacher, d. i. der Götter erſcheinen läſst.

accuſer *Zadig* devant un archi-mage a); nommé *Tébor* *), le plus ſot des Chaldéens, et partant b) le plus fanatique c). Cet homme aurait fait empaler *Zadig* pour la plus grande gloire du ſoleil, et en aurait récité le bréviaire de *Zoroaſtre* d'un ton plus ſatisfait.

L'ami *Cador* (un ami vaut mieux que cent prêtres) alla trouver le vieux *Tébor* et lui dit:

Vivent le ſoleil et les griffons! Gardez-vous bien de punir *Zadig*: c'eſt un ſaint; il a des griffons dans ſa baſſe-cour, et il n'en mange point; et ſon accuſateur eſt un hérétique qui oſe ſoutenir que les lapins ont le pied

a) Ungefähr was wir einen Erz-biſchof nennen würden,

*) Anagramme de *Boyer*, théatin, confeſſeur de dévotes titrées; éveque par leur intrigues, qui n'avaient pu réuſſir à le faire ſupérieur de ſon couvent; puis précepteur du dauphin, et enfin miniſtre de la feuille 1) par le conſeil du cardinal *Fleuri*, qui, comme tous les hommes médiocres, aimait à faire donner les places à des hommes incapables de les remplir, mais auſſi incapables de ſe rendre dangereux. Ce *Boyer* était un fanatique imbécille, qui perſécuta M. de *Voltaire* dans plus d'une occaſion.

1) Vermuthlich *de la feuille des bénéfices*, d. i. der Miniſter, durch welchen der König ſeine Pfründen vergibt.

b) Folglich.

c) Tempelwütig, d. i. der für ſeinen Kirchenglauben mit Wut kämpft.

fendu, et ne ſont point immondes. Hé bien, dit *Tébor*, en branlant ſa tête chauve, il faut empaler *Zadig*, pour avoir mal penſé des griffons, et l'autre pour avoir mal parlé des lapins. *Cador* appaiſa l'affaire par le moyen d'une fille d'honneur d) qui avait beaucoup de crédit dans le collège des mages. Perſonne ne fut empalé; de quoi pluſieurs docteurs murmurèrent, et en préſagèrent la décadence de Babylone. *Zadig* s'écria: A quoi tient le bonheur! tout me perſécute dans ce monde, jusqu'aux êtres qui n'exiſtent pas. Il maudit les ſavans, et ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il raſſemblait chez lui les plus honnêtes gens de Babylone, et les dames les plus aimables; il donnait des ſoupers délicats, ſouvent précédés de concerts, et animés par des converſations charmantes, dont il avait ſu bannir l'empreſſement de montrer de l'esprit e), qui eſt la plus ſure manière de n'en point avoir, et de gâter la ſociété la plus brillante. Ni le choix de ſes amis, ni celui des mets n'étaient faits par la vanité; car en tout il préférait l'être au paraître; et par-là il s'attirait la con-

d) Hof-fräulein.

e) Das Jagen nach Witz.

ſidération véritable, à laquelle il ne prétendait pas f).

Vis-à vis de ſa maiſon demeurait *Arimaze*, perſonnage dont la méchante ame était peinte ſur ſa groſſière phyſionomie. Il était rongé de fiel et bouffi d'orgueil; et pour comble c'était un bel-eſprit ennuyeux. N'ayant jamais pu réuſſir dans le monde, il ſe vengeait par en médire. Tout riche qu'il était, il avait de la peine à raſſembler chez lui des flatteurs. Le bruit des chars qui entraient le ſoir chez *Zadig*, l'importunait; le bruit de ſes louanges l'irritait davantage. Il alla quelquefois chez *Zadig*, et ſe mettait à table ſans être prié: il y corrompait toute la joie de la ſociété, comme on dit que les harpies g) infectent les viandes qu'elles touchent. Il lui arriva un jour de vouloir donner une fête à une dame, qui, au lieu de la recevoir, alla ſouper chez *Zadig*. Un autre jour cauſant avec lui dans le palais, ils abordèrent un miniſtre, qui pria *Zadig* à ſouper, et ne pria point *Arimaze*. Les plus implacables haines

f) Sie ward ihm ungesucht zu Theil.

g) Ungeheuer mit jungfräulichen Geſichtern, groſsen Klauen an den Händen, Bären-Ohren und Flügeln.

n'ont pas fouvent des fondemens plus importans. Cet homme qu'on appelait *l'Envieux* dans Babylone, voulut perdre *Zadig*, parce qu'on l'appelait *l'Heureux*. L'occafion de faire du mal fe trouve cent fois par jour, et celle de faire du bien une fois dans l'année, comme dit *Zoroaftre* b).

L'Envieux alla chez *Zadig*, qui fe promenait dans fes jardins avec deux amis et une dame, à laquelle il difait fouvent des chofes galantes, fans autre intention que celle de les dire. La converfation roulait fur une guerre que le roi venait de terminer heureufement contre le prince d'Hircanie fon vaffal. *Zadig*, qui avait fignalé fon courage dans cette courte guerre, louait beaucoup le roi, et encore plus la dame. Il prit fes tablettes, et écrivit quatre vers qu'il fit fur le champ, et qu'il donna à cette belle perfonne. Ses amis le prièrent de leur en faire part: la modeftie, ou plutôt un amour-propre bien entendu, l'en empêcha. Il favait que des vers impromptus ne font jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils font faits: il brifa en deux la feuille des tablettes fur laquelle il venait d'écrire, et jetta les

b) Da fcheint fich aber Z. fehr zu irren.

deux moitiés dans un buiſſon de roſes où on les chercha inutilement. Une petite pluie ſurvint; on regagna la maiſon. L'Envieux, qui reſta dans le jardin, chercha tant qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avait été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui rempliſſait la ligne, feſait un ſens, et même un vers d'une plus petite meſure; mais par un hazard encore plus étrange, ces petits vers ſe trouvaient former un ſens qui contenait les injures les plus horribles contre le roi. On y liſait:

Par les plus grands forfaits
Sur le trône affermi,
Dans la publique paix
C'eſt le ſeul ennemi.

L'envieux fut heureux pour la première fois de ſa vie: il avait entre les mains de quoi perdre un homme vertueux et aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir jusqu'au roi cette ſatyre écrite de la main de *Zadig*; on le fit mettre en priſon, lui, ſes deux amis et la dame. Son procès lui fut bientôt fait, ſans qu'on daignât l'entendre. Lorsqu'il vint recevoir ſa ſentence, l'Envieux ſe trouva ſur ſon paſſage, et lui dit tout haut que ſes vers ne valaient rien. *Zadig* ne ſe piquait pas d'être

bon poëte; mais il était au désespoir d'être condamné comme criminel de lèse-majesté et de voir qu'on retînt en prison une belle dame et deux amis pour un crime qu'il n'avait pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ses tablettes parlaient. Telle était la loi de Babylone. On le conduisit donc au supplice à travers une foule de curieux, dont aucun n'ôsait le plaindre, et qui se précipitaient pour examiner son visage, et pour voir s'il mourrait de bonne grâce. Ses parens seulement étaient affligés parce qu'ils n'héritaient pas. Les trois quarts de son bien étaient confisqués au profit du roi, et l'autre quart au profit de l'Envieux.

Dans le temps qu'il se préparait à la mort, le perroquet du roi s'envola de son balcon, et s'abbattit dans le jardin de *Zadig* sur un buisson de roses. Une pêche y avait été portée d'un arbre voisin par le vent; elle était tombée sur un morceau de tablettes à écrire, auquel elle s'était collée. L'oiseau enleva la pêche et la tablette, et les porta sur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des mots qui ne formaient aucun sens, et qui paraissaient des fins de vers. Il aimait la poësie, et il y a toujours de la ressource avec les princes qui aiment les vers. L'aventure de

ſon perroquet le fit rêver. La reine, qui ſe ſouvenait de ce qui avait été écrit ſur un des morceaux de la tablette de *Zadig*, ſe le fit apporter. On confronta les deux morceaux qui s'ajuſtaient enſemble parfaitement; on lut alors les vers, tels que *Zadig* les avait faits:

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre;
ſur le trône affermi, le roi ſait tout dompter.
Dans la publique paix l'amour ſeul fait guerre;
C'eſt le ſeul ennemi qui ſoit à redouter.

Le roi ordonna auſſitôt qu'on fît venir *Zadig* devant lui, et qu'on fît ſortir de priſon ſes deux amis et la belle dame. *Zadig* ſe jetta aux pieds du roi et de la reine le viſage contre terre; il leur demanda très-humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers; il parla avec tant de grâce, d'esprit et de raiſon, que le roi et la reine voulurent le recevoir. Il revint, et plut encore davantage. On lui donna tous les biens de l'Envieux qui l'avait injuſtement accuſé; mais *Zadig* les rendit tous; et l'Envieux ne fut touché que du plaiſir de ne pas perdre ſon bien. L'eſtime du roi pour *Zadig* s'accrut de jour en jour. Il le mettait de i) tous ſes plaiſirs, le

i) Er lieſs ihn Theil nehmen an —

consultait dans toutes ses affaires. La reine le regarda dès-lors avec une complaisance qui pouvait devenir dangereuse pour elle, pour le roi, son auguste époux, pour *Zadig* et pour le royaume. *Zadig* commençait à croire qu'il n'est pas difficile d'être heureux.

CHAPITRE V.

Le Généreux.

Le temps arriva où l'on célébrait une grande fête, qui avait lieu tous les cinq ans. C'était la coutume à Babylone de déclarer solennellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avait fait l'action la plus généreuse. Les grands et les mages étaient les juges. Le premier satrape, chargé du soin de la ville, rendait compte des plus belles actions qui s'étaient passées sous son gouvernement; on allait aux voix; le roi prononçait le jugement. On venait à cette solennité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevait des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, et le roi lui disait ces paroles: *Recevez ce prix de la générosité, et puissent les dieux me donner beaucoup de sujets qui vous ressemblent!*

Ce jour mémorable venu, le roi parut ſur ſon trône, environné des grands, des mages, et des députés de toutes les nations qui venaient à ces jeux où la gloire s'acquérait, non par la légereté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier ſatrape rapporta à haute voix les actions qui pouvaient mériter à leurs auteurs ce prix ineſtimable. Il ne parla point de la grandeur d'ame, avec laquelle *Zadig* avait rendu à l'Envieux toute ſa fortune; ce n'était pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il préſenta d'abord un juge, qui, ayant fait perdre un procès conſidérable à un citoyen, par une mépriſe dont il n'était pas même reſponſable, lui avait donné tout ſon bien qui était la valeur de ce que l'autre avait perdu.

Il produiſit enſuite un jeune homme, qui étant éperdument épris d'une fille qu'il allait épouſer, l'avait cédée à un ami prêt à expirer d'amour pour elle, et qui avait encore payé la dot en cédant la fille.

Il fit enſuite paraitre un ſoldat, qui dans la guerre d'Hircanie avait donné encore un

plus grand exemple de générosité. Des soldats ennemis lui enlevaient sa maitresse, et il la défendait contr'eux; on vint lui dire que d'autres hircaniens enlevaient sa mère à quelques pas de là; il quitta en pleurant sa maîtresse, et courut délivrer sa mère; il retourna ensuite vers celle qu'il aimait, et la trouva expirante. Il voulut se tuer; sa mère lui remontra qu'elle n'avait que lui pour tout secours, et il eut assez de courage de soufrir la vie.

Les juges penchaient pour ce soldat. Le roi prit la parole, et dit: son action et celles des autres sont belles; mais elles ne m'étonnent point; hier *Zadig* en a fait une qui m'a étonné. J'avais disgracié depuis quelques jours mon ministre et *Coreb* mon favori. Je me plaignais de lui avec violence, et tous mes courtisans m'assuraient que j'étais trop doux; c'était à qui k) me dirait le plus de mal de *Coreb*. Je demandai à *Zadig* ce qu'il en pensait, et il osa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu, dans nos histoires, des exemples qu'on a payé de son bien une erreur, qu'on a cédé sa maîtresse, et qu'on a préféré une mère à l'objet de son amour; mais je n'ai jamais lu, qu'un courtisan

k) Sie wetteiferten, wer —

ait parlé avantageusement d'un ministre disgracié, contre qui son souverain était en colère, Je donne vingt mille pièces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuses, mais je donne la coupe à *Zadig*.

Sire! lui dit-il, c'est votre majesté seule qui mérite la coupe; c'est elle qui a fait l'action inouie, puisqu'étant roi, vous ne vous êtes point fâché contre votre esclave, lorsqu'il contredisait votre passion. On admira le roi et *Zadig*. Le juge qui avait donné son bien, l'amant qui avait marié sa maîtresse à son ami, le soldat qui avait préféré le salut de sa mère à celui de sa maîtresse, reçurent les présens du monarque; ils virent leurs noms écrits dans le livre des généreux; *Zadig* eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince, qu'il ne garda pas long-temps. Ce jour fut consacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portait [1]). La mémoire s'en conserve encore dans l'Asie. *Zadig* disait: Je suis donc enfin heureux; mais il se trompait.

1) Mit sich brachte oder vorschrieb.

CHAPITRE VI.

Le Miniſtre.

Le roi avait perdu ſon premier miniſtre. Il choiſit *Zadig* pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix, car depuis la fondation de l'empire il n'y avait jamais eu de miniſtre ſi jeune. Tous les courtiſans furent fâchés; l'Envieux en eut un crachement de ſang, et le nez lui enfla prodigieuſement. *Zadig* ayant remercié le roi et la reine, alla remercier auſſi le perroquet. Bel oiſeau! lui dit-il, c'eſt vous qui m'avez ſauvé la vie, et qui m'avez fait premier miniſtre. La chienne et le cheval de leurs majeſtés m'avaient fait beaucoup de mal, mais vous m'avez fait du bien. Voilà donc de quoi dépendent les deſtins des hommes! Mais, ajouta-t-il, un bonheur ſi étrange ſera peut-être bientôt évanoui. Le perroquet répondit: Oui. Ce mot frappe *Zadig;* cependant, comme il était bon phyſicien, et qu'il ne croyait pas que les perroquets fuſſent prophètes, il ſe raſſura bientôt; il ſe mit à exercer ſon miniſtère de ſon mieux.

Il fit ſentir à tout le monde le pouvoir ſacré des loix, et ne fit ſentir à perſonne le

poids de ſa dignité. Il ne gêna point la voix du divan, et chaque viſir pouvait avoir un avis ſans lui déplaire. Quand il jugeait, c'était la loi; mais quand elle était trop ſévère, il la tempérait; et quand on manquait de loix, ſon équité en feſait m) qu'on aurait priſes pour celles de *Zoroaſtre.*

C'eſt de lui que les nations tiennent ce grand principe, qu'il vaut mieux haſarder de ſauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les loix étaient faites pour ſecourir les citoyens, autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obſcurcir. Dès les premiers jours de ſon adminiſtration il mit ce grand talent en uſage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes; il avait fait ſes héritiers ſes deux fils par portions égales, après avoir marié leur ſoeur, et il laiſſait un préſent de trente mille pièces d'or à celui de ſes deux fils qui ſerait jugé l'aimer davantage. L'ainé lui bâtit un tombeau, le ſecond augmenta, d'une partie de ſon héritage, la dot de ſa ſoeur; chacun diſait: C'eſt l'ainé qui aime le mieux ſon père; le cadet aime mieux ſa ſoeur; c'eſt

m) Machte ſolche, die man —

à l'ainé qu'appartiennent les trente mille pièces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'ainé : Votre père n'eſt point mort, il eſt guéri de ſa dernière maladie, il revient à Babylone. Dieu ſoit loué, répondit le jeune homme ; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher ! *Zadig* dit enſuite la même choſe au cadet. Dieu ſoit loué, répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laiſſât à ma ſoeur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit *Zadig*, et vous aurez les trente mille pièces ; c'eſt vous qui aimez le mieux votre père.

Une fille fort riche avait fait une promeſſe de mariage à deux mages, et après avoir reçu quelques mois d'inſtructions de l'un et de l'autre, elle ſe trouva groſſe. Ils voulaient tous deux l'épouſer. Je prendrai pour mon mari, dit elle, celui des deux qui pourra donner la meilleure éducation à l'enfant que je mettrai au monde. Elle accoucha d'un fils. Chacun des mages veut l'élever. La cauſe eſt portée devant *Zadig*. Il fait venir les deux mages. Qu'enſeigneras-tu à

ton pupille? dit-il au premier. Je lui apprendrai, dit le docteur, les huit parties d'oraiſon n), la dialectique o), l'aſtrologie p), la démononamie q), ce que c'eſt que ſubſtance r) et l'accident s), l'abſtrait t) et le concret u), les monades x) et l'harmonie préétablie y). Moi, dit le ſecond, je tâcherai de le rendre juſte et digne d'avoir des amis. *Zadig* prononça: *Que tu ſois ſon père ou non, tu épouſeras ſa mère.*

Il venoit tous les jours des plaintes à la cour contre l'Itimadoulet z) de Médie, nom-

n) Die acht Beſtandtheile der Sprache,

o) Die Streit- (Diſputir-) kunſt.

p) Die Sterndeuterkunſt.

q) Die Wiſſenſchaft von den Teufeln und Teufeleien.

r) Das Ding.

s) Das was einem Dinge wiederfährt.

t) Das abgezogene, d, i. das was man an mehrern Dingen als ihnen gemeinſchaftlich bemerkt.

u) Das wodurch ſich das Einzelwesen von andern unterſcheidet.

x) Die einfachen Dinge.

y) Die voraus beſtimmte Uebereinkunſt der Seele und des Körpers.

z) Den Statthalter,

mé *Irax.* C'était un grand ſeigneur dont le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la volupté. Il ſouffrait rarement qu'on lui parlât, et on n'oſait jamais le contredire. Les paons ne ſont pas plus voluptueuſes, les tortues ont moins de pareſſe; il ne reſpirait que la fauſſe gloire et les faux plaiſirs. *Zadig* entreprit de l'en corriger.

Il lui envoya de la part du roi un maître de muſique avec douze voix et vingt-quatre violons, un maître-d'hôtel avec ſix cuiſiniers et quatre chambellans, qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette ſuivante ſerait inviolablement obſervée; et voici comme les choſes ſe paſſèrent.

Le premier jour, dès que le voluptueux *Irax* fut éveillé, le maître de muſique entra ſuivi des violons; on chanta une cantate qui dura deux heures, et de trois minutes en trois minutes le refrein était:

Que ſon mérite eſt extrême!
Que de grâces! que de grandeur!
Ah, combien monſeigneur
Doit être content de lui-même!

Après l'exécution de la cantate un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure, dans laquelle on le louait expreſſément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduiſit à table au ſon des inſtrumens. Le dîner dura trois heures. Dès qu'il ouvrit la bouche pour parler, le premier chambellan dit: il aura raiſon; à peine eut-il prononcé quatre paroles, que le ſecond chambellan s'écria : il a raiſon. Les deux autres chambellans firent de grands éclats de rire des bons mots qu'*Irax* avait dits ou qu'il avait dû dire. Après dîner on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuſe, il crut que le roi des rois l'honorait ſelon ſes mérites; la ſeconde lui parut moins agréable; la troiſième fut gênante; la quatrième fut inſupportable; la cinquième fut un ſupplice. Enfin, outré d'entendre toujours chanter; Ah! combien monſeigneur doit être content de lui-même! d'entendre toujours dire qu'il avait raiſon, et d'être harangué chaque jour à la même heure, il écrivit en cour pour ſupplier le roi qu'il daignât rappeler ſes chambellans, ſes muſiciens, ſon maître-d'hôtel; il promit d'être déſormais moins vain et plus appliqué; il

ſe fit moins encenſer, eut moins de fêtes et fut plus heureux; car, comme dit le *Sadder* a), toujours du plaiſir, n'eſt pas du plaiſir.

CHAPITRE VII.

Les Disputes et les Audiences.

C'eſt ainſi que *Zadig* montrait tous les jours la ſubtilité de ſon génie et la bonté de ſon ame; on l'admirait, et cependant on l'aimait. Il paſſait pour le plus fortuné de tous les hommes; tout l'empire était rempli de ſon nom; toutes les femmes le lorgnaient, tous les citoyens célébraient ſa juſtice; les ſavans le regardaient comme leur oracle; les prêtres mêmes avouaient qu'il en ſavait même plus que le vieux archimage *Yébor*. On était bien loin alors de lui faire des procès ſur les griffons; on ne croyait que ce qui lui ſemblait croyable.

Il y avait une grande querelle dans Babylone, qui durait depuis quinze cents années, et qui partageait l'empire en deux ſectes opiniâtres; l'une prétendait qu'il ne fallait

a) Die Bibel der Parſen oder Gebern.

jamais entrer dans le temple de *Mithra* b) que du pied gauche; l'autre avait cette coutume en abomination, et n'entrait jamais que du pied droit. On attendait le jour de la fête ſolennelle du feu ſacré, pour ſavoir qu'elle ſecte ſerait favoriſée par *Zadig*. L'univers avait les yeux ſur ſes pieds, et toute la ville était en agitation et en ſuſpens. *Zadig* entra dans le temple en ſautant à pieds joints, et il prouva enſuite, par un discours éloquent, que le dieu du ciel et de la terre, qui n'a acception de perſonne c), ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite. L'Envieux et ſa femme prétendirent que dans ſon diſcours il n'y avait pas aſſez de figures d), qu'il n'avait pas fait aſſez danſer les montagnes et les collines. Il eſt ſec et ſans génie, diſaient-ils; on ne voit chez lui ni la mer s'enfuir, ni les étoiles tomber, ni le ſoleil fondre comme de la cire; il n'a point le bon ſtyle oriental. *Zadig* ſe contentait d'avoir le ſtyle de la raiſon. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il était

b) Der Sonne.

c) Der nicht auf die Perſon ſieht.

d) Bildliche (uneigentliche) Ausdrücke, z. B. ſolche, wie gleich nachher folgen.

raisonnable, non pas parce qu'il était aimable, mais parce qu'il était premier visir.

Il termina aussi heureusement le grand procès entre les mages blancs et les mages noirs. Les blancs soutenaient que c'était une impiété de se tourner en priant Dieu vers l'orient d'hiver e): les noirs assuraient que Dieu avait en horreur les prières des hommes qui se tournaient vers le couchant d'été f). *Zadig* ordonna qu'on se tournât comme on voudrait.

Il trouva ainsi le secret d'expédier le matin les affaires particulières et les générales; le reste du jour il s'occupait des embellissemens de Babylone. Il fésait représenter des tragédies où l'on pleurait, et des comédies où l'on riait; ce qui était passé de mode depuis longtemps, et ce qu'il fit renaître parce qu'il avait du goût. Il ne prétendait pas en savoir plus que les artistes; il les récompensait par des bienfaits et des distinctions, et n'était point jaloux en secret de leurs talens. Le soir il amusait beaucoup le roi et surtout la reine. Le roi disait: Le grand ministre! La reine di-

e) Der Punkt des Gesichts-kreises, in welchem die Sonne zu Anfang des Winters (den 21sten December) aufgeht.

f) Der Punkt des Gesichts-kreises, wo die Sonne zu Anfang des Sommers (den 21sten Juni) untergeht.

fait: L'aimable miniſtre! et tous deux ajoutaient: C'eût été grand dommage qu'il eût été pendu.

Jamais homme en place ne fut obligé de donner tant d'audiences aux dames. La plupart venaient lui parler des affaires qu'elles n'avaient point, pour en avoir une avec lui. La femme de l'Envieux s'y préſenta la première; elle lui jura par *Mithra*, par *Zenda veſta*, et par le feu ſacré, qu'elle avait déteſté la conduite de ſon mari; elle lui confia enſuite que ce mari était un jaloux, un brutal; *Zadig* n'y fit pas attention. D'autres dames ſe préſentaient tous les jours. Celle à qui il donna, ſans presque s'en appercevoir, des marques de ſa protection, était une femme de chambre de la reine *Aſtarté*. Elle ſortit du ſerrail de *Zadig* avec de très-beaux préſens. Elle alla conter ſon aventure à l'Envieuſe, qui était ſon amie intime; celle-ci fut cruellement piquée de la préférence.

Cependant *Zadig* s'appercevait qu'il avait toujours des diſtractions quand il donnait des audiences et quand il jugeait; il ne ſavait à quoi les attribuer; c'était-là ſa ſeule peine. Il eut un ſonge; il lui ſemblait qu'il était

couché d'abord ſur des herbes ſèches, parmi leſquelles il y en avait quelques-unes de piquantes qui l'incommodaient; et qu'enſuite il repoſait mollement ſur un lit de roſes, dont il ſortait un ſerpent qui le bleſſait au cœur de ſa langue acérée et envenimée. Hélas, diſait-il, j'ai été long-temps couché ſur ces herbes ſèches et piquantes, je ſuis maintenant ſur le lit de roſes; mais quel ſera le ſerpent?

CHAPITRE VIII.

La Jalouſie.

Le malheur de *Zadig* vint de ſon bonheur même, et ſur-tout de ſon mérite. Il avait tous le jours des entretiens avec le roi et avec *Aſtarté*, ſon auguſte épouſe. Les charmes de ſa converſation redoublaient encore par cette envie de plaire qui eſt à l'eſprit ce que la parure eſt à la beauté; ſa jeuneſſe et ſes grâces firent inſenſiblement ſur *Aſtarté* une impreſſion dont elle ne s'apperçut pas d'abord. Sa paſſion croiſſait dans le ſein de l'innocence. *Aſtarté* ſe livrait ſans ſcrupule et ſans crainte au plaiſir de voir et d'entendre un homme cher à ſon époux et à l'Etat; elle ne ceſſait de le vanter au roi; elle en parlait à ſes fem-

mes qui enchériſſaient encore ſur ſes louanges; tout ſervait à enfoncer dans ſon coeur le trait qu'elle ne ſentait pas. Elle feſait des préſens à *Zadig*, dans lesquels il entrait plus de galanterie qu'elle ne penſait; elle croyait ne lui parler qu'en reine contente de ſes ſervices, et quelquefois ſes expreſſions étaient d'une femme ſenſible.

Aſtarté était beaucoup plus belle que cette *Sémire* qui haïſſait tant les borgnes, et que cette autre femme qui avait voulu couper le nez à ſon époux. La familiarité *d'Aſtarté*, ſes discours tendres dont elle commençait à rougir, ſes regards qu'elle voulait détourner, et qui ſe fixaient ſur les ſiens, allumèrent dans le coeur de *Zadig* un feu dont il s'étonna. Il combattit; il appela à ſon ſecours la philoſophie, qui l'avait toujours ſecouru; il n'en tira que des lumières, et n'en reçut aucun ſoulagement. Le devoir, la reconnaiſſance, la majeſté ſouveraine violée ſe préſentaient à ſes yeux comme des dieux vengeurs; il combattait, il triomphait; mais cette victoire, qu'il fallait remporter à tout moment, lui coûtait des gémiſſemens et des larmes. Il n'oſait plus parler à la reine avec cette douce liberté qui avait eu tant de charmes pour tous deux; ſes yeux ſe couvraient d'un nuage; ſes discours étaient

contraints et fans fuite; il baiffait la vue; et quand, malgré lui, fes regards fe tournaient vers *Aftarté*, ils rencontraient ceux de la reine mouillés de pleurs, dont il partait des traits de flamme. Ils femblaient fe dire l'un à l'autre: Nous nous adorons et nous craignons de nous aimer; nous brûlons tous deux d'un feu que nous condamnons.

Zadig fortait d'auprès d'elle égaré, éperdu, le coeur furchargé d'un fardeau qu'il ne pouvait plus porter. Dans la violence de fes agitations, il laiffa pénétrer fon fecret à fon ami *Cador* comme un homme qui, ayant foutenu long-temps les atteintes d'une vive douleur, fait enfin connaître fon mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arrache, et par la fueur froide qui coule fur fon front.

Cador lui dit: J'ai déjà démêlé les fentimens que vous vouliez vous cacher à vous-même; les paffions ont des fignes auxquels on ne peut fe méprendre. Jugez, mon cher *Zadig*, puisque j'ai lu dans votre coeur, fi le roi n'y découvrira pas un fentiment qui l'offenfe. Il n'a d'autre défaut que celui d'être le plus jaloux des hommes. Vous réfiftez à votre paffion avec plus de force que la reine ne

combat la ſienne, parce que vous étes philoſophe, et parce que vous étes *Zadig*. *Aſtarté* eſt *femme;* elle laiſſe parler ſes regards avec d'autant plus d'imprudence qu'elle ne ſe croit pas encore coupable. Malheureuſement raſſurée ſur ſon innocence, elle néglige des dehors néceſſaires. Je tremblerai pour elle, tant qu'elle n'aura rien à ſe reprocher. Si vous étiez d'accord l'un et l'autre, vous ſauriez tromper tous les yeux; une paſſion naiſſante et combattue éclate : un amour ſatisfait ſait ſe cacher. *Zadig* frémit à la propoſition de trahir le roi ſon bienfaiteur; et jamais il ne fut plus fidelle à ſon prince que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire. Cependant la reine prononçait ſi ſouvent le nom de *Zadig;* ſon front ſe couvrait de tant de rougeur en le prononçant; elle était tantôt ſi interdite, quand elle lui parlait en préſence du roi; une rêverie ſi profonde s'emparait d'elle, quand il était ſorti, que le roi fût troublé. Il crut tout ce qu'il voyait, et imagina tout ce qu'il ne voyait point. Il remarqua ſur-tout que les babouches de ſa femme étaient bleues, et que les babouches de *Zadig* étaient bleues, que les rubans de ſa femme étaient jaunes, et que le bonnet de *Zadig* était jaune; c'étaient-là de terribles indices pour un

prince délicat. Les soupçons se tournèrent en certitude dans son esprit aigri.

Tous les esclaves des rois et des reines sont autant d'espions de leurs coeurs. On pénétra bientôt *qu'Astarté* était tendre, et que *Moabdar* était jaloux. Le monarque ne songea plus qu'à la manière de se venger. Il résolut une nuit d'empoisonner la reine, et de faire mourir *Zadig* par le cordeau, au point du jour. L'ordre en fut donné à un impitoyable eunuque, exécuteur de ses vengeances. Il y avait alors dans la chambre du roi un petit nain qui était muet, mais qui n'était pas sourd. On le souffrait toujours; il était témoin de ce qui se passait de plus secret, comme un animal domestique. Ce petit muet était très-attaché à la reine et à *Zadig.* Il entendit, avec autant de surprise que d'horreur, donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre effroyable, qui allait s'exécuter dans peu d'heures? Il ne savait pas écrire; mais il avait appris à peindre, et savait sur-tout faire ressembler. Il passa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il voulait faire entendre à la reine. Son dessein représentait le roi agité de fureur, dans un coin du tableau, donnant des ordres à son eunuque;

un cordeau bleu et un vafe fur une table, avec des babouches bleues et des rubans jaunes; la reine, dans le milieu du tableau expirante entre les bras de fes femmes; et *Zadig* étranglé à fes pieds. L'horizon repréfentait un foleil levant, pour marquer que cette horrible exécution devait fe faire aux premiers rayons de l'aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage, il courut chez une femme d'*Aftarté*, la réveilla, et lui fit entendre qu'il fallait dans l'inftant même porter ce tableau à la reine.

Cependant au milieu de la nuit on vient frapper à la porte de *Zadig;* on le réveille; on lui donne un billet de la reine; il doute fi c'eft un fonge; il ouvre la lettre d'une main tremblante. Quelle fut fa furprife! et qui pourrait exprimer la confternation et le défespoir dont il fut accablé, quand il lut ces paroles: *Fuyez dans l'inftant même, ou l'on va vous arracher la vie. Fuyez Zadig, je vous l'ordonne au nom de notre amour et de mes rubans jaunes. Je n'étais point coupable; mais je fens que je vais mourir criminelle.*

Zadig eut à peine la force de parler. Il ordonna qu'on fît venir *Cador*, et fans rien lui dire, il lui donna ce billet. *Cador* le força

d'obéir et de prendre ſur le champ la route de Memphis. Si vous oſez aller trouver la reine, lui dit-il, vous hâtez ſa mort; ſi vous parlez au roi, vous la perdez encore. Je me charge de ſa deſtinée, ſuivez la vôtre. Je répandrai le bruit que vous avez pris la route des Indes. Je viendrai bientôt vous trouver, et je vous apprendrai ce qui ſe ſera paſſé à Babylone.

Cador dans le moment même fit placer deux dromadaires des plus légers à la courſe vers une porte ſecrete du palais; il fit monter *Zadig* qu'il fallut porter, et qui était près de rendre l'ame. Un ſeul domeſtique l'accompagna; et bientôt *Cador*, plongé dans l'étonnement et dans la douleur, perdit ſon ami de vue.

Cet illuſtre fugitif, arrivé ſur le bord d'une colline, d'où on voyait Babylone, tourna la vue ſur le palais de la reine, et s'évanouit; il ne reprit ſes ſens que pour verſer des larmes, et pour ſouhaiter la mort. Enfin après s'être occupé de la deſtinée déplorable de la plus aimable des femmes et de la première reine du monde, il fit un mouvement de retour g) ſur lui-même, et s'écria: Qu'eſt-ce donc que la

g) Zurückdenken,

vie humaine? O vertu! à quoi m'avez-vous fervi? Deux femmes m'ont indignement trompé; la troifième, qui n'eſt point coupable, et qui eſt plus belle que les autres, va mourir! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une fource de malédictions, et je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans l'horrible précipice de l'infortune. Si j'euffe été méchant comme tant d'autres, je ferais heureux comme eux. Accablé de ces réflexions funeftes, les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la mort fur le vifage, et l'ame abymée dans l'excès d'un fombre défespoir, il continuait fon voyage vers l'Egypte.

CHAPITRE IX.

La Femme battue.

Zadig dirigeait fa route fur les étoiles. La conftellation d'Orion et le brillant aftre de Sirius le guidaient vers le pôle de *Canope* h). Il admirait ces vaftes globes de lumière qui ne paraiffent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'eft en effet qu'un

h) Ein Stern erfter Gröfse in dem füdlichen Geftirn, welches *das Schiff Argo* heifst.

point imperceptible dans la nature, paraît à notre cupidité quelque chose de si grand et de si noble. Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue. Cette image vraie semblait anéantir ses malheurs, en lui retraçant le néant de son être et celui de Babylone. Son ame s'élançait jusque dans l'infini, et contemplait, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorsqu'ensuite, rendu à lui-même, et rentrant dans son coeur, il pensait *qu'Astarté* était peut-être morte pour lui, l'univers disparaissait à ses yeux, et il ne voyait dans la nature entière *qu'Astarté* mourante et *Zadig* infortuné. Comme il se livrait à ce flux et à ce reflux de philosophie sublime et de douleur accablante, il avançait vers les frontières de l'Egypte, et déjà son domestique fidelle était dans la première bourgade, où il lui cherchait un logement. *Zadig* cependant se promenait vers les jardins qui bordaient ce village. Il vit non loin du grand chemin une femme éplorée qui appelait le ciel et la terre à son secours, et un homme furieux qui la suivait. Elle était déjà atteinte par lui, elle embrassait ses genoux. Cet homme l'accablait de coups et de reproches. Il jugea à la violence de l'égyptien, et aux par-

dons réitérés que lui demandait la dame, que l'un était un jaloux, et l'autre une infidelle; mais quand il eut confidéré cette femme qui était d'une beauté touchante, et qui même reffemblait un peu à la malheureufe *Aftarté*, il fe fentit pénétré de compaffion pour elle et d'horreur pour l'égyptien. Secourez-moi, s'écria-t-elle à *Zadig*, avec des fanglots, tirez-moi des mains du plus barbare des hommes; fauvez-moi la vie. A ces cris, *Zadig* courut fe jetter entre elle et ce barbare. Il avait quelque connaiffance de la langue égyptienne. Il lui dit en cette langue: Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de refpecter la beauté et la faibleffe. Pouvez-vous outrager ainfi un chef-d'oeuvre de la nature, qui eft à vos pieds, et qui n'a pour fa défenfe que des larmes? Ah! ah! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc auffi; et c'eft de toi qu'il faut que je me venge. En difant ces paroles, il laiffe la dame qu'il tenait d'une main par les cheveux, et prenant fa lance, il veut en percer l'étranger. Celui-ci, qui était de fang froid, évita aifément le coup d'un furieux. Il fe faifit de la lance près du fer dont elle eft armée; l'un veut la retirer, l'autre l'arracher; elle fe brife entre leurs mains. L'égyptien tire fon épée, *Zadig* s'arme de

la fienne. Ils s'attaquent l'un l'autre. Celui-ci porta cent coups précipités; celui-là les pare avec adreffe. La dame affife fur un gazon rajufte fa coiffure et les regarde. L'égyptien était plus robufte que fon adverfaire; *Zadig* était plus adroit. Celui-ci fe battait en homme dont la tête conduifait le bras, et celui-là comme un emporté dont une colère aveugle guidait les mouvemens au hazard. *Zadig* paffe à lui et le désarme; et tandis que l'égyptien, devenu plus furieux, veut fe jetter fur lui, il le faifit, le preffe, le fait tomber en lui tenant l'épée fur la poitrine; il lui offre de lui donner la vie. L'égyptien hors de lui tire fon poignard; il en bleffe *Zadig* dans le temps même que le vainqueur lui pardonnait. *Zadig* indigné lui plonge fon épée dans le fein. L'égyptien jette un cri horrible, et meurt en fe débattant. *Zadig* alors s'avança vers la dame, et lui dit d'une voix foumife: Il m'a forcé de le tuer, je vous ai vengée; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aie jamais vu. Que voulez-vous maintenant de moi, Madame? Que tu meures, fcélérat, lui répondit-elle, que tu meures, tu as tué mon amant; [illegible] voudrais pouvoir déchirer ton coeur. [illegible] rité, Madame, vous aviez là un [illegible]

pour amant, lui répondit *Zadig;* il vous battait de toutes ſes forces, et il voulait m'arracher la vie, parce que vous m'aviez conjuré de vous ſecourir. Je voudrais qu'il me battît encore, reprit la dame, en pouſſant des cris; je le méritais bien, je lui avais donné de la jalouſie. Plût au ciel qu'il me battît, et que tu fuſſes à ſa place! *Zadig* plus ſurpris et plus en colère qu'il ne l'avait été de ſa vie, lui dit: Madame, toute belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous battiſſe à mon tour, tant vous êtes extravagante; mais je n'en prendrai pas la peine. Là deſſus il remonta ſur ſon chameau, et avança vers le bourg. A peine avait-il fait quelques pas qu'il ſe retourne au bruit que feſaient quatre courriers de Babylone. Ils venaient à toute bride. L'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria: C'eſt elle-même; elle reſſemble au portait qu'on nous en a fait. Ils ne s'embarraſſèrent pas du mort, et ſe ſaiſirent incontinent de la dame. Elle ne ceſſait de crier à *Zadig:* Secourez-moi encore une fois, étranger généreux, je vous demande pardon de m'être plaint de vous; ſecourez-moi, et je ſuis à vous juſqu'au tombeau. L'envie avait paſſé à *Zadig* de ſe battre déſormais pour elle. A d'autres i), répond-il, vous

i) Das macht andern weiſs.

ne m'y attraperez plus. D'ailleurs il était bleſſé, ſon ſang coulait, il avait beſoin de ſecours; et la vue des quatre babyloniens, probablement envoyés par le roi *Moabdar*, le rempliſſait d'inquiétude. Il s'avance en hâte vers le village, n'imaginant pas pourquoi quatre courriers de Babylone venaient prendre cette égyptienne, mais encore plus étonné du caractère de cette dame.

CHAPITRE X.

L'esclavage.

Comme il entrait dans la bourgade égyptienne, il ſe vit entouré par le peuple. Chacun criait: Voilà celui qui a enlevé la belle *Miſſouf*, et qui vient d'aſſaſſiner *Clétofis*. Meſſieurs, dit il, *Dieu* me préſerve d'enlever jamais votre belle *Miſſouf*; elle eſt trop capricieuſe; et à l'égard de *Clétofis*, je ne l'ai point aſſaſſiné, je me ſuis défendu ſeulement contre lui. Il voulait me tuer, parce que je lui avais demandé très-humblement grâce pour la belle *Miſſouf*, qu'il battait impitoyablement. Je ſuis un étranger qui viens chercher un aſile dans l'Egypte, et il n'y a pas d'apparence qu'en venant demander votre protection, j'aie com-

mencé par enlever une femme, et par aſſaſſiner un homme.

Les Egyptiens étaient alors juſtes et humains. Le peuple conduiſit *Zadig* à la maiſon de ville. On commença par le faire panſer de ſa bleſſure, et enſuite on l'interrogea lui et ſon domeſtique ſéparément pour ſavoir la vérité. On reconnut que *Zadig* n'était point un aſſaſſin; mais il était coupable du ſang d'un homme; la loi le condamnait à être eſclave. On vendit au profit de la bourgade ſes deux chameaux; on diſtribua aux habitans tout l'or qu'il avait apporté; ſa perſonne fut expoſée en vente dans la place publique, ainſi que celle de ſon compagnon de voyage. Un marchand arabe, nommé *Sétoc*, y mit l'enchère; mais le valet, plus propre à la fatigue, fut vendu bien plus chèrement que le maître. On ne feſait pas de comparaiſon entre ces deux hommes. *Zadig* fut donc eſclave ſubordonné à ſon valet; on les attacha enſemble avec une chaine qu'on leur paſſa aux pieds, et en cet état ils ſuivirent le marchand arabe dans ſa maiſon. *Zadig* en chemin conſolait ſon domeſtique, et l'exhortait à la patience; mais ſelon ſa coutume, il feſait des réflexions ſur la vie humaine. Je vois, lui diſait-il, que les malheurs de ma

deftinée fe répandent fur la tienne. Tout m'a tourné jusqu'ici d'une façon bien étrange. J'ai été condamné à l'amende pour avoir vu paffer une chienne; j'ai penfé être empalé pour un griffon; j'ai été envoyé au fupplice parce que j'avais fait des vers à la louange du roi; j'ai été fur le point d'être étranglé parce que la reine avait des rubans jaunes, et me voici esclave avez toi, parce qu'un brutal a battu fa maîtreffe. Allons, ne perdons point courage; tout ceci finira peut-être. Il faut bien que les marchands arabes aient des efclaves; et pourquoi ne le ferais-je pas comme un autre, puisque je fuis homme comme un autre? Ce marchand ne fera pas impitoyable, il faut qu'il traite bien fes efclaves, s'il en veut tirer des fervices. Il parlait ainfi, et dans le fond de fon coeur il était occupé du fort de la reine de Babylone.

Sétoc, le marchand, partit deux jours après pour l'Arabie déferte avec fes efclaves et fes chameaux. Sa tribu habitait vers le défert d'Oreb. Le chemin fut long et pénible. *Sétoc* dans la route fefait bien plus de cas du valet que du maître, parce que le premier chargeait bien mieux les chameaux; et toutes les petites diftinctions furent pour lui. Un

chameau mourut à deux journées d'Oreb: on repartit ſa charge ſur le dos de chacun des ſerviteurs; *Zadig* en eut ſa part. *Sétoc* ſe mit à rire en voyant tous ſes eſclaves marcher courbés. *Zadig* prit la liberté de lui en expliquer la raiſon, et lui apprit les loix de l'équilibre. Le marchand étonné commença à le regarder d'un autre oeil. *Zadig*, voyant qu'il avait excité ſa curioſité, la redoubla, en lui apprenant beaucoup de choſes qui n'étaient point étrangères à ſon commerce, les peſanteurs ſpécifiques des métaux et des denrées ſous un volume égal; les propriétés de pluſieurs animaux utiles; le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étaient pas; enfin il lui parut un ſage. *Sétoc* lui donna la préférence ſur ſon camarade, qu'il avait tant eſtimé. Il le traita bien, et n'eut pas ſujet de s'en repentir.

Arrivé dans ſa tribu, *Sétoc* commença par redemander cinq cents onces d'argent à un hébreu, auquel il les avait prêtées en préſence de deux témoins; mais ces deux témoins étaient morts, et l'hébreu, ne pouvant être convaincu, s'appropriait l'argent du marchand, en remerciant Dieu de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un arabe. *Sétoc* confia ſa peine à *Zadig*, qui était devenu ſon conſeil. En quel

endroit, demanda *Zadig*, prêtâtes-vous vos cinq cents onces à cet infidelle? Sur une large pierre, répondit le marchand, qui est auprès du mont Oreb. Quel est le caractère de votre débiteur, dit *Zadig?* Celui d'un fripon, reprit *Sétoc*. Je vous demande si c'est un homme vif ou flegmatique, avisé ou imprudent. C'est de tous les mauvais payeurs, dit *Sétoc*, le plus vif que je connaisse. Hé bien, insista *Zadig*, permettez que je plaide votre cause devant le juge. En effet, il cita l'hébreu au tribunal, et il parla ainsi au juge: Oreiller du trône d'équité, je viens redemander à cet homme, au nom de mon maître, cinq cents onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. Avez-vous des témoins? dit le juge. Non, ils sont morts; mais il reste une large pierre sur laquelle l'argent fut compté; et s'il plait à votre grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'espère qu'elle portera témoignage; nous resterons ici, l'hébreu et moi, en attendant que la pierre vienne; je l'enverrai chercher aux dépens de *Sétoc* mon maître. Très volontiers, répondit le juge, et il se mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience: Hé bien, dit-il à *Zadig*, votre pierre n'est pas encore venue? L'hébreu en riant répondit: Votre grandeur

resterait ici jusqu'à demain, que la pierre ne serait pas encore arrivée; elle est à plus de six milles d'ici, et il faudrait quinze hommes pour la remuer. Hé bien, s'écria *Zadig*, je vous avais bien dit que la pierre porterait témoignage; puisque cet homme sait où elle est, il avoue donc que c'est sur elle que l'argent fut compté. L'hébreu déconcerté fut bientôt contraint de tout avouer. Le juge ordonna qu'il serait lié à la pierre, sans boire ni manger, jusqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cents onces, qui furent bientôt payées.

L'esclave *Zadig* et la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie.

CHAPITRE XI.

Le Bûcher.

Sétoc enchanté fit de son esclave son ami intime. Il ne pouvait pas plus se passer de lui qu'avait fait le roi de Babylone; et *Zadig* fut heureux que *Sétoc* n'eût point de femme. Il découvrait dans son maître un naturel porté au bien, beaucoup de droiture et de bon sens. Il fut fâché de voir qu'il adorait l'armée céleste, c'est-à-dire le soleil, la lune et les étoiles,

felon l'ancien ufage d'Arabie. Il lui en parlait quelquefois avec beaucoup de discrétion. Enfin il lui dit que c'étaient des corps comme les autres, qui ne méritaient pas plus fon hommage qu'un arbre, ou un rocher. Mais, difait *Sétoc*, ce font des êtres êternels dont nous tirons tous nos avantages; ils animent la nature, ils règlent les faifons; ils font d'ailleurs fi loin de nous qu'on ne peut pas s'empêcher de les révérer. Vous recevez plus d'avantages, répondit *Zadig*, des eaux de la mer rouge, qui portent vos marchandifes aux Indes. Pour quoi ne ferait-elle pas auffi ancienne que les étoiles? Et fi vous adorez ce qui eft éloigné de vous, vous devez adorer la terre des Gangarides qui eft aux extrémités du monde. Non, difait *Sétoc*, les étoiles font trop brillantes pour que je ne les adore pas. Le foir venu, *Zadig* allúma un grand nombre de flambeaux dans la tente où il devait fouper avec *Sétoc;* et dès que fon patron parut, il fe jetta à genoux devant ces cires allumées, et leur dit: Eternelles et brillantes clartés, foyez-moi toujours propices. Ayant proferé ces paroles, il fe mit â table fans regarder *Sétoc.* Que faites-vous donc, lui dit *Sétoc* étonné? Je fais comme vous, répondit *Zadig*, j'adore ces chandelles, et je néglige leur maître et le mien. *Sétoc* com-

prit le fens profond de cet apologue. La fageffe de fon esclave entra dans fon ame ; il ne prodigua plus fon encens aux créatures, et adora l'être éternel qui les a faites.

Il y avait alors dans l'Arabie une coutume affreufe, venue originairement de Scythie, et qui s'étant établie dans les Indes par le crédit des brachmannes, menaçait d'envahir tout l'orient. Lorsqu'un homme marié était mort et que fa femme bien-aimée voulait être fainte, elle fe brûlait en public fur le corps de fon mari. C'était une fête folennelle, qui s'appelait *le bûcher de veuvage.* La tribu, dans laquelle il y avait eu le plus de femmes brûlées, était la plus confidérée. Un arabe de la tribu de *Sétoc* étant mort, fa veuve, nommée *Almona*, qui était fort dévote, fit favoir le jour et l'heure où elle fe jetterait dans le feu au fon des tambours et des trompettes. *Zadig* remontra à *Sétoc* combien cette horrible coutume était contraire au bien du genre humain; qu'on laiffait brûler tous les jours de jeunes veuves qui pouvaient donner des enfans à l'Etat ou du moins élever les leurs; et il le fit convenir qu'il fallait, fi on pouvait, abolir un ufage fi barbare. *Sétoc* répondit: Il y a plus de mille ans que les femmes font

en possession de se brûler, qui de nous osera changer une loi que le temps a consacrée? Y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus? La raison est plus ancienne, reprit *Zadig*. Parlez aux chefs des tribus, et je vais trouver la jeune veuve.

Il se fit présenter à elle; et après s'être insinué dans son esprit par des louanges sur sa beauté, après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes, il la loua encore sur sa constance et sur son courage Vous aimiez prodigieusement votre mari, lui dit-il. Moi! point du tout, répondit la dame arabe; c'était un brutal, un jaloux, un homme insupportable; mais je suis fermement résolue de me jetter sur son bûcher. Il faut, dit *Zadig*, qu'il y ait apparemment un plaisir bien délicieux à être brûlé vif. Ah! cela fait frémir la nature, dit la dame; mais il faut en passer par-là. Je suis dévote, je serais perdue de réputation, et tout le monde se moquerait de moi, si je ne me brûlais pas. *Zadig* l'ayant fait convenir qu'elle se brûlait pour les autres, et par vanité, lui parla long-temps d'une manière à lui faire aimer un peu la vie, et parvint même à lui inspirer quelque bienveillance pour

celui qui lui parlait. Que feriez-vous enfin, lui dit-il, si la vanité de vous brûler ne vous tenait pas? Hélas! dit la dame, je crois que je vous prierais de m'épouser.

Zadig était trop rempli de l'idée *d'Astarté* pour ne pas éluder cette déclaration; mais il alla dans l'instant trouver les chefs des tribus, leur dit ce qui s'était passé, et leur conseilla de faire une loi, par laquelle il ne serait permis à une veuve de se brûler, qu'après avoir entretenu un jeune homme tête-à-tête pendant une heure entière. Depuis ce temps aucune dame ne se brûla en Arabie. On eut au seul *Zadig* l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume si cruelle, qui durait depuis tant de siècles. Il était donc le bienfaiteur de l'Arabie.

CHAPITRE XII.

Le Souper.

Sétoc, qui ne pouvait se séparer de cet homme en qui habitait la sagesse, le mena à la grande foire de *Bassora*, où devaient se rendre les plus grands négocians de la terre habitable. Ce fut pour *Zadig* une consolation

fenfible de voir tant d'hommes de diverfes contrées, réunis dans la même place. Il lui paraiffait que l'univers était une grande famille qui fe raffemblait à *Baffora.* Il fe trouva à table, dès le fecond jour, avec un égyptien, un indien gangaride, un habitant du Cathay k), un grec, un celte et plufieurs autres étrangers, qui, dans leurs fréquens voyages vers le golfe arabique, avaient appris affez d'arabe pour fe faire entendre. L'égyptien paraiffait fort en colère. Quel abominable païs que *Baffora!* difait-il; on m'y refufe mille onces d'or fur le meilleur effet l) du monde. Comment donc? dit *Sétoc*, fur quel effet vous a-t-on refufé cette fomme? Sur le corps de ma tante, répondit l'égyptien; c'était la plus brave femme d'Egypte. Elle m'accompagnait toujours; elle eft morte en chemin; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons; et je trouverais dans mon païs tout ce que je voudrais en la mettant en gage. Il eft bien étrange qu'on ne veuille pas feulement me donner ici mille onces d'or fur un effet fi folide. Tout en fe courrouçant il était prêt à manger d'une excellente poule

k) In Schina.

l) Gut, das er zum Pfande fetzen wollte.

bouillie, quand l'indien, le prenant par la main s'écria avec douleur: Ah! qu'allez-vous faire? Manger de cette poule! dit l'homme à la momie. Gardez-vous-en bien, dit le gangaride. Il ſe pourrait faire que l'ame de la défunte fût paſſée dans le corps de cette poule, et vous ne voudriez pas vous expoſer à manger votre tante. Faire cuire des poules, c'eſt outrager manifeſtement la nature. Que voulez-vous dire avec votre nature et vos poules? reprit le colérique égyptien; nous adorons un boeuf, et nous en mangeons bien. Vous adorez un boeuf? eſt-il poſſible? dit l'homme du Gange. Il n'y a rien de ſi poſſible, repartit l'autre; il y a cent trente-cinq mille ans que nous en uſons ainſi, et perſonne parmi nous n'y trouve à redire. Ah cent trente-cinq mille ans! dit l'indien, ce compte eſt un peu exagéré; il n'y en a que quatre-vingts mille que l'Inde eſt peuplée, et aſſurément nous ſommes vos anciens, et *Brama* nous avait défendu de manger des boeufs avant que vous vous fuſſiez aviſés de les mettre ſur les autels et à la broche. Voilà un plaiſant animal que votre *Brama*, pour le comparer à *Apis*, dit l'égyptien; qu'a donc fait votre *Brama* de ſi beau? Le bramin répondit: C'eſt lui qui a appris aux hommes à lire et à écrire, et à qui

toute la terre doit le jeu des échecs. Vous vous trompez, dit un chaldéen qui était auprès de lui, c'eſt le poiſſon *Oannés* à qui on doit de ſi grands bienfaits; et il eſt juſte de ne rendre qu'à lui ſes hommages. Tout le monde vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queue dorée, avec une belle tête d'homme, et qu'il ſortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut pluſieurs enfans qui fûrent tous rois, comme chacun ſait. J'ai ſon portrait chez moi, que je révère comme je le dois. On peut manger du boeuf tant qu'on veut; mais c'eſt aſſurément une très-grande impiété de faire cuire du poiſſon. D'ailleurs vous étes tous deux d'une origine trop peu noble et trop récente pour me rien diſputer. La nation égyptienne ne compte que cent trente-cinq mille ans, et les Indiens ne ſe vantent que de quatre vingts mille, tandis que nous avons des almanachs de quatre mille ſiècles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, et je vous donnerai à chacun un beau portrait d'*Oannés*.

L'homme de Cambalu m), prenant la parole, dit: Je reſpecte fort les Egytiens, les Chal-

m) Iſt einerlei mit *Cathai*.

déees, les Grecs, les Celtes, *Brama*, le boeuf *Apis*, le beau poiſſon *Oannés*; mais peut-être que le *Li* *) ou le *Tien* comme on voudra l'appeller, vaut bien les boeufs et les poiſſons. Je ne dirai rien de mon païs: il eſt auſſi grand que la terre d'Egypte, la Chaldée et les Indes enſemble. Je ne diſpute pas d'antiquité, parce qu'il ſuffit d'être heureux et que c'eſt fort peu de choſe d'être ancien; mais s'il fallait parler d'almanachs, je dirais que toute l'Aſie prend les nôtres, et que nous avions de fort bons avant qu'on ſût l'arithmétique en Chaldée.

Vous étes de grands ignorans tous tant que vous étes, s'écria le grec; eſt-ce que vous ne ſavez pas que le chaos eſt le père de tout, et que la forme et la matière ont mis le monde dans l'état où il eſt? Ce grec parla longtemps; mais il fut enfin interrompu par le Celte, qui, ayant beaucoup bu pendant qu'on diſputait, ſe crut alors plus ſavant que tous les autres, et dit en jurant qu'il n'y avait que *Teutath* et le gui de chêne qui valuſſent la peine qu'on en parlât; que, pour lui, il avait toujours du gui dans ſa poche; que les Scy-

*) Mots chinois qui ſignifient proprement *Li*, la lumière naturelle, la raiſon, et *Tien* le ciel; et qui ſignifient auſſi *Dieu*.

thes, ſes ancêtres étaient les ſeuls gens de bien qui euſſent jamais été au monde; qu'ils avaient à la vérité quelquefois mangé des hommes, mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de reſpect pour ſa nation; et qu'enfin ſi quelqu'un parlait mal de *Teutath*, il lui apprendrait à vivre. La querelle s'échauffa pour lors, et *Sétoc* vit le moment où la table allait être enſanglantée. *Zadig*, qui avait gardé le ſilence pendant toute la diſpute, ſe leva enfin. Il s'adreſſa d'abord au celte, comme au plus furieux; il lui dit qu'il avait raiſon et lui demanda du guy; il loua le grec ſur ſon éloquence et adoucit tous les eſprits échauffés. Il ne dit que très-peu de choſe à l'homme du *Cathay*, parce qu'il avait été le plus raiſonnable de tous. Enſuite il leur dit: Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous étes tous du même avis. A ce mot ils ſe récrièrent tous. N'eſt-il pas vrai, dit-il au celte, que vous n'adorez pas ce gui mais celui gui a fait le qui et le chêne? Aſſurément, répondit le celte. Et vous, monſieur l'égyptien, vous révérez apparemment dans un certain boeuf celui qui vous a donné les boeufs! Oui, dit l'égyptien. Le poiſſon *Oannès*, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la mer et les poiſſons. D'accord, dit le

chaldéen. L'indien, ajouta-t-il, et le cathayen reconnaiſſent, comme vous, un premier principe; je n'ai pas trop bien compris les choſes admirables que le grec a dites, mais je ſuis ſûr qu'il admet auſſi un être ſupérieur, de qui la forme et la matière dépendent. Le grec, qu'on admirait, dit que *Zadig* avait très-bien pris ſa penſée. - Vous étes donc tous du même avis, répliqua *Zadig*, et il n'y a pas là de quoi ſe quereller. Tout le monde l'embraſſa. *Sétoc*, après avoir vendu fort cher ſes denrées, reconduiſit ſon ami *Zadig* dans ſa tribu. *Zadig* apprit en arrivant qu'on lui avait fait ſon procès en ſon abſence, et qu'il allait être brûlé à petit feu.

CHAPITRE XIII.

Le Rendez-vous.

Pendant ſon voyage à Baſſora les prêtres des étoiles avaient réſolu de le punir. Les pierreries et les ornemens des jeunes veuves qu'ils envoyaient au bûcher leur appartenaient de droit, c'était bien le moins qu'ils fiſſent brûler *Zadig* pour le mauvais tour qu'il leur avait joué. Ils accuſèrent donc *Zadig* d'avoir des ſentimens erronés ſur l'armée céleſte; ils dé-

poſèrent contre lui, et jurèrent qu'ils lui avaient entendu dire que les étoiles ne ſe couchaient pas dans la mer. Ce blasphème effroyable fit frémir les juges; ils furent prêts à déchirer leurs vêtemens, quand ils ouirent ces paroles impies, et ils l'auraient fait ſans doute, ſi *Zadig* avait eu de quoi les payer. Mais dans l'excès de leur douleur ils ſe contentèrent de le condamner à être brûlé à petit feu. *Sétoc* déſespéré employa envain ſon crédit pour ſauver ſon ami; il fut bientôt obligé de ſe taire. La jeune veuve *Almona*, qui avait pris beaucoup de goût à la vie, et qui en avait l'obligation à *Zadig*, réſolut de le tirer du bûcher, dont il lui avait fait connaître l'abus. Elle roula ſon deſſein dans ſa tête, ſans en parler à perſonne. *Zadig* devait être exécuté le lendemain; elle n'avait que la nuit pour le ſauver. Voici comme elle s'y prit en femme charitable et prudente.

Elle ſe parfuma, elle releva ſa beauté par l'ajuſtement le plus riche et le plus galant, et alla demander une audience ſecrete au chef des prêtres des étoiles. Quand elle fut devant ce vieillard vénérable, elle lui demanda la grâce de *Zadig*. Hélas, dit-il, ma belle dame, quand je vous accorderais ſa grâce, mon in-

dulgence ne ſervirait de rien, il faut qu'elle ſoit ſignée de trois autres de mes confrères. Signez toujours, dit *Almona*. Volontiers, dit le père, à condition que vos faveurs feront le prix de ma facilité. Vous me faites trop d'honneur, dit *Almona ;* ayez ſeulement pour agréable de venir dans ma chambre après que le ſoleil ſera couché, et dès que la brillante étoile *Sheat* ſera ſur l'horizon. Elle ſortit alors emportant la ſignature avec elle, et laiſſa le vieillard plein d'amour.

Almona alla trouver le ſecond pontife. Celui-ci l'aſſura que le ſoleil, la lune et tous les feux du firmament n'étaient que des feux follets en comparaiſon de ſes charmes. Elle lui demanda la même grâce, et on lui propoſa d'en donner le même prix. Elle ſe laiſſa vaincre et donna rendez-vous au ſecond pontife au lever de l'étoile *Algenib*. De là elle paſſa chez le troiſième et le quatrième prêtre, prenant toujours une ſignature, et donnant un rendez-vous d'étoile en étoile. Alors elle fit avertir les juges de venir chez elle pour une affaire importante. Ils s'y rendirent ; elle leur montra les quatre noms et leur dit, à quel prix les prêtres avaient vendu la grâce de *Zadig*. Chacun d'eux arriva à l'heure préscrite ; cha-

cun fut bien étonné d'y trouver ſes confrères, et plus encore d'y trouver les juges, devant qui leur honte fut manifeſtée. *Zadig* fut ſauvé. *Sétoc* fut ſi charmé de l'habileté d'*Almona*, qu'il en fit ſa femme.

CHAPITRE XIV.

La Danse.

Sétoc devait aller, pour les affaires de ſon commerce, dans l'île *Serendib;* mais le premier mois de ſon mariage, qui eſt, comme on ſait, la lune du miel, ne lui permettait ni de quitter ſa femme, ni de croire qu'il pût jamais la quitter. Il pria ſon ami *Zadig* de faire pour lui le voyage. Hélas, dit *Zadig*, faut-il que je mette encore un plus vaſte espace entre la belle *Aſtarté* et moi? Mais il faut ſervir mes bienfaiteurs. Il dit, il pleura et il partit.

Il ne fut pas long-temps dans l'île de *Serendib* ſans y être regardé comme un homme extraordinaire. Il devint l'arbitre de tous les différends entre les négocians, l'ami des ſages, le conſeil du petit nombre des gens qui prennent conſeil. Le roi voulut le voir et l'entendre. Il connut bientôt tout ce que valait *Zadig*:

il eut confiance en ſa ſageſſe et en fit ſon ami. La familiarité et l'eſtime du roi fit trembler *Zadig*. Il était nuit et jour pénétré du malheur que lui avaient attiré les bontés de *Moabdar*. Je plais au roi, diſait-il, ne ſerai-je pas perdu? Cependant il ne pouvait ſe dérober aux careſſes de ſa majeſté; car il faut avouer que *Nabuſſan*, roi de *Serendib*, fils de *Nuſſanab*, fils de *Nabaſſun*, fils de *Sanbusna*, était un des meilleurs princes de l'Aſie, et que, quand on lui parlait, il était difficile de ne le pas aimer.

Ce bon prince était toujours loué, trompé et volé; c'était à qui n) pillerait ſes tréſors. Le receveur-général de l'île de *Serendib* donnait toujours cet exemple, fidellement ſuivi par les autres. Le roi le ſavait; il avait changé de tréſorier pluſieurs fois, mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales, dont la plus petite revenait toujours à ſa majeſté, et la plus groſſe aux adminiſtrateurs.

Le roi *Nabuſſan* confia ſa peine au ſage *Zadig*. Vous qui ſavez tant de belles choſes,

n) Man wetteiferte wer —

lui dit-il, ne sauriez-vous point le moyen de me faire trouver un tréforier qui ne me vole point? Affurément, dit *Zadig*, je fais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains nettes. Le roi charmé lui demanda, en l'embraffant, comment il fallait s'y prendre. Il n'y a, dit *Zadig*, qu'à faire danfer tous ceux qui fe préfenteront pour la dignité de tréforier, et celui qui danfera avec le plus de légèreté fera infailliblement le plus honnête homme. Vous vous moquez, dit le roi; voilà une plaifante façon de choifir un receveur de mes finances. Quoi! vous prétendez que celui, qui fera le mieux un entrechat, fera le financier le plus intègre et le plus habile? Je ne vous réponds pas, qu'il fera le plus habile, repartit *Zadig*, mais je vous affure que ce fera indubitablement le plus honnête homme. *Zadig* parlait avec tant de confiance, que le roi crut qu'il avait quelque fecret furnaturel pour connaître les financiers. Je n'aime pas le furnaturel, dit *Zadig*; les gens et les livres à prodiges m'ont toujours déplu; fi votre majefté veut me laiffer faire l'épreuve que je lui propofe, elle fera bien convaincue que mon fecret eft la chofe la plus fimple et la plus aifée. *Nabuffan*, roi de *Serendib*, fut bien plus étonné d'entendre que ce fecret était

ſimple, que ſi on le lui avait donné pour un miracle. Or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez. Laiſſez-moi faire, dit *Zadig*, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne penſez. Le jour même il fit publier au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut-receveur des deniers de ſa gracieuſe majeſté *Nabuſſan*, fils de *Nuſſanab*, euſſent à ſe rendre en habits de ſoie légère, le premier de la lune du crocodile, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de ſoixante et quatre. On avait fait venir des violons dans un ſallon voiſin; tout était préparé pour le bal; mais la porte de ce ſallon était fermée, et il fallait, pour y entrer, paſſer par une petite galerie aſſez obſcure. Un huiſſier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre par ce paſſage dans lequel on le laiſſait ſeul quelques minutes. Le roi qui avait le mot o), avait étalé tous ſes tréſors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendans furent arrivés dans ce ſallon, ſa majeſté ordonna qu'on les fît danſer. Jamais on ne danſa plus peſamment et avec moins de grâce; ils avaient tous la tête baiſſée, les reins courbés, les mains

o) Welcher Beſchéid wuſste.

collées à leurs côtés. Quels fripons ! disait tout bas *Zadig*. Un seul d'entr'eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. Ah, l'honnête homme, le brave homme ! disait *Zadig*. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier, et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde ; car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que de ces soixante et quatre danseurs il y eût soixante et trois filoux. La galerie obscure fut appelée le corridor de la tentation. On aurait en Perse empalé ces soixante et trois seigneurs ; en d'autres païs on eût fait une chambre de justice qui eût consommé en frais le triple de l'argent volé, et qui n'en eût rien remis dans les coffres du souverain ; dans un autre royaume ils se seraient pleinement justifiés et auraient fait disgracier ce danseur si léger : à *Serendib* ils ne furent condamnés qu'à augmenter le trésor public, car *Nabussan* était fort indulgent.

Il était aussi fort reconnaissant ; il donna à *Zadig* une somme d'argent plus considérable qu'aucun trésorier n'en avait jamais volé

au roi ſon maître. *Zadig* s'en ſervit pour envoyer des exprès à Babylone, qui devaient l'informer de la deſtinée *d'Aſtarté.* Sa voix trembla en donnant cet ordre, ſon ſang reflua vers ſon coeur, ſes yeux ſe couvrirent de ténèbres, ſon ame fut prête à l'abandonner. Le courrier partit, *Zadig* le vit embarquer.

CHAPITRE XV.

Les yeux bleus.

N*abuſſan* avait cent femmes, dont quatre vingt-dix-neuf careſſaient le *roi;* il n'y en avait qu'une qui aimait *Nabuſſan.* Il lui donna ſon coeur; elle le méritait bien. Jamais la fleur de la jeneſſe ne fut ſi brillante; jamais les charmes de la beauté ne furent ſi enchanteurs. La vérité de l'hiſtoire ne permet pas de taire qu'elle faiſait mal la révérence, mais elle danſait comme les Fées, chantait comme les Sirènes et parlait comme les Grâces; elle était pleine de talens et de vertus.

Nabuſſan, aimé, l'adora; mais elle avait les yeux bleus, et ce fut la ſource des plus grands malheurs. Il y avait une ancienne

oi qui défendait aux rois d'aimer une de ces femmes que les Grecs ont appelées depuis *boopies* r). Le chef des bonzes avait établi cette loi il y avait plus de cinq mille ans; c'était pour s'approprier la maîtreſſe du premier roi de l'île de *Serendib* que ce premier bonze avait fait paſſer l'anathème des yeux bleus en conſtitution fondamentale de l'Etat. Tous les ordres de l'empire vinrent faire à *Nabuſſan* des remontrances. On diſait publiquement que les derniers jours du royaume étaient arrivés, que l'abomination était à ſon comble, que toute la nature était menacée d'un événement ſiniſtre; qu'en un mot, *Nabuſſan*, fils de *Nuſſanab*, aimait deux grands yeux bleus. Les financiers, les bonzes et les brunes remplirent le royaume de leurs plaintes.

Les peuples ſauvages qui habitent le nord de *Serendib*, profitèrent de ce mécontentement général. Ils firent une irruption dans les Etats du bon *Nabuſſan*. Il demanda des ſubſides à ſes ſujets; les bonzes qui poſſédaient la moitié du revenu de l'Etat, ſe contentèrent de lever les mains au ciel, et refuſèrent de les mettre dans leurs coffres pour aider le roi. Ils firent

r) Mit groſsen blauen Augen.

de belles prières en musique et laissèrent l'Etat en proie aux barbares.

O mon cher *Zadig*, me tireras-tu encore de cet horrible embarras! s'écria douloureusement *Nabussan*. Très-volontiers, répondit *Zadig*; vous aurez de l'argent des bonzes tant que vous en voudrez. Laissez à l'abandon les terres où sont situés leurs châteaux, et défendez seulement les vôtres. *Nabussan* n'y manqua pas: les bonzes vinrent se jetter aux pieds du roi et implorer son assistance. Le roi leur répondit par une belle musique, dont les paroles étaient des prières au ciel pour la conversation de leurs terres. Les bonzes enfin donnèrent de l'argent, et le roi finit heureusement la guerre. Ainsi *Zadig*, par ses conseils sages et heureux, et par les plus grands services, s'était attiré l'irréconciliable inimitié des hommes les plus puissans de l'Etat; les bonzes et les brunes jurèrent sa perte; les financiers ne l'épargnèrent pas; on le rendit suspect au bon *Nabussan*. Les services rendus restent souvent dans l'antichambre, et les soupçons entrent dans le cabinet, selon la sentence de *Zoroastre*. C'était tous les jours de nouvelles accusations; la première est

repoussée, la seconde effleure, la troisième blesse, la quatrième tue.

Zadig intimidé, qui avait bien fait les affaires de son ami *Sétoc*, et qui lui avait fait tenir son argent, ne songea plus qu'à partir de l'île, et résolut d'aller lui-même chercher des nouvelles *d'Astarté;* car, disait-il, si je reste dans *Serendib* les bonzes me feront empaler. Mais où aller? Je serai esclave en Egypte, brûlé selon toutes les apparences en Arabie et étranglé à Babylone. Cependant il faut savoir ce *qu'Astarté* est devenue; partons et voyons ce que me réserve ma triste destinée.

CHAPITRE XVI.

Le Brigand.

En arrivant aux frontières qui séparent l'Arabie pétré de la Syrie, comme il passait près d'un château assez fort, des arabes armés en sortirent. Il se vit entouré, on lui criait: Tout ce que vous avez nous appartient et votre personne appartient à notre maître. *Zadig* pour réponse tira son épée; son valet qui avait du courage en fit autant. Ils renversèrent morts les premiers arabes qui mirent la main

ſur eux; le nombre redoubla, ils ne s'étonnèrent point et réſolurent de périr en combattant. On voyait deux hommes ſe défendre contre une multitude; un tel combat ne pouvait durer long-temps. Le maître du château, nommé *Arbogad*, ayant vu d'une fenêtre les prodiges de valeur que feſait *Zadig*, conçut de l'eſtime pour lui. Il descendit en hâte et vint lui-même écarter ſes gens et délivrer les deux voyageurs. Tout ce qui paſſe ſur mes terres eſt à moi, dit-il, auſſi bien que ce que je trouve ſur les terres des autres; mais vous me paraiſſez un ſi brave homme que je vous exempte de la loi commune. Il le fit entrer dans ſon château, ordonnant à ſes gens de le bien traiter; et le ſoir *Arbogad* voulut ſouper avec *Zadig*.

Le ſeigneur de ce château était un de ces arabes qu'on appelle *voleurs;* mais il feſait quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaiſes; il volait avec une rapacité furieuſe, et donnait libéralement; intrépide dans l'action, aſſez doux dans le commerce, débauché à table, gai dans la débauche, et ſur-tout plein de franchiſe. *Zadig* lui plut beaucoup; ſa converſation, qui s'anima, fit durer le repas. Enfin, *Arbogad* lui dit: Je vous conſeille de vous enrôler ſous moi, vous ne ſauriez mieux faire; ce métier-ci n'eſt pas mauvais; vous

pourrez un jour devenir ce que je ſuis. Puis-je vous demander, dit *Zadig*, depuis quel temps vous exercez cette noble profeſſion? Dès ma plus tendre jeuneſſe, reprit le ſeigneur. J'étais valet d'un arabe aſſez habile; ma ſituation m'était inſupportable. J'étais au déſespoir de voir que dans toute la terre, qui appartient également aux hommes, la deſtinée ne m'eût pas réſervé ma portion. Je confiai mes peines à un vieil arabe, qui me dit: Mon fils, ne déſespère pas; il y avait autrefois un grain de ſable qui ſe lamentait d'être un atome ignoré dans les déſerts; au bout de quelques années il devint diamant, et il eſt à préſent le plus bel ornement de la couronne du roi des Indes. Ce discours me fit impreſſion; j'étais le grain de ſable, je réſolus de devenir diamant. Je commençai par voler deux chevaux; je m'aſſociai des camarades; je me mis en état de voler de petites caravanes; ainſi je fis ceſſer peu-à-peu la disproportion qui était d'abord entre les hommes et moi. J'eus ma part aux biens de ce monde, et je fus même dédommagé avec uſure: on me conſidéra beaucoup; je devins ſeigneur brigand; j'acquis ce château par voies de faits. Le ſatrape de Syrie voulut m'en dépoſſéder; mais j'étais déjà trop riche pour n'avoir rien à craindre; je con-

nai de l'argent au satrape, moyennant quoi je conservai ce château, et j'agrandis mes domaines; il me nomma même trésorier des tributs que l'Arabie pétrée payait au roi des rois. Je remplis ma charge de receveur et point du tout celle de payeur.

Le grand desterham de Babylone envoya ici, au nom du roi *Moabdar*, un petit satrape pour me faire étrangler. J'étais instruit de tout; je fis étrangler en sa présence les quatre personnes qu'il avait amenées avec lui pour serrer le lacet; après quoi je lui demandai ce que pouvait lui valoir la commission de m'étrangler. Il me répondit que ses honoraires pouvaient aller à trois cents pièces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y aurait plus à gagner avec moi. Je le fis sous-brigand; il est aujourd'hui un de mes meilleurs officiers et des plus riches. Si vous m'en croyez, vous réussirez comme lui. Jamais la saison de voler n'a été meilleure, depuis que *Moabdar* est tué, et que tout est en confusion à Babylone.

Moabdar est tué! dit *Zadig*; et qu'est devenue la reine *Astarté?* Je n'en sais rien, reprit *Arbogad*. Tout ce que je sais, c'est

que *Moabdar* eſt devenu fou, qu'il a été tué, que Babylone eſt un grand coupe-gorge, que tout l'empire eſt déſolé, qu'il y a de beaux coups à faire encore, et que pour ma part j'en ai fait d'admirables. Mais la reine? dit *Zadig;* de grâce, ne ſavez-vous rien de la deſtinée de la reine? On m'a parlé d'un prince d'Hircanie, reprit-il; elle eſt probablement parmi ſes concubines, ſi elle n'a pas été tuée dans le tumulte; mais je ſuis plus curieux de butin que de nouvelles. J'ai pris pluſieurs femmes dans mes courſes; je n'en garde aucune; je les vends cher quand elles ſont belles, ſans m'informer de ce qu'elles ſont. On n'achete point le rang; une reine qui ſerait laide ne trouverait pas un marchand. Peut-être ai-je vendu la reine *Aſtarté;* peut-être eſt-elle morte. Mais peu m'importe, et je penſe que vous ne devez pas vous en plus ſoucier que moi. En parlant ainſi il buvait avec tant de courage, il confondait tellement toutes les idées, que *Zadig* n'en put tirer aucun éclairciſſement.

Il reſtait interdit, accablé, immobile. *Arbogad* buvait toujours, feſait des contes, répétait ſans ceſſe qu'il était le plus heureux de tous les hommes, exhortant *Zadig* de ſe ren

dre auffi heureux que lui. Enfin doucement affoupi par les fumées du vin, il alla dormir d'un fommeil tranquille. *Zadig* paffa la nuit dans l'agitation la plus violente. Quoi, difait-il, le roi eft devenu fou! il eft tué! Je ne puis m'empêcher de le plaindre. L'empire eft déchiré, et ce brigand eft heureux. O fortuné! ô deftinée! un voleur eft heureux, et ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreufe, ou vit dans un état pire que la mort. O *Aftarté!* qu'êtes-vous devenue ?

Dès le point du jour, il interrogea tous ceux qu'il rencontrait dans le château; mais tout le monde était occupé, perfonne ne lui répondit; on avait fait pendant la nuit de nouvelles conquêtes, on partageait les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir dans cette confufion tumultueufe, ce fut la permiffion de partir. Il en profita fans tarder, plus abimé que jamais dans fes réflexions douloureufes.

Zadig marchait inquiet, agité, l'esprit tout occupé de la malheureufe *Afturté*, du roi de Babylone, de fon fidelle *Cador*, de l'heureux brigand *Arbogad*, de cette femme fi capricieufe que des Babyloniens avaient enlevée fur les

confins de l'Egypte, enfin de tous les contre-temps et de toutes les infortunes qu'il avait éprouvées.

CHAPITRE XVII.

Le Pécheur.

A quelques lieues du château *d'Arbogad*, il se trouva sur le bord d'une petite rivière, toujours déplorant sa destinée, et se regardant comme le modèle du malheur. Il vit un pêcheur couché sur la rive, tenant à peine d'une main languissante son filet, qu'il semblait abandonner, et levant les yeux vers le ciel.

Je suis certainement le plus malheureux de tous les hommes, disait le pêcheur. J'ai été, de l'aveu de tout le monde, le plus célèbre marchand de fromages à la crême dans Babylone, et j'ai été ruiné. J'avais la plus jolie femme qu'homme pût posséder, et j'en ai été trahi. Il me restait une chétive maison, je l'ai vue pillée et détruite. Réfugié dans une cabane, je n'ai de ressource que ma pêche, et je ne prends pas un poisson. O mon filet! je ne te jetterai plus dans l'eau; c'est à moi de m'y jetter. En disant ces mots, il se lève, et

s'avance dans l'attitude d'un homme qui allait se précipiter et finir sa vie.

Eh quoi! se dit *Zadig* à lui-même, il y a donc des hommes aussi malheureux que moi! L'ardeur de sauver la vie au pêcheur fut aussi prompte que cette réflexion. Il court à lui, il l'arrête, il l'interroge d'un air attendri et consolant. On prétend qu'on est moins malheureux, quand on ne l'est pas seul: mais, selon *Zoroastre*, ce n'est pas par malignité, c'est par besoin. On se sent alors entraîné vers un infortuné comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux serait une insulte; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux faibles, qui, s'appuyant l'un sur l'autre, se fortifient contre l'orage.

Pourquoi succombez-vous à vos malheurs? dit *Zadig* au pêcheur. C'est, répondit-il, parce que je n'y vois pas de ressource. J'ai été le plus considéré du village de Derlback auprès de Babylone, et je fesais avec l'aide de ma femme les meilleurs fromages à la crême de l'empire. La reine *Astarté* et le fameux ministre *Zadig* les aimaient passionnément. J'avais fourni à leurs maisons six cents fromages, J'allai un jour à la ville pour être payé; j'appris en arrivant dans Babylone que la rei-

ne et *Zadig* avaient disparu. Je courus chez le seigneur *Zadig*, que je n'avais jamais vu ; je trouvai les archers du grand defterham, qui, munis d'un papier royal, pillaient sa maison loyalement et avec ordre. Je volai aux cuisines de la reine ; quelques-uns des seigneurs de la bouche q) me dirent qu'elle était morte ; d'autres dirent qu'elle était en prison ; d'autres prétendirent qu'elle avait pris la fuite : mais tous m'assurèrent qu'on ne me payerait point mes fromages. J'allai avec ma femme chez le seigneur *Orcan*, qui était une de mes pratiques ; nous lui demandâmes sa protection dans notre disgrace. Il l'accorda à ma femme, et me la refusa. Elle était plus blanche que ses fromages à la crême, qui commencèrent mon malheur ; et l'éclat de la pourpre de Tyr n'était pas plus brillant que l'incarnat qui animait cette blancheur. C'est ce qui fit qu'*Orcan* la retint, et me chassa de sa maison. J'écrivis à ma chère femme la lettre d'un désespéré. Elle dit au porteur : Ah, ah, oui, je sais quel est l'homme qui m'écrit, j'en ai entendu parler ; on dit qu'il fait des fromages à la crême excellens ; qu'on m'en apporte, et qu'on les lui paye.

q) Küchen - beamten.

Dans mon malheur je voulus m'adreffer à la juftice. Il me reftait fix onces d'or; il fallut en donner deux onces à l'homme de loi que je confultai, deux au procureur qui entreprit mon affaire, deux au fecrétaire du premier juge. Quand tout cela fut fait, mon procès n'était pas encore commencé, et j'avais déjà dépenfé plus d'argent que mes fromages et ma femme ne valaient. Je retournai à mon village, dans l'intention de vendre ma maifon pour avoir ma femme.

Ma maifon valait bien foixante onces d'or; mais on me voyait pauvre et preffé de vendre. Le premier à qui je m'adreffai m'en offrit trente onces, le fecond vingt, et le troifième dix. J'étais prêt enfin à conclure, tant j'étais aveuglé, lorsqu'un prince d'Hircanie vint à Babylone, et ravagea tout fur fon paffage. Ma maifon fut d'abord faccagée, et enfuite brûlée.

Ayant ainfi perdu mon argent, ma femme et ma maifon, je me fuis retiré dans ce païs où vous me voyez. J'ai tâché de fubfifter du métier de pêcheur; les poiffons fe moquent de moi comme les hommes. Je ne prends rien, je meurs de faim; et fans vous,

auguſte conſolateur, j'allais mourir dans la rivière.

Le pêcheur ne fit point ce récit tout de ſuite; car à tout moment, *Zadig* ému et transporté lui diſait: Quoi! vous ne ſavez rien de la deſtinée de la reine? Non, ſeigneur, répondait le pêcheur, mais je ſais que la reine et *Zadig* ne m'ont point payé mes fromages à la crême, qu'on a pris ma femme, et que je ſuis au déſespoir. Je me flatte, dit *Zadig*, que vous ne perdrez pas tout votre argent. J'ai entendu parler de ce *Zadig*; il eſt honnête homme; et s'il retourne à Babylone, comme il l'espère, il vous donnera plus qu'il ne vous doit. Mais pour votre femme qui n'eſt pas ſi honnête, je vous conſeille de ne pas chercher à la reprendre. Croyez-moi, allez à Babylone; j'y ſerai avant vous, parce que je ſuis à cheval, et que vous étes à pied. Adreſſez-vous à l'illuſtre *Cador;* dites-lui que vous avez rencontré ſon ami; attendez-moi chez lui, allez: peut-être ne ſerez-vous pas toujours malheureux.

O puiſſant *Orosmade!* continua-t-il, vous vous ſervez de moi pour conſoler cet homme; de qui vous ſervirez-vous pour me conſoler?

En parlant ainſi, il donnait au pêcheur la moitié de tout l'argent qu'il avait apporté d'Arabie ; et le pêcheur, confondu et ravi, baiſait les pieds de l'ami de *Cador*, et diſait : Vous étes un ange ſauveur.

Cependant *Zadig* demandait toujours des nouvelles, et verſait des larmes. Quoi ! ſeigneur, s'écria le pêcheur, vous feriez donc auſſi malheureux, vous, qui faites du bien ? Plus malheureux que toi cent fois, répondait *Zadig*. Mais comment ſe peut-il faire, diſait le bon homme, que celui qui donne ſoit plus à plaindre, que celui qui reçoit ? C'eſt que ton plus grand malheur, reprit *Zadig*, était le beſoin ; et que je ſuis infortuné par le coeur. *Orcan* vous aurait-il pris votre femme, dit le pêcheur ? Ce mot rappela dans l'esprit de *Zadig* toutes ſes aventures ; il répétait la liſte de ſes infortunes, à commencer depuis la chienne de la reine jusqu'à ſon arrivée chez le brigand *Arbogad*. Ah ! dit-il au pêcheur, *Orcan* mérite d'être puni. Mais d'ordinaire ce ſont ces gens-là qui ſont les favoris de la deſtinée. Quoqu'il en ſoit, va chez le ſeigneur *Cador*, et attends moi. Ils ſe ſéparèrent ; le pêcheur marcha en re-

merciant son destin, et *Zadig* courut en accusant toujours le sien.

CHAPITRE XVIII.

Le Basilic.

Arrivé dans une belle prairie, il y vit plusieurs femmes qui cherchaient quelque chose avec beaucoup d'application. Il prit la liberté de s'approcher de l'une d'elles, et de lui demander s'il pouvait avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. Gardez-vous en bien, répondit la syrienne; ce que nous cherchons ne peut-être touché que par des femmes. Voilà qui est bien étrange, dit *Zadig*; oserai-je vous prier de m'apprendre ce que c'est, qu'il n'est permis qu'aux femmes de toucher? C'est un basilic, dit-elle. Un basilic, Madame! et pour quelle raison s'il vous plait, cherchez-vous un basilic? C'est pour notre seigneur et maître *Ogul*, dont vous voyez le château sur le bord de cette rivière, au bout de la prairie. Nous sommes ses très humbles esclaves; le seigneur *Ogul* est malade; son médecin lui a ordonné de manger un basilic cuit dans l'eau-rose; et comme c'est un animal fort rare qui ne se laisse ja-

mais prendre que par des femmes, le ſeigneur *Ogul* a promis de choiſir pour ſa femme bien-aimée celle de nous qui lui apportetait un baſilic. Laiſſez-moi chercher, s'il vous plait, car vous voyez ce qu'il m'en couterait, ſi j'étais prévenue par mes compagnes.

Zadig laiſſa cette ſyrienne et les autres chercher leur baſilic, et continua de marcher dans la prairie. Quand il fut au bord d'un petit ruiſſeau, il y trouva une autre dame couchée ſur le gazon, et qui ne cherchait rien. Sa taille paraiſſait majeſtueuſe, mais ſon viſage était couvert d'un voile. Elle était penchée vers le ruiſſeau; de profonds ſoupirs ſortaient de ſa bouche. Elle tenait en main une petite baguette, avec laquelle elle traçait des caractères ſur un ſable fin qui ſe trouvait entre le gazon et le ruiſſeau. *Zadig* eut la curioſité de voir ce que cette femme écrivait; il s'approche, il vit la lettre Z, puis un A; il fut étonné; puis parut un D; il treſſaillit. Jamais ſurpriſe ne fut égale à la ſienne quand il vit les deux dernières lettres de ſon nom. Il demeura quelque temps immobile; enfin rompant le ſilence, il dit d'une voix entre-coupée: O généreuſe dame! pardonnez à un étranger, à un infortuné, d'oſer

vous demander, par quelle aventure étonnante je trouve ici le nom de *Zadig*, tracé de votre main divine? A cette voix, à ces paroles, la dame releva ſon voile d'une main tremblante, regarda *Zadig*, jetta un cri d'attendriſſement, de ſurpriſe et de joie, et ſuccombant ſous tous les mouvemens divers qui aſſaillaient à la fois ſon ame, elle tomba évanouïe entre ſes bras. C'était *Aſtarté* elle-même, c'était la reine de Babylone, c'était celle que *Zadig* adorait, et qu'il ſe reprochait d'adorer; c'était celle dont il avait tant pleuré et tant craint la deſtinée. Il fut un moment privé de l'uſage de ſes ſens; et quand il eut attaché ſes regards ſur les yeux *d'Aſtarté* qui ſe rouvraient avec une langueur mêlée de confuſion et de tendreſſe: O puiſſances immortelles, s'écria-t-il, qui préſidez aux deſtins des faibles humains! me rendez-vous *Aſtarté?* et il attacha ſon front à la pouſſière de ſes pieds. La reine de Babylone le relève, et le fait aſſeoir auprès d'elle ſur le bord de ce ruiſſeau; elle eſſuyait à pluſieurs repriſes ſes yeux, dont les larmes recommençaient toujours à couler. Elle reprenait vingt fois des diſcours que ſes gémiſſemens interrompaient; elle l'interrogeait ſur le hazard qui les raſſemblait, et prévenait ſoudain ſes réponſes par d'autres queſtions. Elle entamait le

récit de ſes malheurs, et voulait ſavoir ceux de *Zadig*. Enfin tous deux, ayant un peu appaiſé le tumulte de leurs ames, *Zadig* lui conta en peu de mots par quelle aventure il ſe trouvait dans cette prairie. Mais, o malheureuſe et reſpectable reine! comment vous retrouvé-je en ce lieu écarté, vêtue en esclave et accompagnée d'autres femmes esclaves qui cherchent un baſilic pour le faire cuire dans de l'eau-roſe par ordonnance du médecin?

Pendant qu'elles cherchent leur baſilic, dit la belle *Aſtarté*, je vais vous apprendre tout ce que j'ai ſouffert, et tout ce que je pardonne au ciel depuis que je vous revois. Vous ſavez que le roi mon mari trouva mauvais que vous fuſſiez le plus aimable de tous les hommes; et ce fut pour cette raiſon qu'il prit une nuit la réſolution de vous faire étrangler et de m'empoiſonner. Vous ſavez comme le ciel permit que mon petit muet m'avertit de l'ordre de ſa ſublime majeſté. A peine le fidelle *Cador* vous eut-il forcé de m'obéir et de partir, qu'il oſa entrer chez moi au milieu de la nuit par une iſſue ſecrète. Il m'enleva et me conduiſit dans le temple *d'Orosmade*, où le mage ſon frère m'enferma dans une ſtatue coloſſale dont la baſe touche aux fondemens du

temple, et dont la tête atteint la voûte. Je fus là comme ensevelie, mais servie par le mage et ne manquant d'aucune chose nécessaire. Cependant au point du jour l'apothicaire de sa majesté entra dans ma chambre avec une potion mêlée de jusquiame, d'opium, de ciguë, d'ellébore noir et d'aconit, et un autre officier alla chez vous avec un lacet de soie bleue. On ne trouva personne. *Cador*, pour mieux tromper le roi, feignit de venir nous accuser tous deux. Il dit que vous aviez pris la route des Indes, et moi celle de Memphis: on envoya des satellites après vous et après moi.

Les courriers, qui me cherchaient, ne me connaissaient pas. Je n'avais presque jamais montré mon visage qu'à vous seul, en présence et par ordre de mon époux. Ils coururent à ma poursuite sur le portrait qu'on leur fesait de ma personne: une femme de la même taille que moi et qui peut-être avait plus de charmes, s'offrit à leurs regards sur les frontières de l'Egypte. Elle était éplorée, errante; ils ne doutèrent pas que cette femme ne fût la reine de Babylone; ils la menèrent à *Moabdar*. Leur méprise fit entrer d'abord le roi dans une violente colère; mais bientôt ayant considéré de plus près cette femme, il la trou-

va très-belle et fut consolé. On l'appelait *Missouf*: On m'a dit depuis que ce nom signifie, en langue égyptienne, la belle capricieuse. Elle l'était en effet; mais elle avait autant d'art que de caprice. Elle plut à *Moabdar.* Elle le subjugua au point de se faire déclarer sa femme. Alors son caractère se développa tout entier; elle se livra sans crainte à toutes les folies de son imagination. Elle voulut obliger le chef des mages, qui était vieux et goutteux, de danser devant elle; et sur le refus du mage elle le persécuta violemment. Elle ordonna à son grand-écuyer de lui faire une tourte de confitures. Le grand-écuyer eut beau lui représenter r) qu'il n'était point pâtissier, il fallut qu'il fît la tourte; et on le chassa parce qu'elle était trop brûlee. Elle donna la charge de grand-écuyer à son nain, et la place de chancelier à un page. C'est ainsi qu'elle gouverna Babylone. Tout le monde me regrettait. Le roi, qui avait été assez honnête homme jusqu'au moment où il avait voulu m'empoisonner et vous faire étrangler, semblait avoir noyé ses vertus dans l'amour prodigieux qu'il avait pour la belle capricieuse. Il vint au temple le grand jour du feu sacré. Je

r) Mochte ihr noch so viel vorstellen.

le vis implorer les dieux pour *Miſſouf* aux pieds de la ſtatue où j'étais renfermée. J'élevai la voix, je lui criai : *Les dieux refuſent les voeux d'un roi devenu tyran, qui a voulu faire mourir une femme raiſonnable, pour épouſer une extravagante.* *Moabdar* fut confondu de ces paroles au point que ſa tête ſe troubla. L'oracle que j'avais rendu et la tyrannie de *Miſſouf* ſuffiſaient pour lui faire perdre le jugement. Il devint fou en peu de jours.

Sa folie, qui parut un châtiment du ciel, fut le ſignal de la révolte. On ſe ſouleva, on courut aux armes. Babylone, ſi long-temps plongée dans une molleſſe oiſive, devint le théatre d'une guerre civile affreuſe. On me tira du creux de ma ſtatue, et on me mit à la tête d'un parti. *Cador* courut à Memphis, pour vous ramener à Babylone. Le prince d'Hircanie, apprenant ces funeſtes nouvelles, revint avec ſon armée faire un troiſième parti dans la Chaldée. Il attaqua le roi qui courut au devant de lui avec ſon extravagante égyptienne. *Moabdar* mourut percé de coups. *Miſſouf* tomba aux mains du vainqueur. Mon malheur voulut que je fuſſe priſe moi-même par un parti hircanien, et qu'on me menât devant le prince préciſément dans le temps qu'on

lui amenait *Missouf*. Vous serez flatté sans doute en apprenant que le prince me trouva plus belle que l'égyptienne; mais vous serez fâché d'apprendre qu'il me destina à son serrail. Il me dit fort résolument que, dès qu'il aurait fini une expédition militaire qu'il allait exécuter, il viendrait à moi. Jugez de ma douleur. Mes liens avec *Moabdar* étaient rompus, je pouvais être à *Zadig*, et je tombais dans les chaînes de ce barbare. Je lui répondis avec toute la fierté que me donnaient mon rang et mes sentimens. J'avais toujours entendu dire que le ciel attachait aux personnes de ma sorte un caractère de grandeur, qui d'un mot et d'un coup-d'oeil fesait rentrer dans l'abbaissement du plus profond respect les téméraires qui osaient s'en écarter. Je parlai en reine; mais je fus traité en demoiselle suivante. L'hircanien, sans daigner seulement m'adresser la parole, dit à son eunuque noir, que j'étais une impertinente, mais qu'il me trouvait jolie. Il lui ordonna d'avoir soin de moi et de me mettre au régime des favorites, afin de me rafraichir le teint et de me rendre plus digne de ses faveurs, pour le jour où il aurait la commodité de m'en honorer. Je lui dis que je me tuerais: il répliqua en riant, qu'on ne se tuait

point, qu'il était fait [s]) à ces façons-là, et me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans sa ménagerie. Quel état pour la première reine de l'univers, et je dirai plus pour un coeur qui était à *Zadig!*

A ces paroles il se jetta à ses genoux et les baigna de larmes. *Astarté* le releva tendrement et elle continua ainsi: Je me voyais au pouvoir d'un barbare, et rivale d'une folle avec qui j'étais renfermée. Elle me raconta son aventure d'Egypte. Je jugeai par les traits dont elle peignait son libérateur, par le temps, par le dromadaire sur lequel il était monté, par toutes les circonstances, que c'était *Zadig* qui avait combattu pour elle. Je ne doutai pas que vous ne fussiez à Memphis; je pris la résolution de m'y retirer. Belle *Missouf*, lui dis-je, vous êtes beaucoup plus plaisante que moi, vous divertirez bien mieux que moi le prince d'Hircanie. Facilitez-moi les moyens de me sauver; vous regnerez seule; vous me rendrez heureuse en vous débarrassant d'une rivale. *Missouf* concerta avec moi les moyens de ma fuite. Je partis donc secrétement avec une esclave égyptienne.

s) Gewöhnt.

J'étais déjà près de l'Arabie, lorsqu'un fameux voleur, nommé *Arbogad*, m'enleva et me vendit à des marchands qui m'ont amenée dans ce château, où demeure le feigneur *Ogul.* Il m'a achetée fans favoir qui j'étais. C'eft un homme voluptueux, qui ne cherche qu'à faire grande chère, et qui croit que Dieu l'a mis au monde pour tenir table. Il eft d'un embonpoint exceffif, qui eft toujours prêt à le fuffoquer. Son médecin, qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digère bien, le gouverne defpotiquement quand il a trop mangé. Il lui a perfuadé qu'il le guérirait avec un bafilic cuit dans de l'eau-rofe. Le feigneur *Ogul* a promis fa main à celle de fes esclaves qui lui apporterait un bafilic. Vous voyez que je les laiffe s'empreffer â mériter cet honneur, et je n'ai jamais eu moins d'envie de trouver ce bafilic que depuis, que le ciel a permis que je vous reviffe.

Alors *Aftarté* et *Zadig* fe dirent tout ce que des fentimens long-temps retenus, tout ce que leurs malheurs et leurs amours pouvaient infpirer aux coeurs les plus nobles et les plus paffionnés ; et les génies qui préfident à l'amour portèrent leurs paroles jusqu'à la fphère de *Vénus.*

Les femmes rentrèrent chez *Ogul* ſans avoir rien trouvé. *Zadig* ſe fit préſenter à lui et lui parla en ces termes: Que la ſanté immortelle descende du ciel pour avoir ſoin de tous vos jours! Je ſuis médecin; j'ai accouru vers vous ſur le bruit de votre maladie, et je vous ai apporté un baſilic cuit dans l'eau-roſe. Ce n'eſt pas que je prétende vous épouſer. Je ne vous demande que la liberté d'une jeune esclave de Babylone que vous avez depuis quelques jours; et je conſens de reſter en esclavage à ſa place, ſi je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique ſeigneur *Ogul*.

La propoſition fut acceptée. *Aſtarté* partit pour Babylone avec le domeſtique de *Zadig*, en lui promettant de lui envoyer inceſſamment un courrier, pour l'inſtruire de tout ce qui ſe ferait paſſé. Leurs adieux furent auſſi tendres que l'avait été leur reconnaiſſance. Le moment où l'on ſe retrouve, et celui où l'on ſe ſépare, ſont les deux plus grandes époques de la vie, comme dit le grand livre du *Zend*. *Zadig* aimait la reine autant qu'il le jurait, et la reine aimait *Zadig* plus qu'elle ne lui diſait.

Cependant *Zadig* parla ainſi à *Ogul*: Seigneur, on ne mange point mon baſilic, toute

ſa vertu doit entrer chez vous par les pores. Je l'ai mis dans une petite outre bien enflée et couverte d'une peau fine; il faut que vous pouſſiez cette outre de toute votre force, et que je vous le renvoie à pluſieurs repriſes, et en peu de jours de régime vous verrez ce que peut mon art. *Ogul* dès le premier jour fut tout eſſouflé, et crut qu'il mourrait de fatigue. Le ſecond il fut moins fatigué, et dormit mieux. En huit jours il recouvra toute la force, la ſanté, la légèreté, et la gaieté de ſes plus brillantes années. Vous avez joué au ballon, et vous avez été ſobre, lui dit *Zadig;* apprenez qu'il n'y a point de baſilic dans la nature, qu'on ſe porte toujours bien avec de la ſobriété et de l'exercice, et que l'art de faire ſubſiſter enſemble l'intempérance et la ſanté eſt un art auſſi chimérique que la pierre philoſophale, l'aſtrologie judiciaire et la théologie des mages.

Le premier médecin *d'Ogul*, ſentant combien cet homme était dangereux pour la médecine, s'unit avec l'apothicaire du corps pour envoyer *Zadig* chercher des baſilics dans l'autre monde. Ainſi, après avoir été toujours puni pour avoir bien fait, il était prêt à périr, pour avoir guéri un ſeigneur gourmand. On l'invita à un excellent

diner. Il devait être empoiſonné au ſecond ſervice; mais il reçut un courrier de la belle *Aſtarté* au premier. Il quitta la table et partit. Quand on eſt aimé d'une belle femme, dit le grand *Zoroaſtre*, on ſe tire toujours d'affaire dans ce monde.

CHAPITRE XIX.

Les Combats.

La reine avait été reçue à Babylone avec les transports qu'on a toujours pour une belle princeſſe qui a été malheureuſe. Babylone alors paraiſſait être plus tranquille. Le prince d'Hircanie avait été tué dans un combat. Les Babyloniens vainqueurs déclarèrent qu'*Aſtarté* épouſerait celui qu'on choiſirait pour ſouverain. On ne voulut point que la première place du monde, qui ſerait celle de mari d'*Aſtarté* et de roi de Babylone, dépendît des intrigues et des cabales. On jura de reconnaître pour roi le plus vaillant et le plus ſage. Une grande lice, bordée d'amphithéatres, magnifiquement ornés, fut formée à quelques lieues de la ville. Les combattans devaient s'y rendre armés de toutes pièces [t]).

t) In vollſtändiger Rüſtung.

Chacun d'eux avait derrière les amphithéatres un appartement féparé où il ne devait être vu ni connu de perfonne. Il fallait courir quatre lances. u) Ceux, qui feraient affez heureux pour vaincre quatre chevaliers, devaient combattre enfuite les uns contre les autres; de façon que celui qui refterait le dernier maître du camp ferait proclamé le vainqueur des jeux. Il devait revenir quatre jours après, avec les mêmes armes, et expliquer les énigmes propofées par les mages. S'il n'expliquait point les énigmes, il n'était point roi, et il fallait recommencer à courir des lances, jusqu'à ce qu'on trouvât un homme qui fût vainqueur dans ces deux combats; car on voulait abfolument pour roi le plus vaillant et le plus fage. La reine, pendant tout ce temps, devait être étroitement gardée; on lui permettait feulement d'affifter aux jeux, couverte d'un voile; mais on ne fouffrait pas qu'elle parlât à aucun des prétendans, afin qu'il n'y eût ni faveur ni injuftice.

Voilà ce qu'*Aftarté* fefait favoir à fon amant, efpérant qu'il montrerait pour elle

u) Gegen vier Ritter Lanze rennen.

plus de valeur et d'esprit que perſonne. Il partit et pria *Vénus* de fortifier ſon courage et d'éclairer ſon esprit. Il arriva ſur le rivage de l'Euphrate, la veille de ce grand jour. Il fit inſcrire ſa deviſe parmi celles des combattans, en cachant ſon viſage et ſon nom, comme la loi l'ordonnait, et alla ſe repoſer dans l'appartement qui lui échut par le ſort. Son ami *Cador* qui était revenu à Babylone, après l'avoir inutilement cherché en Egypte, fit porter dans ſa loge une armure complete que la reine lui envoyait. Il lui fit auſſi amener de ſa part le plus beau cheval de Perſe. *Zadig* reçonnut *Aſtarté* à ces préſens; ſon courage et ſon amour en prirent de nouvelles forces et de nouvelles espérances.

Le lendemain la reine étant venue ſe placer ſous un dais de pierreries, et les amphithéatres étant remplis de toutes les dames et de tous les ordres de Babylone, les combattans parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre ſa deviſe aux pieds du grand mage. On tira au ſort les deviſes; celle de *Zadig* fut la dernière. Le premier qui s'avança était un ſeigneur très-riche, nommé *Itobad*, fort vain, peu courageux, très maladroit et ſans esprit. Ses domeſtiques l'a-

vaient perſuadé qu'un homme comme lui devait être roi; il leur avait répondu: Un homme comme moi doit regner; ainſi on l'avait armé de pied en cap. Il portait une armure d'or émaillée de verd, un panache verd, une lance ornée de rubans verds. On s'apperçut d'abord, à la manière dont *Itobad* gouvernait ſon cheval, que ce n'était pas à un homme comme lui que le ciel réſervait le ſceptre de Babylone. Le premier chevalier qui courut contre lui le déſarçonna; le ſecond le renverſa ſur la croupe de ſon cheval, les deux jambes en l'air et les bras étendus. *Itobad* ſe remit, mais de ſi mauvaiſe grâce que tout l'amphithéatre ſe mît à rire. Un troiſième ne daigna pas ſe ſervir de ſa lance; mais en lui feſant une paſſe, il le prit par la jambe droite, et lui feſant faire un demi-tour, il le fit tomber ſur le ſable. Les écuyers x) des jeux accoururent à lui en riant, et le remirent en ſelle. Le quatrième combattant le prend par la jambe gauche, et le fait tomber de l'autre côté. On le conduiſit avec des huées à ſa loge, où il devait paſſer la nuit ſelon la loi; et il diſait en marchant à peine: Quelle aventure pour un homme comme moi!

x) Ober-auſſeher.

Les autres chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir. Il y en eut qui vainquirent deux combattans de fuite; quelques-uns allèrent jusqu'à trois. Il n'y eut que le prince *Otame* qui en vainquit quatre. Enfin *Zadig* combattit à fon tour; il désarçonna quatre cavaliers de fuite avec toute la grâce poffible. Il fallut donc voir qui ferait vainqueur *d'Otame* ou de *Zadig*. Le premier porta des armes bleues et or, avec un panache de même; celles de *Zadig* étaient blanches. Tous les voeux fe partageaient entre le chevalier bleu et le chevalier blanc. La reine, à qui le coeur palpitait, fefait des prières au ciel pour la couleur blanche.

Les deux champions firent des paffes et des voltes avec tant d'agilité, ils fe donnèrent de fi beaux coups de lance, ils étaient fi fermes fur leurs arçons, que tout le monde, hors la reine, fouhaitait qu'il y eût deux rois dans Babylone. Enfin leurs chevaux étant laffés et leurs lances rompues, *Zadig* ufa de cette adreffe: il paffa derrière le prince bleu, s'élance fur la croupe de fon cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, fe met en felle à fa place, et caracolle autour *d'Otame* étendu fur la place. Tout l'amphithéâtre

crie: Victoire au chevalier blanc! *Otame* indigné fe relève, tire fon épée; *Zadig* faute de cheval, le fabre à la main. Les voilà tous deux fur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force et l'agilité triomphent tour-à-tour. Les plumes de leur casque, les clous de leurs braffards, les mailles de leur armure fautent au loin fous mille coups précipités. Ils frappent de pointe et de taille y), à droite, à gauche, fur la tête, fur la poitrine; ils reculent, ils avancent, ils fe mefurent, ils fe rejoignent, ils fe faififfent, ils fe replient comme des lions, le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils fe portent. Enfin *Zadig* ayant un moment repris fes esprits, s'arrête, fait une feinte, paffe fur *Otame*, le fait tomber, le désarme, et *Otame* s'écrie: O chevalier blanc! c'eft vous qui devez regner fur Babylone. La reine était au comble de la joie. On reconduifit le chevalier blanc et le chevalier bleu, chacun à fa loge, ainfi que tous les autres felon ce qui était porté par la loi. Des muets vinrent les fervir, et leur apporter à manger. On peut juger fi le petit muet de la reine ne fût pas celui qui fervit *Zadig*. Enfuite on les laiffa dormir feuls jusqu'au lendemain matin, temps

y) Mit Stofs und Hieb.

où le vainqueur devait apporter sa devise au grand-mage, pour la confronter et se faire reconnaître.

Zadig dormit, quoiqu'amoureux, tant il était fatigué. *Itobad*, qui était couché auprès de lui, ne dormit point. Il se leva pendant la nuit, entra dans sa loge, prit les armes blanches de *Zadig* avec sa devise, et mit son armure verte à la place. Le point du jour étant venu, il alla fièrement au grand-mage déclarer qu'un homme comme lui était vainqueur. On ne s'y attendait pas; mais il fut proclamé pendant que *Zadig* dormait encore. *Astarté* surprise et le désespoir au coeur, s'en retourna dans Babylone. Tout l'amphithéatre était déjà presque vide, lorsque *Zadig* s'éveilla; il chercha ses armes et ne trouva que cette armure verte. Il était obligé de s'en couvrir, n'ayant autre chose auprès de lui. Etonné et indigné, il les endosse avec fureur; il avance dans cet équipage.

Tout ce qui était encore sur l'amphithéatre et dans le cirque le reçut avec des huées. On l'entourait; on lui insultait en face. Jamais homme n'essuya des mortifications si humiliantes. La patience lui échappe; il écarta

à coups de ſabre la populace qui oſait l'outrager; mais il ne ſavait quel parti prendre. Il ne pouvait voir la reine, il ne pouvait réclamer l'armure blanche qu'elle lui avait envoyée, c'eût été la compromettre; ainſi, tandis qu'elle était plongée dans la douleur, il était pénétré de fureur et d'inquiétude. Il ſe promenait ſur les bords de l'Euphrate, perſuadé que ſon étoile le deſtinait à être malheureux ſans reſſource, repaſſant dans ſon esprit toutes ſes disgraces, depuis l'aventure de la femme qui haïſſait les borgnes, jusqu'à celle de ſon armure. Voilà ce que c'eſt, diſait-il, de m'être éveillé trop tard; ſi j'avais moins dormi, je ſerais roi de Babylone, je poſſéderais *Aſtarté*. Les ſciences, les moeurs, le courage n'ont donc jamais ſervi qu'à mon infortune. Il lui échappa enfin de murmurer contre la providence, et il fut tenté de croire que tout était gouverné par une deſtinée cruelle qui opprimait les bons et qui feſait proſpérer les chevaliers verts. Un de ſes chagrins était de porter cette armure verte, qui lui avait attiré tant de huées. Un marchand paſſa; il la lui vendit à vil prix, et prit du marchand une robe et un bonnet long. Dans cet équipage il cotoyait l'Euphrate, rempli de déſespoir, en accuſant en ſecret la providence qui le perſécutait toujours.

CHAPITRE XX.

L'Ermite.

Il rencontra en marchand un ermite, dont la barbe blanche et vénérable lui descendait jusqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre qu'il lisait attentivement. *Zadig* s'arrêta et lui fit une profonde inclination. L'ermite le salua d'un air si doux que *Zadig* eut la curiosité de l'entretenir. Il lui demanda, quel livre il lisait. C'est le livre des destinées, dit l'ermite; voulez-vous en lire quelque chose? Il mit le livre dans les mains de *Zadig*, qui, tout instruit qu'il était dans plusieurs langues, ne put déchiffrer un seul caractère du livre. Cela redoubla encore sa curiosité. Vous me paraissez bien chagrin, lui dit ce bon père. Hélas! que j'en ai sujet! dit *Zadig*. Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous serai-je utile; j'ai quelquefois répandu des sentimens de consolation dans l'ame des malheureux. *Zadig* se [z]) sentit du respect pour l'air, pour la barbe et pour le livre de l'ermite. Il lui trouva dans la conversation des lumières supérieures. L'ermite parlait de la destinée, de la justice, de la

z) In sich.

morale, du fouverain bien, de la faibleffe humaine, des vertus et des vices, avec une éloquence fi vive et fi touchante que *Zadig* fe fentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec inftance de ne le point quitter, jusqu'à ce qu'ils fuffent de retour à Babylone. Je vous demande moi-même cette grâce, lui dit le vieillard; jurez-moi par *Orosmade* que vous ne vous féparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chofe que je faffe. *Zadig* jura, et ils partirent enfemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le foir à un château fuperbe. L'ermite demanda l'hospitalité pour lui et pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier, qu'on aurait pris pour un grand feigneur, les introduifit avec une espèce de bonté dédaigneufe. On les préfenta à un principal domeftique qui leur fit voir les appartemens magnifiques du maître. Ils furent admis à fa table au bas bout, fans que le feigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent fervis comme les autres, avec délicateffe et profufion. On leur donna enfuite à laver dans un baffin d'or garni d'émeraudes et de rubis. On les mena coucher dans un bel appartement, et le lendemain matin, un domeftique leur apporta à

chacun une pièce d'or, après quoi on les congédia.

Le maître de la maifon, dit *Zadig* en chemin, me parait être un homme généreux, quoique un peu fier; il exerce noblement l'hospitalité. En difant ces paroles il apperçut qu'une espèce de poche très-large que portait l'ermite paraiffait tendue et enflée; il y vit le baffin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'ofa d'abord en rien témoigner; mais il était dans une étrange furprife.

Vers le midi l'ermite fe préfenta à la porte d'une maifon très-petite, où logeait un riche avare; il y demanda l'hospitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, et fit entrer l'ermite et *Zadig* dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de mauvais pain et de la bière gâtée. L'ermite but et mangea d'un air auffi content que la veille; puis s'adreffant à ce vieux valet, qui les obfervait tous deux pour voir s'ils ne volaient rien, et qui les preffait de partir, il lui donna les deux pièces d'or qu'il avait reçues le matin, et le remercia de toutes fes attentions. Je

vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître. Magnifique seigneur, dit l'ermite, je ne puis que vous rendre de très-humbles grâces de la manière noble dont vous nous avez reçus : daignez accepter ce bassin d'or comme un faible gage de ma reconnaissance. L'avare fut près de tomber à la renverse. L'ermite ne lui donna pas le temps de revenir de son saisissement, il partit au plus vîte avec son jeune voyageur. Mon père, lui dit *Zadig*, qu'est-ce que tout ce que je vois? Vous ne me paraissez ressembler en rien aux autres hommes; vous volez un bassin d'or garni de pierreries à un seigneur qui vous reçoit magnifiquement, et vous le donnez à un avare qui vous traite avec indignité. Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étangers que par vanité, et pour faire admirer ses richesses, deviendra plus sage; l'avare apprendra à exercer l'hospitalité: ne vous étonnez de rien et suivez-moi. *Zadig* ne savait pas encore s'il avait à faire au plus fou ou au plus sage de tous les hommes; mais l'ermite parlait avec tant d'ascendant que *Zadig*, lié d'ailleurs par son serment, ne put s'empêcher de le suivre.

Ils arrivèrent le soir à une maison agréablement bâtie, mais simple, où rien ne sentait ni la prodigalité, ni l'avarice. Le maître était un philosophe retiré du monde, qui cultivait en paix la sagesse et la vertu, et qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plu à bâtir cette retraite, dans laquelle il recevait les étrangers avec une noblesse qui n'avait rien de l'ostentation. Il alla lui-même au-devant des deux voyageurs, qu'il fit reposer d'abord dans un appartement commode. Quelque temps après il les vint prendre lui-même, les inviter à un repas propre et bien entendu, pendant lequel il parla avec discrétion des dernières révolutions de Babylone. Il parut sincèrement attaché à la reine, et souhaita que *Zadig* eût paru dans la lice pour disputer la couronne; mais les hommes, ajouta-t-il, ne méritent pas d'avoir un roi comme *Zadig*. Celui-ci rougissait, et sentait redoubler ses douleurs. On convint dans la conversation que les choses de ce monde n'allaient pas toujours au gré des plus sages. L'ermite soutint toujours qu'on ne connaissait pas les voies de la providence, et que les hommes avaient tort de juger d'un tout dont ils n'appercevaient que la plus petite partie.

On parla des paſſions: ah! qu'elles ſont funeſtes! dit *Zadig*. Ce ſont les vents qui enflent les voiles du vaiſſeau, repartit l'ermite; elles le ſubmergent quelquefois, mais ſans elles il ne pourrait voguer. La bile rend colère et malade, mais ſans la bile l'homme ne ſaurait vivre. Tout eſt dangereux ici-bas, et tout eſt néceſſaire.

On parla de plaiſir, et l'ermite prouva que c'eſt un préſent de la divinité; car, dit-il, l'homme ne peut ſe donner ni ſenſation, ni idées, il reçoit tout; la peine et le plaiſir lui viennent d'ailleurs comme ſon être.

Zadig admirait comment un homme, qui avait fait des choſes ſi extravagantes, pouvait raiſonner ſi bien. Enfin après un entretien auſſi inſtructif qu'agréable, l'hôte reconduiſit ſes deux voyageurs dans leur appartement, en béniſſant le ciel qui lui avait envoyé deux hommes ſi ſages et ſi vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aiſée et noble qui ne pouvait déplaire. L'ermite le refuſa et lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur ſéparation fut tendre; *Zadig* ſur-tout ſe ſentait plein d'eſtime et d'inclination pour un homme ſi aimable.

Quand l'ermite et lui furent dans leur appartement, ils firent long-temps l'éloge de leur hôte. Le vieillard au point du jour éveilla fon camarade. Il faut partir, dit-il; mais tandis que tout le monde dort encore, je veux laiffer à cet homme un témoignage de mon eftime et de mon affection. En difant ces mots, il prit un flambeau et mit le feu à la maifon. *Zadig* épouvanté jetta des cris, et voulut l'empêcher de commettre une action fi affreufe. L'ermite l'entraînait par une force fupérieure; la maifon était enflammée. L'ermite, qui était déjà affez loin avec fon compagnon, la regardait brûler tranquillement. Dieu merci, dit-il, voilà la maifon de mon cher hôte détruite de fond en comble! l'heureux homme! A ces mots *Zadig* fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend père, de le battre et de s'enfuir: mais il ne fit rien de tout cela; et toujours fubjugué par l'ascendant de l'ermite, il le fuivit malgré lui à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable et vertueufe qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agrémens, et fon unique espérance. Elle fit, du mieux qu'elle put, les honneurs de fa maifon. Le lendemain elle ordonna à fon

neveu d'accompagner les voyageurs jusqu'à un pont, qui, étant rompu depuis peu, était devenu un paſſage dangereux. Le jeune homme empreſſé marche au devant d'eux. Quand ils furent ſur le pont: Venez, dit l'ermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaiſſance à votre tante. Il le prend alors par les cheveux et le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparait un moment ſur l'eau, et eſt engouffré dans le torrent. O monſtre! ô le plus ſcélérat de tous les hommes! s'écria *Zadig*. Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'ermite en l'interrompant; apprenez que ſous les ruines de cette maiſon, où la providence a mis le feu, le maître a trouvé un tréſor immenſe; apprenez que ce jeune homme dont la providence a tordu le cou, aurait aſſaſſiné ſa tante dans un an, et vous dans deux. Qui te l'a dit? barbare! dit *Zadig*; et quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des deſtinées, t'eſt-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal? Tandis que le babylonien parlait, il apperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que ſon viſage prenait les traits de la jeuneſſe. Son habit d'ermite disparut; quatre belle aîles couvraient un corps majeſtueux et reſplendiſſant de lumière. O envoyé du ciel! ô ange divin:

s'écria *Zadig* en ſe proſternant, tu es donc descendu de l'empyrée pour apprendre à un faible mortel à ſe ſoumettre aux ordres éternels. Les hommes, dit l'ange *Jesrad*, jugent de tout ſans rien connaître: tu étais celui de tous les hommes qui méritait le plus d'être éclairé. *Zadig* lui demanda la permiſſion de parler. Je me défie de moi-même, dit-il; mais oſerai-je te prier de m'éclaircir un doute: ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, et l'avoir rendu vertueux, que de le noyer? *Jesrad* reprit: S'il avait été vertueux, et s'il eût vecu, ſon deſtin était d'être aſſaſſiné lui-même avec la femme qu'il devait épouſer et le fils qui en devait naître. Mais quoi? dit *Zadig*, il eſt donc néceſſaire qu'il y ait des crimes et que des malheurs tombent ſur les gens de bien! Les méchans, répondit *Jesrad*, ſont toujours malheureux; ils ſervent à éprouver un petit nombre de juſtes répandus ſur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naiſſe un bien. Mais, dit *Zadig*, s'il n'y avait que du bien, et point de mal? Alors, reprit *Jesrad*, cette terre ſerait une autre terre; l'enchaînement des événemens ſerait un autre ordre de ſageſſe; et cet ordre, qui ſerait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'être ſuprême, de qui le mal ne peut appro-

cher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut reſſembler à l'autre. Cette immenſe variété eſt un attribut de ſa puiſſance immenſe. Il n'y a ni deux feuilles d'arbres ſur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui ſoient ſemblables; et tout ce que tu vois ſur le petit atome où tu es né, devait être dans ſa place et dans ſon temps fixe, ſelon les ordres immuables de celui qui embraſſe tout. Les hommes penſent que cet enfant qui vient de périr eſt tombé dans l'eau par hazard, que c'eſt par un même hazard que cette maiſon eſt brûlée: mais il n'y a point de hazard; tout eſt épreuve, ou punition, ou récompenſe, ou prévoyance. Souviens-toi de ce pêcheur qui ſe croyait le plus malheureux de tous les hommes. *Orosmade* t'a envoyé pour changer ſa deſtinée. Faible mortel! ceſſe de disputer contre ce qu'il faut adorer. Mais, dit *Zadig* ... Comme il diſait *mais*, l'ange prenait déjà ſon vol vers la dixième ſphère. *Zadig* à genoux adora la providence, et ſe ſoumit. L'ange lui cria du haut des airs: Prends ton chemin vers Babylone.

CHAPITRE XXI.

Les Enigmes.

Zadig hors de lui-même, et comme un homme auprès de qui est tombé la tonnerre, marchait au hazard. Il entra dans Babylone le jour où ceux, qui avaient combattu dans la lice, étaient déjà assemblées dans le grand vestibule du palais, pour expliquer les énigmes, et pour répondre aux questions du grand-mage. Tous les chevaliers étaient arrivés, excepté l'armure verte. Dès que *Zadig* parut dans la ville, le peuple s'assembla autour de lui; les yeux ne se rassasiaient point de le voir, les bouches de le bénir, les coeurs de lui souhaiter l'empire. L'envieux le vit passer, frémit et se détourna; le peuple le porta jusqu'au lieu de l'assemblée. La reine, à qui on apprit son arrivée, fut en proie à l'agitation de la crainte et de l'espérance; l'inquiétude la dévorait; elle ne pouvait comprendre ni pourquoi *Zadig* était sans armes, ni comment *Itobad* portait l'armure blanche. Un murmure confus s'éleva à la vue de *Zadig*. On était surpris et charmé de le revoir; mais il n'était permis qu'aux chevaliers, qui avaient combattu, de paraître dans l'assemblée.

J'ai combattu comme un autre, dit-il, mais un autre porte ici mes armes; et en attendant que j'aie l'honneur de le prouver, je demande la permiſſion de me préſenter pour expliquer les énigmes. On alla aux voix: ſa réputation de probité était encore ſi fortement imprimée dans les esprits qu'on ne balanca pas à l'admettre.

Le grand-mage propoſa d'abord cette queſtion: Quelle eſt de toutes les choſes du monde la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus diviſible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, ſans laquelle rien ne ſe peut faire, qui dévore tout ce qui eſt petit, qui vivifie tout ce qui eſt grand?

C'était à *Itobad* à parler. Il répondit qu'un homme comme lui n'entendait rien aux énigmes, et qu'il lui ſuffiſait d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme était la fortune, d'autres la terre, d'autre la lumière. *Zadig* dit que c'était le temps. Rien n'eſt plus long, ajouta-t-il, puisqu'il eſt la meſure de l'éternité; rien n'eſt plus court puisqu'il manque à tous nos projets; rien n'eſt plus lent pour qui at-

tend, rien de plus rapide pour qui jouit; il s'étend jusqu'à l'infini en grand; il se divise jusque dans l'infini en petit; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte; rien ne se fait sans lui; il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité, et il immortalise les grandes choses. L'assemblée convint que *Zadig* avait raison.

On demanda ensuite: Qu'elle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on jouit sans savoir comment, et qu'on perd sans s'en appercevoir?

Chacun dit son mot; *Zadig* devina seul que c'était la vie. Il expliqua toutes les autres énigmes avec la même facilité. *Itobad* disait toujours que rien n'était plus aisé, et qu'il en serait venu à bout tout aussi facilement, s'il avait voulu s'en donner la peine. On proposa des questions sur la justice, sur le souverain bien, sur l'art de régner: les réponses de *Zadig* furent jugées les plus solides. C'est bien dommage, disait-on, qu'un si bon esprit soit un mauvais cavalier.

Illustres seigneurs, dit *Zadig*, j'ai eu l'honneur de vaincre dans la lice. C'est à moi qu'appartient l'armure blanche. Le seigneur *Itobad*

s'en empara pendant mon ſommeil; il jugea apparemment qu'elle lui ſiérait mieux que la verte. Je ſuis prêt à lui prouver d'abord devant vous avec ma robe et mon épée contre toute cette belle armure blanche qu'il m'a priſe, que c'eſt moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave *Otame.*

Itobad accepta le défi avec la plus grande confiance. Il ne doutait pas, qu'étant casqué, cuiraſſé, braſſardé, il ne vînt aiſément à bout d'un champion en bonnet de nuit et en robe de chambre. *Zadig* tira ſon épée, en ſaluant la reine qui le regardait, pénétrée de joie et de crainte. *Itobad* tira la ſienne, en ne ſaluant perſonne. Il s'avança ſur *Zadig* comme un homme qui n'avait rien à craindre. Il était prêt à lui fendre la tête: *Zadig* ſut parer le coup en oppoſant ce qu'on appelle le fort de l'épée au faible de ſon adverſaire, de façon que l'épée d'*Itobad* ſe rompit. Alors *Zadig* ſaiſiſſant ſon ennemi au corps, la renverſa par terre; et lui portant la pointe de ſon épée au défaut de la cuiraſſe: Laiſſez-vous déſarmer, dit-il, ou je vous tue. *Itobad*, toujours ſurpris des disgraces qui arrivaient à un homme comme lui, laiſſa faire *Zadig*, qui lui ôta paiſiblement comme ſon magnifique casque, ſa ſuperbe cuiraſſe, ſes

beaux braſſards, ſes brillans cuiſſards, s'en revêtit, et courut dans cet équipage ſe jetter aux genoux d'*Aſtarté*. *Cador* prouva aiſément que l'armure appartenait à *Zadig*. Il fut reconnu roi d'un conſentement unanime, et ſur-tout de celui d'*Aſtarté*, qui goûtait, après tant d'adverſités, la douceur de voir ſon amant digne aux yeux de l'univers d'être ſon époux. *Itobad* alla ſe faire appeller monſeigneur dans ſa maiſon. *Zadig* fut roi et fut heureux. Il avait préſent à l'eſprit ce que lui avait dit l'ange *Jesrad*. Il ſe ſouvenait même du grain de ſable devenu diamant. La reine et lui adorèrent la providence. *Zadig* laiſſa la belle capricieuſe *Miſſouf* courir le monde. Il envoya chercher le brigand *Arbogad*, auquel il donna un grade honorable dans ſon armée, avec promeſſe de l'avancer aux premières dignités, s'il ſe comportait en vrai guerrier, et de le faire pendre, s'il feſait le métier de brigand.

Sétoc fut appellé du fond de l'Arabie, avec la belle *Almona* pour ête à la tête du commerce de Babylone. *Cador* fut placé et chéri elon ſes ſervices; il fut l'ami du roi, et le roi fut alors le ſeul monarque de la terre qui eût un ami. Le petit muet ne fut pas oublié. On donna une belle maiſon au pêcheur. *Orcan* fut condamné à lui payer une groſſe ſomme,

et à lui rendre ſa femme; mais le pêcheur, devenu ſage, ne prit que l'argent.

Ni la belle *Sémire* ſe conſolait d'avoir cru que *Zadig* ſerait borgne, ni *Azora* ceſſait de pleurer d'avoir voulu lui couper le nez. Il adoucit leurs douleurs par des préſens. L'envieux mourut de rage et de honte. L'empire jouit de la paix, de la gloire et de l'abondance. Ce fut le plus beau ſiècle de la terre: elle était gouvernée par la juſtice et par l'amour. On béniſſait *Zadig*, et *Zadig* béniſſait le ciel.

II.

DIALOGUE PHILOSOPHIQUE.

LE

MANDARIN ET LE JÉSUITE.

Un Chinois nommé Xain, ayant voyagé en Europe dans sa jeunesse, retourna à la Chine à l'âge de trente ans, et devenu mandarin, rencontra dans Pekin un ancien ami qui était entré dans l'ordre des jésuites : ils eurent ensemble les conférences suivantes.

Première conférence.

Le mandarin.

Vous êtes donc bien mal-édifié de nos bonzes ?

Le jésuite.

Je vous avoue que je suis indigné de voir quel joug honteux ces séducteurs imposent sur votre populace superstitieuse. Quoi ! vendre la béatitude pour des chiffons bénis ! persuader aux hommes que des pagodes ont

parlé! qu'elles ont fait des miracles! se mêler de prédire l'avenir! Quelle charlatanerie insupportable!

Le mandarin.

Je suis bien-aise que l'imposture et la superstition vous déplaisent.

Le jésuite.

Il faut que vos bonzes soient de grands fripons.

Le mandarin.

Pardonnez; j'en disais autant en voyant en Europe certaines cérémonies, certains prodiges que les uns appellent des fraudes pieuses, les autres des scandales. Chaque païs a ses bonzes. Mais j'ai reconnu qu'il y en a autant de trompés que de trompeurs Le grand nombre est de ceux que l'enthousiasme aveugle dans leur jeunesse, et qui ne recouvrent jamais la vue; il y en a d'autres qui ont conservé un oeil et qui voient tout de travers. Ceux-là sont des charlatans imbécilles.

Le jésuite.

Vous devez faire une grande différence entre nous et vos bonzes: ils bâtissent sur l'erreur et nous sur la vérité; et si quelquefois nous l'avons embellie par des fables, n'est-il pas permis de tromper les hommes pour leur bien?

Le mandarin.

Je crois qu'il n'eſt permis de tromper en aucun cas, et qu'il n'en peut réſulter que beaucoup de mal.

Le jéſuite.

Quoi! ne jamais tromper? Mais dans votre gouvernement, dans votre doctrine des lettrés, dans vos cérémonies et vos rites, n'entre-t-il rien qui faſcine les yeux du peuple pour les rendre plus ſoumis et plus heureux? Vos lettrés ſe paſſeraient-ils d'erreurs utiles?

Le mandarin.

Depuis près de cinq mille ans que nous avons des annales fidelles de notre empire, nous n'avons pas un ſeul exemple parmi les lettrés des ſaintes fourberies dont vous parlez; c'eſt de tout temps, il eſt vrai, le partage des bonzes et du peuple; mais nous n'avons ni la même langue, ni la même écriture, ni la même religion que le peuple. Nous avons adoré dans tous les ſiècles un ſeul dieu, créateur de l'univers, juge des hommes, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime dans cette vie et dans la vie à venir.

Ces dogmes purs nous ont paru dictés par la raiſon univerſelle. Notre empereur préſente au ſouverain de tous les êtres les premiers fruits de la terre. Nous l'accompa-

gnons dans ces cérémonies ſimples et auguſtes; nous joignons nos prières aux ſiennes. Notre ſacerdoce eſt la magiſtrature; notre religion eſt la juſtice; nos dogmes ſont l'adoration, la reconnaiſſance et le repentir; il n'y a rien là dont on puiſſe abuſer; point de métaphyſique obſcure qui diviſe les esprits, point de ſujet de querelles; nul prétexte d'oppoſer l'autel au trône; nulle ſuperſtition qui indigne les ſages; aucun myſtère qui entraîne les faibles dans l'incrédulité, et qui, en les irritant contre des choſes incompréhenſibles, leur puiſſe faire rejetter l'idée d'un *dieu* que tout le monde doit comprendre.

Le jéſuite.

Comment donc avec une doctrine, que vous dites ſi pure, pouvez-vous ſouffrir parmi vous des bonzes qui ont une doctrine ſi ridicule?

Le mandarin.

Eh! comment aurions-nous pu déraciner une ivraie qui couvre le champ d'un vaſte empire auſſi peuplé que votre Europe? Je voudrais qu'on pût ramener tous les hommes à notre culte ſimple et ſublime; ce ne peut être que l'ouvrage des temps et des ſages. Les hommes feraient plus juſtes et plus heureux. Je ſuis certain par une longue

expérience, que les paſſions qui font commettre de ſi grands crimes, s'autoriſent presque toutes des erreurs que les hommes ont mêlées à la religion.

Le jéſuite.

Comment! vous croyez que les paſſions raiſonnent, et qu'elles ne commettent des crimes que parce qu'elles raiſonnent mal?

Le mandarin.

Cela n'arrive que trop ſouvent.

Le jéſuite.

Et quel rapport nos crimes ont-ils donc avec les erreurs ſuperſtitieuſes?

Le mandarin.

Vous le ſavez mieux que moi. Ou bien ces erreurs révoltent un esprit aſſez juſte pour les ſentir, et non aſſez ſage pour chercher la vérité ailleurs; ou bien ces erreurs entrent dans un esprit faible qui les reçoit avidement. Dans les premier cas, elles conduiſent ſouvent à l'athéisme; on dit: mon bonze m'a trompé; donc il n'y a point de religion; donc il n'y a point de *dieu;* donc je dois être injuſte ſi je puis l'être impunément. Dans le ſecond cas, ces erreurs entraînent un plus affreux fanatisme; on dit: mon bonze m'a prêché que tous ceux qui n'ont point donné de robe neuve à la pagode ſont les ennemis de

dieu; qu'on peut, en fureté de confcience, égorger tous ceux qui difent que cette pagode n'a qu'une tête, tandis que mon bonze jure qu'elle en a fept. Ainfi je peux affaffiner, dans l'occafion, mes amis, mes parens, mon roi, pour faire mon falut.

Le jéfuite.

Il femble que vous vouliez parler de nos moines fous le nom de bonzes. Vous auriez grand tort; ne feriez-vous pas un peu malin?

Le mandarin.

Je fuis jufte, je fuis vrai, je fuis humain. Je n'ai acception de perfonne; je vous dis que les particuliers et les hommes publics commettent, fouvent fans remords, les plus abominables injuftices, parce que la religion qu'on leur prêche et qu'on altère leur femble abfurde. Je vous dis qu'un raïa de l'Inde, qui ne connaît que fa presqu'île, fe moque de fes théologiens qui lui crient, que fon dieu *Vitsnou* s'eft métamorphofé neuf fois pour venir converfer avec les hommes; et que, malgré le petit nombre de fes incarnations, il eft fort fupérieur au dieu *Sammonocodom* qui s'eft incarné chez les fiamois jusqu'à cinq cents cinquante fois. Notre raïa, qui entend à droite et à gauche cent rêveries de cette espèce, n'a pas de peine à fentir, combien

une telle religion eſt impertinente ; mais ſon eſprit, ſéduit par ſon çoeur pervers, en conclut témérairement qu'il n'y a aucune religion ; alors il s'abandonne à toutes les fureurs de ſon ambition aveugle ; il inſulte ſes voiſins, il les dépouille ; les campagnes ſont ravagées, les villes miſes en cendres, les peuples égorgés. Les prédicateurs ne lui avaient jamais parlé contre le crime de la guerre : au contraire ils avaient fait en chaire le panégyrique des déſtructeurs nommés conquérans ; et ils avaient même arroſé ſes drapeaux en cérémonie de l'eau luſtrale du Gange. Le vol, le brigandage, tous les excès des plus monſtrueuſes débauches, toutes les barbaries des aſſaſſinats ſont commis alors ſans ſcrupule ; la famine et la contagion achèvent de déſoler cette terre abreuvée de ſang. Et cependant les prédicateurs du voiſinage prêchent tranquillement la controverſe devant de bonnes vieilles femmes, qui, au ſortir du ſermon, entoureraient leur prochain de fagots allumés, ſi leur prochain ſoutenait que *Sammonocodom* s'eſt incarné cinq cents quarante-neuf fois, et non pas cinq cents cinquante.

J'oſe dire que ſi ce raïa avait été infiniment perſuadé de l'exiſtence d'un *dieu* infini, préſent par-tout, infiniment juſte et qui doit

par conféquent venger l'innocence opprimée, et punir un fcélérat né pour le malheur du genre-humain; fi fes courtifans avaient les mêmes principes; fi tous les miniftres de la religion avaient fait tonner dans fon oreille ces importantes vérités, au lieu de parler des métamorphofes de *Vitsnou;* alors ce raïa aurait héfité de fe rendre fi coupable.

Il en eft de même dans toutes les conditions; j'en ai vu plus d'un trifte exemple dans les païs étrangers et dans ma patrie.

Le jéfuite.

Ce que vous dites n'eft que trop vrai; il faut en convenir, et j'en augure un bon fuccès pour l'objet de ma miffion. Mais avant d'avoir l'honneur de vous en parler, dites-moi, je vous prie, fi vous penfez qu'il foit poffible d'obtenir des hommes qu'ils fe bornent à un culte fimple, raifonnable et pur envers l'être fuprême? Ne faut-il pas aux peuples quelque chofe de plus? n'ont-ils pas befoin, je ne dis pas des fourberies de vos bonzes, mais de quelques illufions refpectables? n'eft-il pas avantageux pour eux qu'ils foient pieufement trompés, je ne dis pas par vos bonzes, mais par des gens fages? Une prédiction heureufement appliquée, un miracle adroitement opéré, n'ont-ils pas quelquefois produit beaucoup debien?

Le mandarin.

Vous me paraiſſez faire tant de cas de la fourberie, que peut-être je vous la pardonnerais, ſi elle pouvait en effet être utile au genre humain. Mais je crois fermement qu'il n'y a aucun cas où le menſonge puiſſe ſervir la vérité.

Le jéſuite.

Cela eſt bien dur. Cependant je vous jure que nous avons fait parler en Italie et en Espagne plus d'une image de la Vierge avec un très-grand ſuccès; les apparitions des ſaints, les poſſeſſions du malin ont fait chez nous bien des converſions. Ce n'eſt pas comme chez vos bonzes.

Le mandarin.

Chez vous comme chez eux, la ſuperſtition n'a jamais fait que du mal. J'ai lu beaucoup de vos hiſtoires: je vois qu'on a toujours commis les plus grands attentats dans l'espérance d'une expiation aiſée. La plupart de vos Européens ont reſſemblé à un certain roi (*Louis XI.*) d'une petite province de votre occident, qui portait, dit-on, je ne ſais quelle petite pagode à ſon bonnet, et qui lui demandait toujours permiſſion de faire aſſaſſiner ou empoiſonner ceux qui lui déplaiſaient. Votre premier empereur chrétien ſe ſouilla de parricides, comptant qu'il ſerait un jour purifié

avec de l'eau. En vérité le genre-humain eſt bien à plaindre; les paſſions portent les hommes aux crimes; s'il n'y a point d'expiation, ils tombent dans le déſespoir et dans la fureur; s'il y en a, ils commettent le crime impunément.

Le jéſuite.

Hé bien, ne vaudrait-il pas mieux propoſer des remèdes à ces malades frénétiques que de les laiſſer ſans ſecours?

Le mandarin.

Oui; et le meilleur remède eſt de réparer par une vie pure les injuſtices commiſes. Adieu. Voici le temps où je dois ſoulager quelques-uns de mes frères qui ſouffrent. J'ai fait des fautes comme un autre; je ne veux pas les expier autrement; je vous conſeille d'en faire de même.

Seconde conférence.

Le jéſuite.

Je vous ſupplie avec humilité, de me procurer une place de mandarin, comme pluſieurs de nos pères en ont eues, et d'y faire joindre la permiſſion de nous bâtir une maiſon et une égliſe, et de prêcher en chinois: vous ſavez que je parle la langue.

Le mandarin.

Mon crédit ne va pas jusque-là; les juifs, les mahométans qui ſont dans notre empire, et qui connaiſſent un ſeul dieu comme nous, ont demandé la même permiſſion et nous n'avons pu la leur accorder: il faut ſuivre les loix.

Le jéſuite.

Point du tout; il vaut mieux obéir à *dieu* qu'aux hommes.

Le mandarin.

Oui, ſi les hommes vous commandent des choſes évidemment criminelles; p. l. d'égorger votre père et votre mère, d'empoiſonner vos amis; mais il me ſemble qu'il n'eſt pas injuſte de refuſer à un étranger la permiſſion d'apporter le trouble dans nos états, et de balbutier dans notre langue, qu'il prononce toujours fort mal, des choſes que ni lui ni nous ne pouvons entendre.

Le jéſuite.

J'avoue que je ne prononce pas tout-à-fait auſſi-bien que vous; je fais gloire quelquefois de ne pas entendre un mot de ce que j'annonce: pour le trouble et la discorde, c'eſt vraiment tout le contraire; c'eſt la paix que j'apporte.

Le mandarin.

Vous ſouvenez-vous de la fameuſe requête préſentée à nos neuf tribunaux ſuprêmes, au

premier mois de l'année que vous appelez 1717? En voici les premiers mots qui vous regardent, et que vous avez confervés vous-mêmes (dans les *Lettres édifiantes* p. 98 et fuiv.): „Ils vinrent d'Europe à Manille fous le „dynafte *Desning*. Ceux de Manille fefaient „leur commerce avec le Japonais. Ces Eu- „ropéens fe fervirent de leur religion pour ga- „gner le coeur des Japonais: ils en féduifirent „un grand nombre. Ils attaquèrent enfuite le „royaume et en dedans et en dehors, et il ne s'en „fallut presque rien qu'ils ne s'en rendiffent „tout-à-fait les maîtres. Ils répandent dans „nos provinces de grandes fommes d'argent; ils „raffemblent, à certains jours, des gens de la „lie du peuple mêlés avec les femmes; je ne „fais pas quel eft leur deffein, mais je fais „qu'ils ont apporté leur religion à Manille, et „que Manille a été envahie, et qu'ils ont vou- „lu fubjuguer le Japon, etc.“

Le jéfuite.

Ah! pour Manille et pour le Japon, paffe; mais pour la Chine, vous favez que c'eft toute autre chofe: Vous connaiffez la grande vénération, le profond refpect, le tendre attachement, la fincère reconn-iffance que — — —

Le mandarin.

Mon dieu oui, nous connaiſſons tout cela; mais ſouvenez-vous encore une fois des paroles que le dernier empereur *Yont-Chin*, d'éternelle mémoire, adreſſa à vos bonzes noirs, les voici: (Lettres édif. 17me recueil, p. 263.)

„Que diriez-vous ſi j'envoyais une troupe „de bonzes et de lamas dans votre païs? comment les recevriez-vous? Si vous avez ſu „tromper mon père, n'espérez pas de me „tromper de même. Vous voulez, que tous „les Chinois embraſſent vos loix, votre culte „n'en tolère pas d'autres; je le ſais. En ce „cas que deviendrons-nous? les ſujets de vos „princes. Les disciples que vous faites ne con„naiſſent que vous; dans un temps de trouble „ils n'écouteraient d'autre voix que la vôtre. „Je ſais bien qu'à préſent il n'y a rien à crain„dre; mais quand les vaiſſeaux viendront par „milliers, il pourrait y avoir du desordre, etc."

Le jéſuite.

Il eſt vrai que nous avons transmis à notre Europe ce triſte discours de l'empereur *Yont-Chin*. Nous ſommes d'ailleurs obligés d'avouer que c'était un prince très-ſage et très-vertueux, qui a ſignalé ſon regne par des traits de bienfeſance au deſſus de tout ce que nos princes ont jamais fait de grand et de bon.

Mais après tout, les vertus des infidelles font des crimes *); c'eft une des maximes inconteftables de notre petit païs. Mais qu'eft-il arrivé à ce grand empereur? il eft mort fans facremens, il eft damné à jamais. J'aime la paix, je vous l'apporte; mais plût-au ciel, pour le bien de vos ames, que tout votre empire fût bouleverfé, que tout nageât dans le fang, et que vous expiraffiez tous jusqu'au dernier, confeffés par des jéfuites! Car enfin, qu'eft-ce qu'un royaume de fept cents lieues de long fur fept cents lieues de large réduit en cendres? C'eft une bagatelle; c'eft l'affaire de quelques jours, de quelques mois, de quelques années tout au plus, et il s'agit de la gloire éternelle que je vous fouhaite.

Le mandarin.

Grand merci de votre bonne volonté. Mais en vérité, vous devriez être content d'avoir fait maffacer plus de cent mille citoyens du Japon. Mettez des bornes à votre zèle. Je crois vos intentions bonnes; mais quand vous aurez armé dans notre empire les mains des enfans contre les pères, des disciples contre

*) Cette doctrine eft très-nouvelle dans le chriftianisme. Les premiers pères ont foutenu précifément tout le contraire; mais les théologiens font devenus barbares à mefure qu'ils font devenus puiffans. Voyez *la Mothe le Vayer*, traité de la vertu des payens.

les maîtres, et des peuples contre les rois; il ſera certain que vous aurez commis un très-grand mal; et il n'eſt pas abſolument démontré que vous et moi ſoyons éternellement récompenſés pour avoir détruit la plus ancienne nation qui ſoit ſur la terre.

Le jéſuite.

Que votre nation ſoit plus ancienne ou non, ce n'eſt pas ce dont il s'agit. Nous ſavons que depuis près de cinq mille ans, votre empire eſt ſagement gouverné; mais vous avez trop de raiſon pour ne pas ſentir qu'il faudrait, ſans balancer, anéantir cet empire, s'il n'y avait que ce moyen de faire triompher la vérité. çà, répondez-moi, je ſuppoſe qu'il n'y a d'autres reſſources pour votre ſalut que de mettre le feu aux quatre coins de la Chine; n'êtes-vous pas obligé en conſcience de tout brûler?

Le mandarin.

Non, je vous jure; je ne brûlerais pas une grange.

Le jéſuite.

Vous avez à la Chine d'étranges principes.

Le mandarin.

Je trouve les vôtres terriblement incendiaires. J'ai bien ouï-dire qu'en votre année 1604, quelques gens charitables voulurent en effet conſumer, en un moment, par le feu toute la

amille royale, et tous les mandarins d'une île nommée l'Angleterre, uniquement pour faire triompher une de vos fectes fur les ruines des autres fectes. Vous avez employé tantôt le fer, tantôt le feu à ces faintes intentions, et c'eft donc là cette paix que vos confrères viennent prêcher à des peuples qui vivent en paix.

Le jéfuite,

Ce que je vous en dis n'eft qu'une fuppofition théologique; car je vous répète que j'apporte la paix, l'union, la bienfefance et toutes les vertus. J'ajoute feulement que ma doctrine eft fi belle qu'il faudrait l'acheter aux dépens de la vie de tous les hommes.

Le mandarin.

C'eft vendre cher fes coquilles. Mais comment votre doctrine eft-elle fi belle, puisque vous me difiez hier qu'il fallait tromper?

Le jéfuite.

Rien ne s'accorde plus aifément. Nous annonçons des vérités; ces vérités ne font pas à la portée de tout le monde, et nous rencontrons des ennemis, des janféniftes, qui nous pourfuivent jusqu'à la Chine. Que faire alors? il faut bien foutenir une vérité utile par quelques menfonges qui le font auffi; on ne peut fe paffer des miracles: cela tranche toutes les difficultés. Je vous avoue, entre nous, que nous

n'en fefons point; mais nous difons que nous en avons faits; et fi l'on nous croit, nous gagnons des ames. Qu'importe la route, pourvu qu'on arrive au but! Il eft bien fûr que notre petit portugais *Xavier* ne pouvait être à la fois en même tems dans deux vaiffeaux. Cependant nous l'avons dit; et plus la chofe eft impoffible et extravagante, plus elle a paru admirable. Nous lui avons fait reffusciter [a]) quatre garçons et cinq filles: cela était important. Un homme qui ne reffuscite perfonne n'a guere que des fuccès médiocres. Laiffez-nous au moins guérir de la colique quelques fervantes de votre maifon; nous ne demandons que la permiffion d'un petit miracle: ne fait-on rien pour fon ami?

Le mandarin.

Je vous aime; je vous fervirais volontiers, mais je ne peux mentir pour perfonne.

Le jéfuite.

Vous êtes bien dur; mais j'espère enfin vous convertir.

a) Wir haben ihn auferwecken laffen, d. i. wir haben gefagt, dafs er auferwecket habe.

Troisième conférence.

Le jésuite.

Oui, je veux bien convenir d'abord que vos loix et votre morale sont divines. Chez nous on n'a que de la politesse pour son père et sa mère; chez vous on les honore et on leur obéit toujours. Nos loix se bornent à punir les crimes; les vôtres décernent des récompenses aux vertus. Nos édits, à l'ordinaire, ne parlent que d'impôts, et les vôtres sont souvent des traités de morale; vous recommandez la justice, la fidélité, la charité, l'amour du bien public, l'amitié. Mais tout cela devient criminel et abominable, si vous ne pensez pas comme nous, et c'est ce que je m'engage à vous prouver.

Le mandarin.

Il vous sera difficile de remplir cet engagement.

Le jésuite.

Rien n'est plus aisé. Toutes les vertus sont des vices quand on n'a pas la foi; or vous n'avez pas la foi, donc, malgré vos vertus que j'honore, vous étes tous des coquins, théologiquement parlant.

Le mandarin.

Honnêtement parlant, votre père *le Comte*, votre père *Ricis* et plusieurs autres n'ont-ils pas dit, n'ont-ils pas imprimé en Europe que nous étions, il y a quatre mille ans, le peuple le plus juste de la terre, et que nous adorions le vrai dieu dans le plus ancien temple de l'univers? Vous n'existiez pas alors; nous n'avons pas changé. Comment pouvons-nous avoir eu raison il y a quatre mille ans, et avoir tort à présent?

Le jésuite.

Je vais vous le dire: notre doctrine est incontestablement la meilleure; or, les Chinois ne reconnaissent pas notre doctrine, donc ils ont évidemment tort.

Le mandarin.

On ne peut mieux raisonner; mais nous avons à Kanton des anglais, des hollandais, des danois, qui pensent tout différemment de vous, qui vous ont chassé de leur païs, parce qu'ils trouvaient votre doctrine abominable, et qui disent que vous étes des corrupteurs; vous-même vous avez eu ici des disputes scandaleuses avec des gens de votre propre secte; vous vous anathématisez les uns les autres: ne sentiez-vous pas l'énorme ridicule d'une troupe d'européens qui venaient nous

enseigner un systême, dans lequel ils n'étaient pas d'accord entr'eux? Ne voyez-vous pas que vous étes les enfans perdus b) des puissances qui voudraient s'étendre dans tout l'univers? Quel fanatisme, quelle fureur vous fait passer les mers pour venir aux extrémités de l'orient, nous étourdir par vos disputes, et fatiguer nos tribunaux de vos querelles? Vous nous apportez votre pain et votre vin, et vous dites qu'il n'est permis qu'à vous de boire du vin c): assurément cela n'est pas honnête et civil. Vous nous dites que nous serons damnés, si nous ne mangeons de votre pain; et puis quand quelques-uns de nous ont eu la politesse d'en manger, vous leur dites, que ce n'est pas du pain, que ce sont des membres d'un corps humain et du sang, et qu'ils seront damnés s'ils croient avoir mangé du pain que vous leur avez offert. Les lettrés chinois ont-ils pu penser autre chose de vous, sinon que vous étiez des fous, qui aviez rompu vos chaines, et qui couriez par le monde comme des échappés d)? Du moins les

b) Soldaten, die man dem ersten oder gefährlichsten Angriff blofsstellt.

c) Nämlich bei Austheilung des Abendmahls.

d) Dem Tollhaus entlaufene.

européens d'Angleterre, de Hollande, de Danemark et de Suède, ne nous difent pas que du pain n'eft pas du pain; ne foyez pas furpris s'ils ont paru à la Chine et dans l'Inde plus raifonnables que vous. Cependant nous ne leur permettons pas de prêcher à Pekin, et vous voulez qu'on vous le permette?

Le jéfuite.

Ne parlons point de ce myftère. Il eft vrai que dans notre Europe, le réformé, le proteftant, le molinifte, le janfénifte, l'anabaptifte, le méthodifte, le morave, le memnonifte, l'anglican, le quaker, le piétifte, le coccéïen, le voétien, le focinien, l'unitaire rigide, le millénaire veulent chacun tirer à eux la vérité, qu'ils la mettent en pièces et qu'on a bien de la peine à en raffembler les morceaux. Mais enfin nous nous accordons fur le fond des chofes.

Le mandarin.

Si vous preniez la peine d'examiner les opinions de chaque disputeur, vous verriez qu'ils ne font de même avis fur aucun point. Vous favez combien nous fumes fcandalifés, quand notre prince *Ourlebert*, que vous avez féduit, nous dit que vous aviez deux loix, que ce qui avait été autrefois vrai et bon, était devenu faux et mauvais. Tous nos tri-

bunaux furent indignés; ils le feraient bien davantage, s'ils apprenaient, que depuis dix-fept fiècles vous étes occupés à expliquer, à retrancher et ajouter, à concilier, à rajufter, à forger: nous, au contraire, depuis cinquante fiècles, nous n'avons pas varié un feul moment.

Le jéfüite.

C'eft parce que vous n'avez jamais été éclairés. Vous n'avez jamais écouté que votre fimple raifon; elle vous a dit qu'il y a un *dieu*, et qu'il faut être jufte; il n'y a pas moyen de difputer fur cela: mais il fallait écouter quelque chofe au deffus de votre raifon; il fallait lire tous les livres du peuple juif, que malheureufement vous ne connaiffez pas et il fallait les croire, et lire tous nos livres grecs et latins. Alors vous auriez eu comme nous mille belles querelles toutes les années; chaque querelle aurait occafionné une décifion admirable, un jugement nouveau: voilà ce qui vous a manqué, et c'eft ce que je veux apprendre aux Chinois, mais toujours pour le bien de la paix.

Le mandarin.

Hé bien, quand les Chinois, pour le bien de la paix, fauront toutes les opinions qui déchirent votre petit coin de terre au bout de

l'occident, en ſeront ils plus juſtes? honoreront-ils leurs parens davantage? ſeront-ils plus fidelles à l'empereur? l'empire ſera-t-il mieux gouverné, les terres mieux cultivées?

Le jéſuite.

Non aſſurément; mais les Chinois ſeront ſauvés comme moi: ils n'ont qu'à croire ce que je ne comprends pas.

Le mandarin.

Pourquoi voulez-vous qu'ils le comprennent?

Le jéſuite.

Ils ne le comprendront pas non plus.

Le mandarin.

Pourquoi voulez-vous donc le leur apprendre?

Le jéſuite.

C'eſt qu'il eſt néceſſaire aujourd'hui à tous les hommes de le ſavoir.

Le mandarin.

S'il eſt néceſſaire à tous les hommes de le ſavoir, pourquoi les Chinois l'ont-ils toujours ignoré? pourquoi l'avez-vous ignoré vous-même ſi long-temps? pourquoi n'en a-t-on jamais rien ſu dans toute la grande Tartarie, dans l'Inde et au Japon? Ce qui eſt néceſſaire à tous les hommes, ne leur eſt-il pas donné à tous? N'ont-ils pas tous les mêmes ſens, le

même inſtinct d'amour-propre, le même inſtinct qui les fait vivre en ſociété? Comment ſe pourrait-il faire que l'être ſuprême, qui nous a donné tout ce qui nous eſt convenable, nous eût refuſé la ſeule choſe eſſentielle? n'eſt-ce pas une impiété de le croire?

Le jéſuite.

C'eſt qu'il n'a fait ce préſent qu'à ſes favoris.

Le mandarin.

Vous êtes donc ſon favori?

Le jéſuite.

Je m'en flate.

Le mandarin.

Pour moi, je ſuis ſimplement ſon adorateur. les ſectes de votre Europe, qui croient que vous êtes des réprouvés; et tant que vous vous perſécuterez les uns les autres, il ne ſera pas prudent de vous écouter.

Le jéſuite.

Ah! ſi jamais je retourne à Rome, que je me vengerai de tous ces impies qui empêchent nos progrès à la Chine!

Le mandarin.

Faites mieux, pardonnez-leur. Vivons doucement tous enſemble, tant que vous ſerez ici; ſecourons-nous mutuellement; adorons tous l'être ſuprême du fond de notre coeur

Quoique vous ayez plus de barbe que nous, le nez plus long, les yeux moins fendus, les joues plus rouges, les piés plus gros, les oreilles plus petites et l'esprit plus inquiet, cependant nous fommes tous frères.

Le jéfuite.

Tous frères; et que deviendra mon titre de père?

Le mandarin.

Vous convenez tous qu'il faut aimer *dieu*?

Le jéfuite.

Pas tout-à-fait e) mais je le permets.

Le mandarin.

Qu'il faut être modéré, fobre, compatiffant, équitable, bon maître, bon père de famille, bon citoyen?

Le jéfuite.

Sans doute.

Le mandarin.

Hé bien, ne vous tourmentez plus tant, je vous affure que vous étes de ma religion.

Le jéfuite.

Ah! vous vous rendez à la fin. Je favais bien que je vous convertirais.

e) Nicht fo ganz. Dis bezieht fich auf den Streit, der vor etwa 90 bis 100 Jahren über die reine Liebe zu Gott in Frankreich geführt ward.

Quand le mandarin et le jéfuite eurent été d'accord, le mandarin donna au moine cette profeffion de foi :

1°. La religion confifte dans la foumiffion à *dieu* et dans la pratique des vertus.

2°. Cette vérité inconteftable eft reconnue de toutes les nations et de tous les temps. Il n'y a de vrai que ce qui force tous les hommes à un confentement unanime ; les vaines opinions, qui fe contredifent, font fauffes.

3°. Tout peuple qui fe vante d'avoir une religion particulière pour lui feul, offenfe la divinité et le genre-humain ; il ofe fuppofer que *dieu* abandonne tous les autres peuples pour n'éclairer que lui.

4°. Les fuperftitions particulières n'ont été inventées, que par des hommes ambitieux qui ont voulu dominer fur les efprits, qui ont fourni un prétexte à la nation qu'ils ont féduite, d'envahir les biens des autres nations.

5°. Il eft conftaté par l'hiftoire, que ces différentes fectes, qui fe profcrivent réciproquement avec tant de fureur, ont été la fource de mille guerres civiles ; et il eft évident que fi

les hommes ſe regardoient tous comme des frères, également ſoumis à leur père commun, il y aurait eu moins de ſang verſé ſur la terre, moins de ſaccagemens, moins de rapines, et moins de crimes de toute espèce.

6°. Des lamas et des bonzes qui prétendent que la mère du dieu *Fo* accoucha de ce dieu par le côté droit, après avoir avalé un enfant, diſent une ſottiſe; s'ils ordonnent de la croire, ce ſont des charlatans tyranniques; s'ils perſécutent ceux qui ne la croient pas, ils ſont des monſtres.

7°. Les brames qui ont des opinions un peu moins abſurdes, et non moins fauſſes, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraiſemblance; car l'être ſuprême ne peut juger les hommes ſur les opinions d'un brame, mais ſur leurs vertus et ſur leurs iniquités; une opinion quelle qu'elle ſoit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphoſe, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous étes accuſé devant un tribunal, on ne vous demande pas ſi vous croyez que le premier mandarin a encore ſon père, s'il

marié, s'il eſt veuf, s'il eſt riche ou pauvre, grand ou petit; on vous interroge ſur vos actions.

8o. *Si tu n'es pas inſtruit de certains faits, ſi tu ne crois pas certaines obscurités, ſi tu ne ſais par coeur certaines formules, ſi tu n'as pas mangé en certains temps certains alimens qu'on ne trouve point dans la moitié du globe, tu ſeras éternellement malheureux:* voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus abſurde et de plus horrible. *Si tu es juſte, tu ſeras récompenſé, ſi tu es injuſte, tu ſeras puni:* voilà ce qui eſt raiſonnable.

9o. Certains brames qui croient que les enfans, morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange, ſont condamnés à des ſupplices éternels, ſont les plus inſenſés de tous les hommes et ces plus durs. Ceux qui ſont voeu de pauvreté pour s'enrichir ne ſont pas les moins fourbes; ceux qui cabalent dans les familles et dans l'état, ne ſont pas les moins méchans.

10o. Plus les hommes ſont faibles, enthouſiaſtes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré et ſage.

11o. Si vous donnez à un charlatan le privilége excluſif de faire des almanaos, il fera un calendrier de ſuperſtition pour tous les jours

de l'année ; il intimidera les peuples et les magiſtrats par les conjonctions et les influences des aſtres. Si vous laiſſez vingt charlatans faire des almanacs, ils prédiront des événemens différens ; ils ſe décréditeront tous les uns les autres : un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les aſtrologues.

12o. Alors il n'y aura plus d'almanacs que ceux des véritables aſtronomes qui calculent juſte les mouvemens des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, et qui ne prédiſent ni la bonne ni la mauvaiſe fortune. Le peuple inſenſiblement ne croira que ces ſages ; il adorera d'un culte plus pur le créateur et le guide de tous les globes, et notre petit globe en ſera plus heureux.

13°. Il eſt impoſſible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en ún mot, la vertu ſubſiſte au milieu des disputes interminables ; il n'y a jamais eu la moindre dispute entre les lettres, qui ſe bornent à reconnaître un dieu, à l'aimer, à le ſervir ſans mélange de ſuperſtitions, et à ſervir leur prochain.

14°. C'eſt-là le premier devoir ; le ſecond eſt d'éclairer les ſuperſtitieux ; le troiſième

eſt de les tolérer en les plaignant, ſi on ne peut les éclairer.

15°. Il peut y avoir pluſieurs cérémonies; mais il n'y a qu'une ſeule morale. Ce qui vient de *dieu* eſt univerſel et immuable; ce qui vient des hommes eſt local, inconſtant, périſſable.

16°. Un imbécille dit: *Je dois penſer comme mon bonze, car tout mon village eſt de ſon avis.* Sors de ton village, pauvre homme, et tu en verras cent mille autres qui ont chacun leur bonze, et qui penſent tout différemment.

17°. Voyage d'un bout de la terre à l'autre, tu verras que par-tout deux et deux font quatre, que Dieu eſt adoré par-tout, mais tu verras qu'ici on ne peut mourir ſans huile; et que là, en mourant, il faut tenir à la main la queue d'une vache. Laiſſe-là leur huile et leur queue et ſers le maître de l'univers.

18°. Voici un des grands maux que la ſuperſtition a fait naître. Un homme a violé ſa ſoeur et tué ſon frère; mais il fréquente une certaine pagode; il récite certaines for-

mules dans une langue étrangère; il porte une certaine image sur sa poitrine; mille vieilles s'écrient: le bon homme! le saint homme!

Un juste avoue franchement qu'on peut adorer *dieu* sans faire ce pélerinage, sans réciter cette formule; mille vieilles s'écrient: au monstre! au scélérat!

19o. Voici le comble de l'abomination. Voici ce qui fait sécher d'horreur et gémir d'être né homme! Un chef des pagodes, assassin, empoisonneur public, a peuplé l'Inde de ses bâtards, et a vécu tranquille et respecté; il a donné des loix aux princes. Un juste a dit: gardez-vous d'imiter ce chef des pagodes; gardez-vous de croire les métamorphoses qu'il enseigne; et ce juste a été brûlé à petit feu dans la place publique.

20o. O vous, fanatiques actifs, qui, depuis long-temps, troublez la terre par vos querelles raisonnées! et vous, fanatiques passifs, qui, sans raisonner, avez été mordus de ces enragés, et qui étes malades de la même rage, tâchez de guérir si vous pouvez; es-

ſayez de cette recette que voici: Adorez Dieu ſans vouloir le comprendre; aimez-le ſans vous plaindre des maux qui ſont mêlés ſur la terre avec les biens; regardez comme vos frères le japonais, le ſiamois, l'indien, l'africain, le perſan, le turc, le ruſſe et même les habitans des Païs-bas de l'occident méridional de l'Europe qui tient ſi peu de place ſur la carte.

III.

Auszüge

aus

HISTOIRE DE CHARLES XII.

Schwedens Zuſtand vor Guſtav Waſa bis Karl XII.

Deux tyrans opprimèrent la Suède d'une manière horrible vers l'an 1720. L'un était *Chriſtian* II., roi de Danemark, monſtre formé de vices ſans aucune vertu; l'autre, un archevêque d'Upſal, primat du royaume, auſſi barbare que *Chriſtian.* Tous deux de concert firent ſaiſir un jour les conſuls, magiſtrats de Stockholm, avec quatre-vingt-quatorze ſénateurs, et les firent maſſacrer par des bourreaux, ſous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape, pour avoir défendu les droits de l'état contre l'archevêque.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, déſunis quand il fallait partager les

dépouilles, exerçaient ce que le despotisme a de plus tyrannique, et ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du nord.

Guſtave Vaſa, jeune homme descendu des anciens rois du païs, ſortit du fonds des forêts de la Dalécarlie où il était caché, et vint délivrer la Suède. C'était un de ces grandes ames que la nature forme ſi rarement, avec toutes les qualités néceſſaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuſe et ſon grand air lui feſaient des partiſans dès qu'il ſe montrait. Son éloquence, à qui ſa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus perſuaſive qu'elle était ſans art: ſon génie formait de ces entrepriſes que le vulgaire croit téméraires, qui ne ſont que hardies aux yeux des grands-hommes; ſon courage infatigable les feſait réuſſir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un ſiècle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Guſtave Vaſa avait été ôtage de *Chriſtian*, et retenu priſonnier contre le droit des gens. Echappé de ſa priſon, il avait erré, déguiſé en païſan, dans les montagnes et dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vu réduit à la né-

ceſſité de travailler aux mines de cuivre, pour vivre et pour ſe cacher. Enſeveli dans ces ſouterrains, il oſa ſonger à détrôner le tyran. Il ſe découvrit aux païſans; il leur parut un homme d'une nature ſupérieure, pour qui les hommes ordinaires croient ſentir une ſoumiſſion naturelle. Il fit en peu de temps de ces ſauvages des ſoldats aguerris. Il attaqua *Chriſtian* et l'archevêque les vainquit ſouvent, les chaſſa tous deux de la Suède, et fut élu avec juſtice, par les états, roi du païs dont il était le libérateur. A peine affermi ſur le trône, il tenta une entrepriſe plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'état étaient les évêques, qui, ayant preſque toutes les richeſſes de la Suède, s'en ſervaient pour opprimer les ſujets, et pour faire la guerre aux rois. Cette puiſſance était d'autant plus terrible que l'ignorance des peuples l'avait rendu ſacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ſes miniſtres. En moins de deux ans il rendit la Suède lutherienne, par la ſupériorité de ſa politique, plus encore que par autorité. Ayant ainſi conquis ce royaume, comme il le diſait, ſur les danois et ſur le clergé, il regna heureux et abſolu jusqu'à l'âge de ſoixante et dix ans, et mourut plein de gloire, laiſſant ſur le trône ſa famille et ſa religion.

L'un de ſes descendans fut ce *Guſtave-Adolphe*, qu'on nomme le *grand Guſtave*. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brème, Verden, Vismar, la Poméranie, ſans compter plus de cent places en Allemagne, rendues par la Suède après ſa mort. Il ébranla le trône de *Ferdinand* II. Il protégea les luthériens en Allemagne, ſecondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encore plus la puiſſance de l'empereur que celle de l'héréſie. Ce fut lui qui par ſes victoires contribua alors en effet à l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche; entrepriſe dont on attribue toute la gloire au cardinal de *Richelieu*, qui ſavait l'art de ſe faire une réputation, tandis que *Guſtave* ſe bornait à faire de grandes choſes. Il allait porter la guerre au delà du Danube, et peut-être détrôner l'empereur, lorſqu'il fut tué à l'âge de trente-ſept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre *Valſtein*, emportant dans le tombeau le nom de *grand*, les regrets du nord et l'eſtime de ſes ennemis. Sa fille *Chriſtine*, née avec un génie rare, aima mieux converſer avec des ſavans, que de regner ſur un peuple qui ne connaiſſait que les armes. Elle ſe rendit auſſi illuſtre en quittant le trône que ſes ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les proteſtans l'ont déchirée, comme ſi on ne

pouvait pas avoir de grandes vertus ſans croire à *Luther*, et les papes triomphèrent trop de la converſion d'une femme qui n'était que philoſophe. Elle ſe retira à Rome, où elle paſſa le reſte de ſes jours dans le centre des arts qu'elle aimait, et pour lesquels elle avait renoncé à un empire à l'âge de vingt-ſept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en ſa place ſon couſin *Charles-Guſtave* dixième de ce nom, fils du comte palatin, duc de Deux-ponts. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de *Guſtave-Adolphe:* il porta d'abord ſes armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varſovie qui dura trois jours. Il fit long-temps la guerre contre les Danois, aſſiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suède, et fit aſſurer du moins pour un temps la poſſeſſion de Sleswick au duc de Holſtein. Enſuite ayant éprouvé des revers, et fait la paix avec ſes ennemis, il tourna ſon ambition contre ſes ſujets. Il conçut le deſſein s'établir en Suède la puiſſance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-ſept ans, comme le *grand Guſtave*, avant d'avoir pu achever cet ouvrage du despotisme, que ſon fils *Charles* XI éleva jusqu'au comble.

Charles XI., guerrier comme tous ſes ancêtres, fut plus abſolu qu'eux. Il abolit l'autorité du ſénat, qui fut déclaré le ſénat du roi, et non du royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, ſi ſon despotisme n'eût réduit les ſentimens de ſes ſujets pour lui à celui de la crainte.

Il épouſa en 1680 *Ulrique Eléonore*, fille de *Fréderic* III. roi de Danemarck, princeſſe vertueuſe et digne de plus de confiance que ſon époux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit *Charles* XII., l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été ſur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ſes aïeux, et qui n'a eu d'autre defaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées.

Karls XII Jugendgeſchichte.

Le premier livre qu'on lui fit lire fut l'ouvrage de *Samuel Puffendorf* a), afin qu'il pût connaître de bonne heure ſes états et ceux de ſes voiſins. Il apprit d'abord l'allemand, qu'il parla

a) Eine kurze Geſchichte der vornehmſten Europäiſchen Staaten.

toujours depuis auſſi bien que ſa langue maternelle. A l'âge de ſept ans, il ſavait manier un cheval. Les exercices violens où il ſe plaiſait, et qui découvraient ſes inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une conſtitution vigoureuſe, capable de ſoutenir les fatigues où le portait ſon tempérament.

Quoique doux dans ſon enfance, il avait une opiniâtreté inſurmontable : le ſeul moyen de le plier était de le piquer d'honneur; avec le mot de *gloire*, on obtenait tout de lui. Il avait de l'averſion pour le latin ; mais dès qu'on lui eut dit, que le roi de Pologne et le roi de Danemarck l'entendaient, il l'apprit bien vîte, et en retint aſſez pour le parler le reſte de ſa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le français ; mais il s'obſtina tant qu'il vécut à ne jamais s'en ſervir, même avec des ambaſſadeurs français, qui ne ſavaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaiſſance de la langue latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce:* il prit pour ce livre un goût, que le ſujet lui inſpirait beaucoup plus encore que le ſtyle. Celui, qui lui expliquait cet auteur, lui ayant demandé ce qu'il penſait d'*Alexandre : je pen-*

ſe, dit le prince, *que je voudrais lui reſſembler.* Mais, lui dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah!* reprit-il, *n'eſt-ce pas aſſez quand on a conquis des royaumes?* On ne manqua pas de rapporter ces réponſes au roi ſon père, qui s'écria: *Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, et qui ira plus loin que le grand Guſtave.* Il s'amuſait un jour dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques, l'une d'une ville de Hongrie, priſe par les turcs ſur l'empereur, et l'autre de Riga, capitale de la Livonie, province conquiſe par les Suèdois depuis un ſiècle. Au bas de la carte de la ville hongroiſe il y avait ces mots tirés du livre de *Job: Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée, le nom du Seigneur ſoit béni.* Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit ſur le champ un crayon, et écrivit au bas de la carte de Riga: *Dieu me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas.* Auſſi dans les actions les plus indifférentes de ſon enfance, ce naturel indomptable laiſſait ſouvent échapper de ces traits qui caractériſent les ames ſingulières, et qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorsqu'il perdit ſa mère.*) Cette princeſſe mourut d'une maladie, cauſée

*) Le 5 Août 1693.

dit-on, par les chagrins que lui donnait ſon mari, et par les efforts qu'elle feſait pour les diſſimuler. *Charles* XI. avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ſes ſujets, par le moyen d'une espèce de cour de juſtice, nommée la chambre des liquidations b) établie, de ſon autorité ſeule. Une foule de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, rempliſſaient les rues de Stockholm, et venaient tous les jours à la porte du palais pouſſer des cris inutiles.

b) Mit dieſer *Abrechnungs*-kammer hatte es folgende Bewandniſs: Alle Güter, welche das Reich jemals verſezt hatte, ſolten vermöge eines Reichstags-beſchluſſes eingelöſet, vorher aber mit den Pfandhabern Abrechnung gehalten und zu dem Ende unterſucht werden, ob ſie der Krone baares Geld, oder Waren, als Lebensmittel u. dergl., es ſey zur Armee oder zur Flotte, vorgeſchoſſen, und wie viel fürs Hundert ſie dafür genoſſen hätten. Die Lebensmittel ſolten dann nach dem gewöhnlichen Marktpreiſe berechnet werden.

Auſſerdem wolte man eine Redukzion (Einziehung von Gütern) vornehmen, d. i. alle Graffſchaften, Freiherrſchaften, adeliche Soldaten-güter, kurz alle Schenkungen und Wohlthaten, unter was für Namen und Vorwand, von welchen Königen und in welchen noch ſo entfernten Jahrhunderten ſie gegeben worden, und gleichviel wo ſie lägen, in Schweden, in den eroberten Provinzen oder im Auslande, ſolten wieder an die Krone auf ewige Zeiten als unveränderliches Eigenthum zurückfallen,

Durch Volziehung dieſer beiden Artikel des Reichstagsbeſchluſſes entſtand die Noth, wovon im Texte die Rede iſt,

La reine fecourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna fon argent, fes pierreries, fes meubles fes habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle fe jeta en larmes aux pieds de fon mari, pour le prier d'avoir compaffion de fes fujets. Le roi lui répondit gravement: *Madame, nous vous avons prife pour nous donner des enfans, et non pour nous donner des avis.* Depuis ce temps il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança fes jours.

Il mourut quatre ans après elle, dans la quarante-deuxième année de fon âge *), et dans la trente-feptième de fon règne, lorsque l'Empire, l'Espagne, la Hollande d'un côté, et la France de l'autre, venaient de remettre la décifion de leurs querelles à fa médiation, et qu'il avait déjà entamé l'ouvrage de la paix entre ces puiffances.

Il laiffa à fon fils, âgé de quinze ans, un trône affermi et refpecté au dehors, des fujets pauvres, mais belliqueux et foumis, avec des finances en bon ordre ménagées par des miniftres habiles.

*) 13 Avril 1697.

Patkul.

Le feu roi *Charles* XI, dans ses sévérités pour ses sujets, n'avait pas épargné les Livoiens. Il les avait dépouillés de leurs privilèges et d'une partie de leurs patrimoines. *Patkul*, malheureusement célèbre depuis par sa mort tragique, fut député da la noblesse livoniene pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à son maître une harangue respecteuse, mais forte et pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle est jointe à la hardiesse. Mais les rois ne regardent trop souvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il est d'usage de souffrir, sans y faire attention. Toutefois *Charles* XI, dissimulé quand il ne se livrait pas aux emportemens de sa colère, frappe doucement sur l'épaule de *Patkul*: vous avez parlé pour votre patrie en brave homme, lui dit-il, je vous en estime, continuez. Mais peu de jours après, il le fit déclarer coupable de lèze-majesté, et comme tel, condamner à la mort. *Patkul*, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ses ressentimens. Il fut admis depuis devant le roi *Auguste*. *Charles* XI était mort; mais la sentence de *Patkul* et son indignation subsistaient. Il représenta au monarque polonais

la facilité de la conquête de la Livonie ; des peuples déſespérés, prêts à ſecouer le joug de la Suède ; un roi enfant, incapable de ſe défendre. Ces ſollicitations furent bien reçues d'un prince déjà tenté de cette conquête.

* * *

Patkul proscrit en Suède, pour avoir ſoutenu les privilèges de la Livonie ſa patrie, avait été général du roi *Auguſte ;* mais ſon esprit vif et altier s'accommodant mal des hauteurs du général *Flemming*, favori du roi, plus impérieux et plus vif que lui, il avait paſſé au ſervice du czar, dont il était alors c) général et ambaſſadeur auprès d'*Auguſte*. C'était un esprit pénétrant; il avait démêlé que les vues de *Flemming* et du chancelier de Saxe étaient de propoſer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma auſſi-tôt le deſſein de les prévenir, de ménager un accommodement entre le czar et la Suède. Le chancelier éventa ſon projet, et obtint qu'on ſe saiſît de ſa perſonne. Le roi *Auguſte* dit au czar que *Patkul* était un perfide qui les trahiſſait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien ſervi ſon nouveau

c) Zu der Zeit, als Karl XII mit dem Zaar in Krieg verwickelt war.

maître; mais un ſervice, rendu mal à propos, eſt ſouvent puni comme une trahiſon.

* * *

D'un côté le czar le redemandait hautement comme ſon ambaſſadeur; de l'autre le roi de Suède exigeait, en menaçant, qu'on le lui livrât. *Patkul* était alors enfermé dans le château de Koenigſtein en Saxe. Le roi *Auguſte* crut pouvoir ſatisfaire *Charles* XII et ſon honneur en même temps. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes ſuédoiſes; mais auparavant il envoya au gouverneur de Koenigſtein un ordre ſecret de laiſſer échapper ſon priſonnier. La mauvaiſe fortune de *Patkul* l'emporta ſur le ſoin qu'on prenait de le ſauver. Le gouverneur, ſachant que *Patkul* était très-riche, voulut lui faire acheter ſa liberté. Le priſonnier, comptant encore ſur le droit des gens, et informé des intentions du roi *Auguſte*, refuſa de payer ce qu'il penſait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour ſaiſir le priſonnier arrivèrent, et le livrèrent immédiatement à quatre capitaines ſuédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier général d'Altranſtadt, où il demeura trois

mois attaché à un poteau avec une groſſe chaîne de fer. De là il fut conduit à Caſimir.

Charles XII, oubliant que *Patkul* était ambaſſadeur du czar, et ſe ſouvenant ſeulement qu'il était né ſon ſujet, ordonna au conſeil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif et à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il fallait mourir, ſans lui apprendre le genre de ſupplice. Alors cet homme, qui avait bravé la mort dans tant de batailles, ſe trouvant ſeul avec un prêtre, et ſon courage n'étant plus ſoutenu par la gloire ni par la colère, ſources de l'intrépidité des hommes, répandit amèrement des larmes dans le ſein du chapelain. Il était fiancé avec une dame ſaxonne nommée Madame d'*Einſiedel*, qui avait de la naiſſance, du mérite et de la beauté, et qu'il avait compté d'épouſer à peu près dans le temps même qu'on le livra au ſupplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour le conſoler, et de l'aſſurer qu'il mourrait plein de tendreſſe pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du ſupplice, et qu'il vit les roues et les pieux dreſſés, il tomba dans des convulſions de frayeur, et ſe rejeta dans les bras du miniſtre, qui l'embraſſa en le

couvrant de fon manteau et en pleurant. Alors un officier fuédois lut à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles :

„On fait favoir que l'ordre très - exprès „de fa majefté, notre feigneur très - clément, „eft que cet homme, qui eft traitre à la pa- „trie, foit roué et écartelé pour réparation de „fes crimes et pour l'exemple des autres. Que „chacun fe donne de garde de la trahifon et „ferve fon roi fidellement." A ces mots de *prince très - clément:* quelle clémence! dit *Patkul*, et à ceux de *traitre à la patrie:* hélas! dit - il, je l'ai trop bien fervie. Il reçut feize coups, et fouffrit le fupplice le plus long et le plus affreux qu'on puiffe imaginer. Ainfi pé- rit l'infortuné *Jean Réginold Patkul*, ambaffa- deur et général de l'empereur de Ruffie. Ceux, qui ne voyaient en lui qu'un fujet révolté con- tre fon roi, difaient : qu'il avait mérité la mort ; ceux qui le regardaient comme un livonien, né dans une province, laquelle avait des privilèges à défendre, et qui fe fouvenaient qu'il n'était forti de la Livonie que pour en avoir foutenu les droits, l'appelaient le martyr de la liberté de fon païs. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'ambaffadeur du czar devait rendre fa perfonne facrée. Le feul roi de Suède, élevé

dans les principes du despotisme, crut n'avoir fait qu'un acte de juſtice; tandis que toute l'Europe condamnait ſa cruauté.

Les membres de *Patkul* coupés en quartiers reſtèrent expoſés ſur des poteaux jusqu'en 1713, qu'*Auguſte* étant remonté ſur ſon trône fit raſſembler ces témoignages de la néceſſité où il avait été réduit à Altranſtadt. On les lui apporta à Varſovie dans une caſſette, en préſence de *Buzenval* envoyé de France. Le roi de Pologne montrant la caſſette à ce miniſtre: voilà, lui dit-il ſimplement, les membres de *Patkul*, ſans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre ſa mémoire; et ſans que perſonne de ceux qui étaient préſens, ôſât parler ſur un ſujet ſi délicat et ſi triſte.

* * *

Environ ce temps-là, un livonien nommé *Paikel*, officier dans les troupes ſaxonnes, fait priſonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du ſénat, mais il n'avait été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de ſupplice dans le même cas feſait trop voir que *Charles*, en feſant périr *Patkul* d'une mort ſi cruelle, avait plus ſongé à ſe venger qu'à punir. Quoiqu'il en

foit, *Paikel*, après fa condamnation, fit propofer au fénat de donner au roi le fecret de faire de l'or, fi on voulait lui pardonner. Il fit faire l'expérience de fon fecret dans la prifon, en préfence du colonel *Hamilton* et des magiftrats de la ville ; et foit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, foit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui eft beaucoup plus vraifemblable, on porta à la monnaie de Stockholm l'or qui fe trouva dans le creufet à la fin de l'expérience, et on en fit au fénat un rapport fi juridique, et qui parut fi important, que la reine aïeule de *Charles* ordonna de fufpendre l'exécution, jusqu'à ce que le roi informé de cette fingularité envoyât fes ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'il avait refufé à fes amis la grâce du criminel, et qu'il n'accorderait jamais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chofe d'héroïque dans un prince, qui d'ailleurs croyait le fecret poffible. Le roi *Augufte*, qui en fut informé, dit : je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philofophale ; il l'a trouvée en Saxe.

Quand le czar eut appris l'étrange paix que le roi *Augufte*, malgré leurs traités, avait

conclue à Altranſtadt, et que *Patkul*, ſon ambaſſadeur plénipotentiaire, avait été livré au roi de Suède, au mépris des loix des nations, il fit éclater ſes plaintes dans toutes les cours de l'Europe. Il écrivit à l'empereur d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux Etats-généraux des provinces-unies. Il appelait lâcheté et perfidie la néceſſité douloureuſe ſous laquelle *Auguſte* avait ſuccombé. Il conjura toutes ces puiſſances d'interpoſer leur médiation pour lui faire rendre ſon ambaſſadeur, et pour prévenir l'affront qu'on allait faire en ſa perſonne à toutes les têtes couronnées. Il les preſſa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'altranſtadt une garantie que *Charles* XII leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puiſſance du roi de Suède. L'empereur, l'Angleterre et la Hollande avaient alors à ſoutenir contre la France une guerre ruineuſe; ils ne jugèrent pas à propos d'irriter *Charles* XII par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux *Patkul*, il n'y eut pas une puiſſance qui interpoſât ſes bons offices en ſa faveur, et qui ne fît voir combien peu un ſujet doit compter ſur des rois, et combien tous les rois alors craignaient celui de Suède.

Karls erſter Feldzug in ſeinem achtzehnten Jahre.

Trois puiſſans rois d) menaçaient l'enfance de *Charles* XII. Les bruits de ces préparatifs conſternaient la Suède, et alarmaient le conſeil. Les grands généraux étaient morts; on avait raiſon de tout craindre ſous un jeune roi, qui n'avait encore donné de lui que de mauvaiſes impreſſions. Il n'aſſiſtait presque jamais dans le conſeil, que pour croiſer les jambes ſur la table; diſtrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conſeil délibéra en ſa préſence ſur le danger où l'on était: quelques conſeillers propoſaient de détourner la tempête par des négociations. Tout d'un coup le jeune prince ſe lève, avec l'air de gravité et d'aſſurance d'un homme ſupérieur, qui a pris ſon parti. „Meſ„ſieurs, dit-il, j'ai réſolu de ne jamais faire „une guerre injuſte, mais de n'en finir une „légitime que par la perte de mes ennemis. „Ma réſolution eſt priſe; j'irai attaquer le pre„mier qui ſe déclarera; et quand je l'aurai „vaincu, j'espère faire quelque peur aux au„tres." Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conſeillers; ils ſe regardèrent ſans oſer ré-

d) Die Beherrſcher Dänemarks, Polens und Ruſslands.

pondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, et honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ſes ordres pour la guerre.

On fut bien plus ſurpris encore, quand on le vit renoncer tout à coup aux amuſemens les plus innocens de la jeuneſſe. Du moment qu'il ſe prépare à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'eſt jamais depuis écarté un ſeul moment. Plein de l'idée d'*Alexandre* et de *Céſar*, il ſe propoſa d'imiter tout de ces deux conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délaſſemens; il réduiſit ſa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faſte dans les habits; il ne fut vêtu depuis que comme un ſimple ſoldat. On l'avait ſoupçonné d'avoir une paſſion pour une femme de ſa cour; ſoit que cette intrigue fût vraie ou non, il eſt certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non-ſeulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ſes ſoldats, qu'il voulait contenir dans la diſcipline la plus rigoureuſe; peut-être encore par la vanité d'être le ſeul de tous les rois, qui domptât un penchant ſi difficile à ſurmonter. Il réſolut auſſi de s'abſtenir de vin tout le reſte de ſa vie. Les uns m'ont dit qu'il n'avait pris

ce parti que pour dompter en tout la nature, et pour ajouter une nouvelle vertu à ſon héroïſme ; mais le plus grand nombre m'a aſſuré qu'il voulut par-là ſe punir d'un excès qu'il avait commis, et d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en préſence même de la reine ſa mère. Si cela eſt ainſi, cette condamnation de ſoi-même, et cette privation qu'il s'impoſa toute ſa vie, ſont une espèce d'héroïſme non moins admirable.

Il commença par aſſurer des ſecours au duc de Holſtein ſon beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voiſine du Holſtein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait beſoin. Ses états étaient déjà ravagés, ſon château de Gottorp pris, ſa ville de Tonningue preſſé par un ſiége opiniâtre, où le roi de Danemark était venu en perſonne, pour jouir d'une conquête qu'il croyait ſure. D'un côté les troupes ſaxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Volfenbuttel, de Heſſe-Caſſel, marchaient pour ſe joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanovre et de Zell, et trois régimens de Hollande, venaient ſecourir le duc. Tandis que le petit

païs de Holſtein était ainſi le théâtre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre et l'autre de Hollande, parurent dans la mer baltique. Ces deux états étaient garans du traité d'Altona rompu par les Danois; ils s'empreſſaient alors à ſecourir le duc de Holſtein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'oppoſait à l'agrandiſſement du roi de Danemark. Ils ſavaient que le Danois étant maître du paſſage du Sund impoſerait des loix onéreuſes aux nations commerçantes, quand il ſerait aſſez fort pour en uſer ainſi impunément. Cet intérêt a long-temps engagé les anglais et ſes hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pu, la balance égale entre les princes du nord. Ils ſe joignirent au jeune roi de Suède, qui ſemblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, et le ſecoururent par la même raiſon, pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de ſe défendre.

Il était à la chaſſe aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des ſaxons en Livonie. Il feſait cette chaſſe d'une manière auſſi nouvelle que dangereuſe; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu à des arbres. Un ours d'une grandeur déméſurée vint droit au roi

qui le terrassa après une longue lutte à l'aide du filet et de son bâton. Il faut avouer qu'en considérant de telles aventures, la force prodigieuse du roi *Auguste* et les voyages du czar, on croirait être au temps des *Hercules* et des *Thesées*.

Il partit pour sa première campagne le 8 mai, nouveau style, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carlscroon, en fesant des voeux pour lui, en versant des larmes et en l'admirant. Avant de sortir de Suède, il établit à Stockholm un conseil de défense, composé de plusieurs sénateurs. Cette commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes et les fortifications du païs. Le corps du sénat devait régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses états, son esprit libre de tout autre soin ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta, nommé *le roi Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vu, était de cent vingt pièces de canon ; le comte de *Piper* son premier ministre, et le général *Renschild* s'y embarquèrent avec lui.

Il joignit les escadres des alliés. La flotte danoiſe évita le combat, et laiſſa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher aſſez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes. Il eſt certain que ce fut le roi lui-même, qui propoſa alors au général *Renſchild* de faire une descente et d'aſſiéger Copenhague par terre, tandis qu'elle ſerait bloquée par mer. *Renſchild* fut étonné d'une propoſition qui marquait autant d'habilité que de courage dans un jeune prince ſans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étaient ſur les côtes de Suède, et qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta ſon grand vaiſſeau, et monta une frégate plus légère. On commença par faire partir trois cents grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des fascines, des chevaux de friſe e) et les inſtrumens des pionniers f).

e) *Spaniſche Reiter.* d. i. viereckige oder ſechsekige zehn bis zwölf Fuſs lange Hölzer, ins Kreuz durchſpikt mit vielen ſtarken Stäben, die mit ſpitzigen Eiſen beſchlagen ſind. Man braucht ſie unter andern um der feindlichen Reiterei den Durchgang durch enge Wege beſchwerlich zu machen.

f) *Pionnier, Schanz - gräber*, ſind überhaupt die, welche zum Behuf der Armee den *Boden bearbeiten*, es ſey durch Gräben - ziehn, oder durch Wege - beſſern u. ſ. w.

Cinq cents hommes d'élite suivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaisseaux de guerre du roi, avec deux frégates anglaises et deux hollandaises, qui devaient favoriser la descente à coups de canon.

Copenhague, ville capitale du Danemark, est située dans l'île de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au nord-ouest le Sund, et à l'orient la mer baltique, ou était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçaient d'une descente, les habitans consternés par l'inaction de leur flotte et par le mouvement des vaisseaux suédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage. La flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis de Humblebek à sept milles de Copenhague. Aussitôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, et l'artillerie qu'on put y conduire, fut tournée contre les suédois.

Le roi quitta alors sa frégate pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ses gardes. L'ambassadeur de France était alors auprès de lui. *Monsieur l'ambassadeur,* lui dit-il en latin, (car il ne voulait jamais parler français) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois: vous n'irez pas plus loin, s'il vous*

plait. Sire, lui répondit le comte de *Guiscard* en français, *le roi mon maître m'a ordonné de résider auprès de votre majesté, je me flatte que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante.* En disant ces paroles, il donna la main au roi, qui sauta dans la chaloupe, où le comte de *Piper* et l'ambassadeur entrèrent. On s'avançait sous les coups de canon des vaisseaux qui favorisaient la descente. Les bateaux de débarquement n'étaient encore qu'à trois cents pas du rivage. *Charles* XII, impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau par de-là la ceinture. Ses ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats suivent aussi-tôt son exemple, et marchent au rivage, malgré une grêle de mousquetades. Le roi, qui n'avait entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au major-général *Stuart*, qui se trouva auprès de lui, ce que c'était que ce petit sifflement qu'il entendait à ses oreilles? „*C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire,* lui dit le major.“ *Bon,* dit le roi, *ce sera là dorénavant ma musique.* Dans le même moment le major, qui expliquait le bruit des mousquetades,

en reçut une dans l'épaule; et un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues, parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuoſité, que ne peuvent avoir ceux qui ſe défendent, et qu'attendre les ennemis dans ſes lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa faibleſſe et de leur ſupériorité. La cavalerie danoiſe et les milices s'enfuirent après une faible réſiſtance. Le roi, maître de leurs retranchemens, ſe jeta à genoux pour remercier Dieu du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des redoutes vers la ville, et marqua lui-même un campement. En même temps il renvoya ſes vaiſſeaux en Scanie, partie de la Suède, voiſine de Copenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conſpirait à ſervir la vivacité de *Charles:* les neuf mille hommes étaient ſur le rivage prêts à s'embarquer, et dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vue de la flotte danoiſe, qui n'avait oſé s'avancer. Copenhague intimidée envoya auſſi-tôt des députés au roi, pour le ſupplier de ne point bombarder

la ville. Il les reçut à cheval, à la tête de fon régiment des gardes. Les députés fe mirent à genoux devant lui; il fit payer à la ville quatre cents mille rixdalers, avec ordre de faire voiturer au camp toutes fortes de provifions, qu'il promit de faire payer fidellement. On lui apporta des vivres, parce qu'il fallait obéir; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignaffent payer; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreufement et fans délai par les moindres foldats de l'armée g).

Schwedifche Kriegs-zucht.

Iegnait depuis long-temps dans les troupes fuédoifes une discipline, qui n'avait pas peu contribué à leur victoire: le jeune roi en augmenta encore la févérité. Un foldat n'eût pas ofé refufer le payement de ce qu'il achetait, encore moins aller en maraude, pas même fortir du camp. Il voulut de plus que, dans une victoire, fes troupes ne dépouillaffent les morts qu'après en avoir eu la permiffion; et il parvint aifément à faire obferver cette loi. On

g) Der Krieg mit Dänemark ward in fechs Wochen durch den Traventhaler Frieden geendigt.

fesait toujours dans son camp la prière deux fois par jour, à sept heures du matin, et à quatre heures du soir: il ne manqua jamais d'y assister, et de donner à ses soldats l'exemple de la piété, qui fait toujours impression sur les hommes, quand ils n'y soupçonnent pas de l'hypocrisie. Son camp, mieux policé que Copenhague, eut tout en abondance; les paÿsans aimaient mieux vendre leurs denrées aux suédois leurs ennemis qu'aux danois, qui ne les payaient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au champ du rois de Suède des provisions, qui manquaient dans leurs marchés.

* * *

On sait sous quelle discipline sévère vivaient les troupes de *Charles* XII; qu'elles ne pillaient pas les villes prises d'assaut, avant d'en avoir reçu la permission; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, et le quittaient au premier signal. Les suédois se vantent encore aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe; et cependant les saxons se plaignent des dégats affreux qu'ils y commirent; contradictions qu'il ferait impossible de concilier, si l'on ne savait combien les hommes voient dif-

féremment les mêmes objets. Il était bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits, et que les vaincus ne prissent les plus legères lésions pour des brigandages barbares. Un jour, le roi se promenant à cheval près de Leipsick, un païsan saxon vint se jeter à ses pieds, pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat: *est-il vrai*, dit-il d'un visage sévère, *que vous avez volé cet homme? Sire*, dit le soldat, „*je ne lui ai* „*pas fait tant de mal que votre majesté en a* „*fait à son maître; vous lui avez ôté un royau-* „*me, et je n'ai pris à ce manant qu'un din-* „*don.*" Le roi donna dix ducats de sa main au païsan, et pardonna au soldat, en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant: „*sou-* „*viens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royau-* „*me au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour* „*moi* h)."

La grande foire de Leipsick se tint comme à l'ordinaire: les marchands y vinrent avec une sureté entière: on ne vit pas un soldat suédois dans la foire; on eût dit que l'armée du

h) *Karl* hatte *Stanislaus* zum König von Polen an *Augusts* Stelle gemacht.

de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conſervation du païs. Il commandait dans tout l'électorat avec un pouvoir auſſi abſolu et une tranquillité auſſi profonde que dans Stockholm.

Karl demüthigt den Wiener Hof.

Le roi, qui n'avait point encore éprouvé de revers, ni même de retardement dans ſes ſuccès i), croyait qu'une année lui ſuffirait pour détrôner le czar, et qu'il pourrait enſuite revenir ſur ſes pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de *Straſheim*, envoyé de Suède à Vienne, avait eu dans un repas une querelle avec le comte de *Zobor*, chambellan de

i) Bis ins Jahr 1707, wo der Friede zu Altranſtadt zwiſchen *Karl* und *Auguſt* geſchloſſen worden. Den Zaar hatte Karl ſchon in der berühmten Schlacht bei Narwa den 30. November 1700 beſiegt. Um dieſen ebenfals, ſo wie den König Auguſt, abzuſetzen, verlieſs er mit ſeiner Armee Sachſen im September 1707, nahm ſeinen Weg durch Polen nach Moscow, und jagte die Ruſſen immer vor ſich her. Als er nur noch funfzig Meilen von Moscow entfernt war, wandte er ſich mit ſeinem Heer nach der Ukraine, wo das Glück endlich von ihm wich.

l'empereur : celui-ci ayant refusé de boire à la santé de *Charles* XII, et ayant dit durement que ce prince en usait trop mal avec son maître, *Stralheim* lui avait donné un démenti et un soufflet, et avait osé, après cette insulte, demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suède avait forcé l'empereur à bannir son sujet qu'il devait venger. *Charles* XII ne fut pas satisfait ; il voulut qu'on lui livrât le comte de *Zobor*. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de flêchir ; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque temps prisonnier à Stetin.

Il demanda de plus, contre toutes les loix des nations, qu'on lui livrât quinze cents malheureux moscovites qui, ayant échappé à ses armes, avaient fui jusques sur les terres de l'empire. Il fallut encore que la cour de Vienne consentît à cette étrange demande ; et, si l'envoyé moscovite à Vienne n'avait adroitement fait évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisième et la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'empereur en

Siléſie, province appartenante à la maiſon d'Autriche, non à l'empire. Il voulut que l'empereur leur accordât des libertés et des privilèges, établis à la vérité par les traités de Veſtphalie, mais éteints, ou du moins éludés par ceux de Ryſvick. L'empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voiſin ſi dangereux, plia encore, et accorda tout ce qu'on voulut. Les luthériens de Siléſie eurent plus de cent égliſes que les catholiques furent obligés de leur céder par ce traité; mais beaucoup de ces conceſſions, que leur aſſurait la fortune du roi de Suède, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'impoſer des loix. L'empereur, qui fit ces conceſſions forcées et qui plia en tout ſous la volonté de *Charles* XII, s'appelait *Joſeph*; il était fils aîné de *Léopold*, et frère de *Charles* VI qui lui ſuccéda depuis. L'internonce du pape, qui réſidait alors auprès de *Joſeph*, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique, comme lui, avait fait céder l'intérêt de ſa propre religion à ceux des hérétiques. „*Vous* „*êtes bien heureux*,“ lui répondit l'empereur en riant, „*que le roi de Suède ne m'ait pas* „*propoſé de me faire luthérien; car s'il l'avait* „*voulu, je ne ſais ce que j'aurais fait.*“ Le comte de *Wratislau*, ſon ambaſſadeur auprès

de *Charles* XII, apporta à Leipſick le traité en faveur des ſiléſiens, ſigné de la main de ſon maître. Alors *Charles* dit: qu'il était le meilleur ami de l'empereur; cependant il ne fut pas ſans dépit que Rome l'eût traverſé autant qu'elle l'avait pu. Il regardait avec mépris la faibleſſe de cette cour qui, ayant aujourdhui la moitié de l'Europe pour ennemis irréconciliables, eſt toujours en défiance de l'autre, et ne ſoutient ſon crédit que par l'habilité des négociations. Cependant il ſongeait à ſe venger d'elle. Il dit au comte de *Wratislau*, que les ſuédois avaient autrefois ſubjugué Rome et qu'il n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine *Chriſtine* avait laiſſés à Rome. On ne ſait juſqu'où ce jeune conquérant eût porté ſes reſſentimens et ſes armes, ſi la fortune eût ſecondé ſes deſſeins; rien ne lui paraiſſait alors impoſſible. Il avait même envoyé ſecrétement pluſieurs officiers en Aſie, et juſque dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, et l'informer des forces de ces états. Il eſt certain, que, ſi quelqu'un eût pu renverſer l'empire des perſans et des turcs, et paſſer enſuite en Italie, c'était *Charles* XII. Il était auſſi jeune qu'*Alexan-*

dre, aussi guerrier, aussi entreprenant, plus infatigable, plus robuste et plus tempérant; et les suédois valaient peut-être mieux que les macédoniens: mais de pareils projets, qui sont traités de divins quand il réussissent, ne sont regardés que comme des chimères quand on est malheureux.

Enfin toutes les difficultés étant applanies, toutes ses volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'empire, avoir protégé sa religion luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, se voyant la terreur de tous les princes, il se prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était resté oisif une année, n'avaient en rien adouci sa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, se levait à quatre heures du matin, s'habillait seul, ne buvait point de vin, ne restait à table qu'un quart d'heure, exerçait les troupes tous les jours, et ne connaissait d'autre plaisir que celui de faire trembler l'Europe.

Die Schlacht bei Pultawa.

Ce fut le 8 Juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre

les deux plus ſinguliers monarques qui fuſſent alors dans le monde : *Charles* XII illuſtre par neuf années de victoires, *Pierre Alexiowitz* par neu années de peines, priſes pour former des troupes égales aux troupes ſuédoiſes ; l'un glorieux d'avoir donné des états, l'autre d'avoir civiliſé les ſiens ; *Charles* aimant les dangers, et ne combattant que pour la gloire, *Alexiowitz* ne fuyant point le péril, et ne feſant la guerre que pour ſes intérêts ; le monarque ſuédois libéral par grandeur d'ame, le moscovite ne donnant jamais que par quelque vue ; celui-là d'une ſobriété et d'une continence ſans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudeſſe de ſon éducation et de ſon païs, auſſi terrible à ſes ſujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ſes jours. *Charles* avait le titre *d'invincible*, qu'un moment pouvait lui ôter ; les nations avaient déjà donné à *Pierre Alexiowitz* le nom de *grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre parce qu'il ne la devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille et du lieu où elle fut donnée, il faut ſe figurer Pultava au nord, le camp du roi de

Suède au ſud, tirant un peu vers l'orient, ſon bagage derrière lui à environ un mille, et la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident. Le czar avait paſſé la rivière une lieue de Pultava, du côté de l'occident, et commençait à former ſon camp.

A la pointe du jour les ſuédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie: le reſte fut laiſſé dans le camp avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurèrent au bagage. De ſorte que l'armée ſuédoiſe marcha aux ennemis, forte d'environ vingt et un mille hommes, dont il y avait environ ſeize mille ſuédois.

Les généraux *Renſchild*, *Roos*, *Léwenhaupt*, *Slippenbach*, *Hoorn*, *Sparre*, *Hamilton*, le prince de *Wirtemberg* parent du roi, et quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Nerva, feſaient tous ſouvenir les officiers ſubalternes de cette journée, où huit mille ſuédois avaient détruit une armée de quatre-vingts mille moscovites dans un camp retranché. Les officiers le diſaient aux ſoldats; tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduiſait la marche, porté k) ſur un brancard à la tête de ſon infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par ſon ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin. La cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moscovite; le prince *Menzikoff* et le comte *Golowin* l'avaient diſpoſée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le général *Slippenbach*, à la tête des ſuédois, fondit ſur cette cavalerie. Tous ceux, qui ont ſervi dans les troupes ſuédoiſes, ſavent qu'il était presque impoſſible de réſiſter à la fureur de leur premier choc. Les escadrons moscovites furent rompus et enfoncés. Le czar accourut lui-même pour les rallier; ſon chapeau fut percé d'une balle de mousquet; *Menzikoff* eut trois chevaux tués ſous lui: les ſuédois crièrent victoire. *Charles* ne douta pas que la bataille ne fût gagnée; il avait envoyé au milieu de la nuit le général *Creuts*, avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front; mais ſon malheur voulut que *Creuts* s'égarât, et ne parut point. Le

k) Er muſste ſich tragen laſſen, weil er einige Wochen vorher am Bein ſchwer verwundet worden.

czar qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier ſa cavalerie. Il fondit à ſon tour ſur celle du roi, qui, n'étant point ſoutenue par le détachement de *Creuts*, fut rompue à ſon tour. *Slippenbach* même fut fait priſonnier dans cet engagement. En même temps ſoixante et douze canons tiraient du camp ſur la cavalerie ſuédoiſe, et l'infanterie ruſſienne débouchant [1]) de ſes lignes venait attaquer celle de *Charles*. Le czar détacha alors le prince *Menzikoff*, pour aller ſe poſter entre Pultava et les ſuédois: le prince *Menzikoff* exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de ſon maître; non ſeulement il coupa la communication entre l'armée ſuédoiſe et les troupes reſtées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Si *Menzikoff* fit cette manoeuvre de lui-même, la Ruſſie lui dut ſon ſalut: ſi le czar l'ordonna, il était un digne adverſaire de *Charles* XII. Cependant l'infanterie moscovite ſortait de ſes lignes, et s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie ſuédoiſe ſe ralliait à un quart de lieue de l'ar-

1) Dis ſagt eben ſoviel als das bald nachher folgende *ſortait de ſes lignes.*

mée ennemie; et le roi, aidé de fon Feld-maréchal *Renfchild*, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea fur deux lignes ce qui reftait de troupes, fon infanterie occupant le centre, fa cavalerie les deux ailes. Le czar difpofa fon armée de même; il avait l'avantage du nombre et celui de foixante et douze canons, tandis que les fuédois ne lui en oppofaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre. L'empereur moscovite était au centre de fon armée, n'ayant alors que le titre de major-général, et femblait obéir au général *Czermetoff*; mais il allait comme empereur de rang en rang monté fur un cheval turc, qui était un préfent du grand-feigneur, exhortant les capitaines et les foldats, et promettant à chacun des récompenfes.

A neuf heures du matin, la bataille recommença. Une des premières volées du canon moscovite emporta les deux chevaux du brancard de *Charles*, il en fit atteler deux autres. Une feconde volée mit le brancard en pièces et renverfa le roi. De vingt quatre drabans m)

m) Trabanten, d. i. Leib-diener, Leib-wächter eine Obern, nach *Frifch*. Warum mag es V. mit einem *d* ftatt *t* fchreiben?

qui ſe relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les ſuédois conſternés s'ébranlèrent, et le canon ennemi continuant de les écraſer, la première ligne ſe replia ſur la ſeconde, et la ſeconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie ruſſe qui mit en déroute l'armée ſuédoiſe; tant les choſes étaient changées.

Tous les écrivains ſuédois diſent, qu'ils auraient gagné la bataille, ſi on n'avait point fait de fautes; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, et une plus grande encore de s'enfermer dans ces païs perdus n), malgré l'avis des plus ſages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que *Charles* XII par le nombre d'hommes et par les reſſources qui manquaient aux ſuédois. Le ſouvenir de Nerva fut la principale cauſe du malheur de *Charles* à Pultava.

Déjà le prince de *Wirtemberg*, le général *Renſchild* et pluſieurs officiers principaux

n) „Les habitans de ces cantons, voiſins de la petite Tartarie, ne ſemaient ni ne plantaient, parce que les tartares de Budziac, ceux de Précop, les moldaves, tous peuples brigands auraient ravagé leurs moiſſons.“ *Voltaire.*

étaient prifonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confufion, à laquelle il n'y avait plus de reffource. Le comte de *Piper* avec quelques autres officiers de la chancellerie étaient fortis de ce camp, et ne favaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi; ils couraient de côté et d'autre dans la plaine. Un major nommé *Bère* s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de pouffière et de fumée qui couvraient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette défolation, les conduifirent droit fur la contrefcarpe o) de la ville même, où ils furent tous pris par la garnifon.

Le roi ne voulut point fuir, et ne pouvait fe défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général *Poniatowski*, colonel de la garde fuédoife du roi *Stanislas*, homme d'un mérite rare, que fon attachement pour la perfonne de *Charles* avait engagé à le fuivre en Ukrai-

o) Eigentlich die äufsere Böfchung oder fchiefe Fläche des Grabens einer Feftung gegen das Feld zu (im Gegenfatz der *escarpe* oder innern Böfchung des Grabens am Hauptwall) Uneigentlich verfteht man aber durch *contrescarpe* gemeiniglich den bedeckten Weg und das *Glacis* (die Abdachung der Bruftwehre des bedeckten Weges) nebft allem was an der eigentlichen Contrescarpe gegen das Feld zu liegt.

ne fans aucun commandement. C'était un homme, qui, dans toutes les occurrences de sa vie et dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur le champ, et bien et avec bonheur. Il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous le bras et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure. *Poniatowski*, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers. Cette troupe rassemblée, et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régimens moscovites, er conduisit *Charles* au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi fuyant et poursuivi eut son cheval tué sous lui, le colonel *Gieta*, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille. Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur; mais il fallait fuir plus loin. On trouva dans le bagage le

carroffe du comte *Piper*, car le roi n'en eut jamais depuis qu'il fortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Borifthène. Le roi, qui depuis le moment, où on l'avait mis à cheval jusqu'à fon arrivée au bagage, n'avait pas dit un feul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte *Piper*. *Il eft pris avec toute la chancellerie*, lui répondit-on. *Et le général Renfchild et le duc de Wirtemberg*, ajouta-t-il? *Ils font auffi prifonniers*, lui dit *Poniatowski*. *Prifonniers chez des ruffes!* reprit *Charles* en hauffant les épaules; *allons donc, allons plûtôt chez les turcs*. On ne remarquait pourtant point d'abattement fur fon vifage, et quiconque l'eût vu alors, et eût ignoré fon état, n'eût point foupçonné qu'il était vaincu et bleffé. Pendant qu'il s'éloignait, les ruffes faifirent fon artillerie dans le camp devant Pultava, fon bagage, fa caiffe militaire, où ils trouvèrent fix millions en espèces, dépouilles des polonais et des faxons. Près de neuf mille hommes fuédois ou cofaques, qui fuyaient vers le Borifthène, fous la conduite du général *Léwenhaupt*. Il marcha d'un côté avec fes troupes fugitives; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carroffe, où il était, rompit dans la marche; on le remit à

cheval. Pour comble de disgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois; là son courage ne pouvant plus supléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenu plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9 au 10 Juillet il se trouva vis-à-vis le Boristhène. *Löwenhaupt* venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait; on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étaient des suédois, et ce roi vaincu, était *Charles* XII. Presque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les russes, et qu'on périrait ou qu'on vaincrait sur le bord du Boristhène. *Charles* eût pris sans doute cette résolution, s'il n'eût été accablé de faiblesse. Sa plaie suppurait, il avait la fièvre; et on a remarqué, que la plû-

part des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la ſuppuration cet inſtinct de valeur, qui, comme les autres vertus, demande une tête libre. *Charles* n'était plus lui-même. C'eſt ce qu'on m'a aſſuré, et qui eſt plus vraiſemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne ſe connaît plus. Il y avait encore par bonheur une mauvaiſe calèche qu'on avait amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit: on l'embarqua ſur un petit bateau; le roi ſe mit dans un autre avec le général *Mazeppa* p). Celui-ci avait ſauvé pluſieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, et un vent violent commençant à ſouffler, ce coſaque jeta plus de trois quarts de ſes tréſors dans le fleuve pour ſoulager le bateau. *Mullern*, chancelier du roi, et le comte *Poniatowski*, homme plus que jamais néceſſaire au roi par les reſſources que ſon esprit lui fourniſſait dans les disgrâces, paſſèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers et un très-grand nombre de polonais et de coſaques, ſe fiant ſur la bonté de leurs

p) *Mazeppa*, von Geburt ein polniſcher Edelmann, vom Zaar zum Fürſten der Ukraine gemacht, nachher von eben demſelben perſönlich beleidigt, verband ſich mit *Karln*, um den Untergang des Zars zu beſchleunigen und ſich und die Ukraine unabhängig zu machen.

chevaux hazardèrent de passer le fleuve à la nage, leur troupe bien serrée résistait au courant et rompait les vagues; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous furent emportés et abymés dans le fleuve. De tous les fantassins, qui risquèrent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrêmité, le prince *Menzikoff* s'approchait avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres suédois, morts dans le chemin de leurs blessures, de fatigue et de faim, montraient assez au prince *Menzikoff* la route qu'avait prise le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au général suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers généraux furent aussi-tôt envoyés par *Léwenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du roi *Charles* eussent attaqué toutes les forces de l'empire moscovite, et eussent péri jusqu'au dernier plûtôt que de se rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour

de la vie l'emporta ſur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel *Troutſetre* qui, voyant approcher les moscovites, s'ébranla avec un bataillon ſuédois pour les charger, espérant entraîner le reſte des troupes. Mais *Léwenhaupt* fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, et cette armée entière fut faite priſonnière de guerre. Quelques ſoldats déſespérés de tomber entre les mains des moscovites ſe précipitèrent dans le Boriſthène. Deux officiers du régiment de ce brave *Troutſetre* s'entretuèrent, le reſte fut fait esclave, Ils défilèrent tous en préſence du prince *Menzikoff*, mettant les armes à ſes pieds, comme trente mille moscovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Nerva. Mais au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces priſonniers moscovites qu'il ne craignait pas, le czar retint les ſuédois pris à Paltava. Ces malheureux furent disperſés depuis dans les états du czar, mais particulièrement en Sibérie, vaſte province de la grande Tartarie, qui du côté de l'orient s'étend jusqu'aux frontières de l'empire chinois. Dans ce païs barbare, où l'uſage du pain n'était pas même connu, les ſuédois devenu ingénieux par le beſoin, y exercèrent les métiers et les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture.

Alors toutes les diftinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier, qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre et à porter le bois du foldat devenu tailleur, drapier, menuifier, ou maçon, ou orfèvre, et qui gagnait de quoi fubfifter. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui y établirent même des écoles publiques, qui avec le temps devinrent fi utiles et fi connues, qu'on y envoyait des enfans de Moscou.

Le comte *Piper*, premier miniftre du roi de Suède, fut long-temps enfermé à Pétersbourg. Le czar était perfuadé, comme le refte de l'Europe, que ce miniftre avait vendu fon maître au duc de *Marlborough*, et avait attiré fur la Moscovie les armes de la Suède qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit fa captivité plus dure. Ce miniftre mourut quelques années après en Moscovie, peu fecouru par fa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, et plaint inutilement par fon roi, qui ne voulut jamais s'abaiffer à offrir pour fon miniftre une rançon qu'il craignit que le czar n'acceptât pas; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre *Charles* et le czar.

L'empereur moscovite, pénétré d'une joie qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler, recevait sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenait en foule, et demandait à tout moment: où est donc mon frère *Charles?*

Il fit aux généraux suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au général *Renschild* à combien les troupes du roi son maître pouvaient monter avant la bataille. *Renschild* répondit que le roi seul en avait la liste, qu'il ne communiquait à personne; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes, savoir dix-huit mille suédois, et le reste cosaques. Le czar parut surpris, et demanda comment ils avaient pu hazarder de pénétrer dans un païs si reculé, et d'assiéger Pultava avec ce peu de monde. Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le général suédois; mais comme fidelles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître sans jamais y contredire. Le czar se tourna à cette réponse, vers quelques-uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui: „*ah!* dit il, „*voilà comme il faut servir son souverain.* Alors „prenant un verre de vin: *à la santé*, dit-il

„*de mes maîtres dans l'art de la guerre. Ren„ſchild* lui demanda qui étaient ceux qu'il ho„norait d'un ſi beau titre? *vous, meſſieurs les „généraux ſuédois*, reprit le czar. *Votre ma„jeſté eſt donc bien ingrate*, reprit le comte, *d'a„voir tant maltraité ſes maîtres!*" Le czar, après le repas, fit rendre les epées à tous les officiers-généraux, et les traita comme un prince qui voulait donner à ſes ſujets des leçons de générosité et de la politeſſe qu'il connaiſſait. Mais ce même prince, qui traita ſi bien les généraux ſuédois, fit rouer tous les coſaques qui tombèrent dans ſes mains.

Cependant cette armée ſuédoiſe, ſortie de la Saxe ſi triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de miſère; l'autre moitié était esclave ou maſſacrée. *Charles* XII avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, et de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante calèche, ayant à ſon côté le major-général *Hord*, bleſſé dangereuſement. Le reſte de ſa troupe ſuivait, les uns à pied, les autres à cheval quelques-uns dans des charrettes, à travers un déſert où il ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquait, jusqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de Juillet. Le

païs eſt ſitué au quarante-ſeptième degré. Le ſable aride du déſert rendait la chaleur du ſoleil plus inſupportable, les chevaux tombaient; les hommes étaient près de mourir de ſoif. Un ruiſſeau d'eau bourbeuſe fut l'unique reſſource qu'on trouva vers la nuit; on remplit des outres de cette eau, qui ſauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche, il ſe trouva ſur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces païs, que des colonies grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve ſe joint à quelques milles de là au Boriſthène, et tombe avec lui dans la mer noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, eſt la petite ville d'Oczakow, frontière de l'empire des turcs. Les habitans, voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement et le langage leur étaient inconnus, refuſèrent de les paſſer à Oczakow, ſans un ordre de *Méhemet* bacha, gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès à ce gouverneur, pour lui demander le paſſage; ce turc, incertain de ce qu'il devait faire dans un païs ou une fauſſe démarche coûte ſouvent la vie, n'oſa rien prendre ſur lui ſans avoir auparavant la

permiſſion du ſérasquier de la province, qui réſide à Bender dans la Beſſarabie. Pendant qu'on attendait cette permiſſion, les ruſſes, qui avaient pris l'armée du roi priſonnière, avaient paſſé le Boriſthène et approchaient pour le prendre lui-même. Enfin le bacha d'Oczakow envoya dire au roi qu'il fournirait une petite barque pour ſa perſonne et pour deux ou trois hommes de ſa ſuite. Dans cette extrêmité les ſuédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré : quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, ſe ſaiſir de quelques bateaux, et les amenèrent à leur rivage. Ce fut leur ſalut ; car les patrons des barques turques, craignant de perdre une occaſion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs ſervices. Préciſément dans le même temps la réponſe favorable du ſérasquier de Bender arrivait auſſi, et le roi eut la douleur de voir cinq cents hommes de ſa ſuite ſaiſis par ſes ennemis, dont il entendait les bravades inſultantes Le bacha d'Oczakow lui demanda par un interprète pardon de ſes retardemens, qui étaient cauſe de la priſe de ces cinq cents hommes, et le ſupplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au grand-ſeigneur. *Charles* le promit, non ſans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ſes ſujets.

Le commandant de Bender, qui était en même temps férasquier, titre qui répond à celui de général, et bacha de la province, qui signifie gouverneur et intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi, et lui offrir une tente magnifique, avec les provisions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la suite nécessaire pour le conduire avec splendeur jusqu'à Bender, car tel est l'usage des turcs, non seulemenr de défrayer les ambassadeurs jusqu'au lieu de leur résidence, mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux pendant le temps de leur séjour.

Karls Aufenthalt zu Bender.

Charles écrivit à l'emperenr des Turs dès qu'il fut sur ses terres; sa lettre est du 13 Juillet 1709. Il en courut plusieurs copies différentes, qui toutes passent aujourd'hui pour infidelles; mais de toutes celles que j'ai vues, il n'en est aucune qui ne marquât de la hauteur, et qui ne fût plus conforme à son courage qu'à sa situation. Le sultan ne lui fit réponse que vers la fin de Septembre. La fierté de la porte ottomane fit sentir à *Charles* XII

la différence qu'elle mettait entre l'empereur turc et un roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu et fugitif. Au reste toutes ces lettres, que les rois écrivent très-rarement eux-mêmes, ne sont que de vaines formalités qui ne font connaître ni le caractère des souverains ni leurs affaires.

Charles XII en Turquie n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le dessein d'armer l'empire ottoman contre ses ennemis. Il se flattait de ramener la Pologne sous le joug, et de soumettre la Russie; il avait un envoyé à Constantinople; mais celui qui le servit le plus dans ses vastes projets fut le comte *Poniatowski*: lequel alla à Constantinople sans mission, et se rendit bien-tôt nécessaire au roi, agréable à la porte, et enfin dangereux aux grands-visirs même.

Un de ceux qui secondèrent plus adroitement ses desseins fut le médecin *Fonséca*, portuguais, juif, établi à Constantinople, homme savant et délié, capable d'affaires et le seul philosophe peut-être de sa nation. Sa profession lui procurait des entrées à la porte ottomane, et souvent la confiance des visirs. Il l'ai fort

connu à Paris; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le comte *Poniatowski* m'a dit lui-même, et m'a écrit qu'il avait eu l'adresse de faire tenir des lettres à la ſultane *Validé* mère de l'empereur regnant, autrefois maltraitée par ſon fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le ſerrail. Une juive, qui approchait ſouvent de cette princeſſe, ne ceſſait de lui raconter les exploits du roi de Suède, et la charmait par ſes récits. La ſultane par une ſecrete inclination, dont presque toutes les femmes ſe ſentent ſurpriſes en faveur des hommes extraordinaires, même ſans les avoir vus, prenait hautement dans le ſerrail le parti de ce prince: elle ne l'appelait que ſon lion. „*Quand voulez* „*vous donc*, diſait-elle quelquefois au ſultan „ſon fils, *aider mon lion à dévorer ce czar?*" Elle paſſa même par deſſus les lois auſtères du ſerrail, au point d'écrire de ſa main plusieurs lettres au comte *Poniatowski*, entre les mains duquel elles ſont encore au temps qu'on écrit cette hiſtoire.

Cependant on avait conduit le roi avec honneur à Bender, par le déſert qui s'appelait autre fois la ſolitude des Gètes. Les turcs eurent ſoin que rien ne manquât ſur ſa

route de tout ce qui pouvait rendre fon voyage plus agréable. Beaucoup de polonais, de fuédois, de cofaques, échappés les uns après les autres des mains des moscovites, venaient par différens chemins groffir fa fuite fur la route. Il avait avec lui dix huit cents hommes, quand il fe trouva à Bender: tout ce monde était nourri, logé, eux et leurs chevaux, aux dépens du grand-feigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le férasquier *Juffuf* bacha lui fit dreffer une tente magnifique, et on en fournit à tous les feigneurs de fa fuite. Quelque temps après le prince fe fit bâtir une maifon dans cet endroit; fes officiers en firent autant à fon exemple; les foldats dreffèrent des baraques, de forte que ce camp devint infenfiblement une petite ville. Le roi n'étant point encore guéri de fa bleffure, il fallut lui tirer un os carié; mais, dès qu'il put monter à cheval, il reprit fes fatigues ordinaires, toujours fe levant avant le foleil, laffant trois chevaux par jour, fefant faire l'exercice à fes foldats. Pour tout amufement il jouait quelquefois aux échecs. Il eft permis de rapporter les petites chofes qui peignent les hommes. On a re-

marqué qu'il fefait toujours marcher le roi à ce jeu; il s'en fervait plus que des autres pièces, et par-là il perdait toutes les parties.

Il fe trouvait à Bender dans une abondance de toutes chofes, bien rare pour un prince vaincu et fugitif; car outre les provifions plus que fuffifantes, et les cinq cents écus par jour qu'il recevait de la magnificence ottomane, il tirait encore de l'argent de France, et il empruntait des marchands de Conftantinople. Une partie de cet argent fervit à ménager des intrigues dans le ferrail, à acheter la faveur des vifirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profufion parmi fes officiers et les janiffaires qui lui fervaient de gardes à Bender. *Grothufen*, fon favori et tréforier, était le difpenfateur de fes libéralités: c'était un homme qui, contre l'ufage de ceux qui font en cette place, aimait autant à donner que fon maître. Il lui apporta un jour un compte de foixante mille écus en deux lignes: *dix mille écus donnés aux fuédois et aux janiffaires par les ordres généreux de fa majefté, et le refte mangé par moi.* „*Voilà comme j'aime que mes amis me* „*rendent leurs comptes*, dit ce prince; *Mullern* „*me fait lire des pages entières pour des fom-*

„mes de dix mille francs ; j'aime mieux le ſtyle „laconique de Grothuſen.“ Un de ſes vieux officiers, ſoupçonné d'être un peu avare, ſe plaignit à lui de ce que ſa majeſté donnait tout à *Grothuſen : „je ne donne de l'argent,* „répondit le roi, *qu'à ceux qui ſavent en faire „uſage.“* Cette générofité le réduiſit ſouvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'économie dans ſes libéralités eût été auſſi honorable et plus utile; mais c'était le défaut de ce prince de pouſſer à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Conſtantinople pour le voir. Les turcs, les tartares du voiſinage y venaient en foule; tous le reſpectaient et l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abſtenir du vin, et ſa régularité à aſſiſter deux fois par jour aux prières publiques, leur feſaient dire : *c'eſt un vrai muſulman.* Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loiſir de Bender, qui fut plus long qu'il ne penſait, il prit inſenſiblement du goût pour la lecture. Le baron *Fabrice,* gentilhomme du duc de Holſtein, jeune homme aimable, qui avait dans l'eſprit cette gaieté et ce tour aiſé qui plait aux princes, fut

celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour ménager les intérêts du jeune duc de Holſtein, et il y réuſſit en ſe rendant agréable. Il avait lu tous les bons auteurs français. Il fit lire au roi les tragédies de *Pierre Corneille*, celle de *Racine* et les ouvrages de *Despréaux*. Le roi ne prit nul goût aux ſatires de ce dernier qui en effet ne ſont pas ſes meilleures pièces; mais il aimait fort ſes autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la ſatire huitième, où l'auteur traite *Alexandre* de fou et d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies françaiſes, *Mithridate* était celle qui lui plaiſait davantage, parce que la ſituation de ce roi, vaincu et reſpirant la vengeance, était conforme à la ſienne. Il montrait avec le doigt à M. *Fabrice* les endroits qui le frappaient; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hazarder jamais un mot en français, même quand il vit depuis à Bender M. *Déſaleurs*, ambaſſadeur de France à la Porte, homme d'un mérite diſtingué, mais qui ne ſavait que ſa langue naturelle. Il répondit à cet ambaſſadeur en latin, et ſur ce que M. *Déſaleurs* proteſta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le roi, plutôt que de parler français, fit venir un interprète.

Telles étaient les occupations de *Charles* XII à Bender, où il attendait qu'une armée de turcs vint à ſon ſecours. Son envoyé préſentait des mémoires en ſon nom au grand-viſir, et *Poniatowski* les ſoutenait par le crédit qu'il ſavait ſe donner. L'inſinuation réuſſit par tout. Il ne paraiſſait vêtu qu'à la turque; il ſe procurait toutes les entrées. Le grand ſeigneur lui fit préſent d'une bourſe de mille ducats, et le grand-viſir lui dit: „*je prendrai votre roi* „*d'une main, et une épée dans l'autre, et je le* „*menerai à Moscou, à la tête de deux cents* „*mille hommes.* Ce grand viſir s'appelait *Chourlouli Ali* bacha; il était fils d'un païſan du village de Chourlou. Ce n'eſt point parmi les turcs un reproche qu'une telle extraction; on n'y connaît point la nobleſſe, ſoit celle à laquelle les emplois ſont attachés, ſoit celle qui ne conſiſte que dans des titres. Les ſervices ſeuls ſont cenſés tout faire; c'eſt l'uſage de presque tout l'orient; uſage très-naturel et très-bon, ſi les dignités pouvaient n'être donnés qu'au mérite; mais les viſirs ne ſont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une esclave favorite.

Le premier miniſtre changea bien-tôt d'avis, le roi ne pouvait que négocier, et le czar

pouvait donner de l'argent; il en donna, et ce fut de celui même de *Charles* XII qu'il fe fervit. La caiffe militaire prife à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu; il ne fut alors plus queftion de faire la guerre aux ruffes, Le crédit du czar fut tout-puiffant à la Porte; elle accorda à fon envoyé des honneurs dont les miniftres moscovites n'avaient point encore joui à Conftantinople; on lui permit d'avoir un ferrail, c'eft-à dire un palais dans la quartier des francs, et de communiquer avec les miniftres étrangers. Le czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le général *Mazeppa*, comme *Charles* XII s'était fait livrer le malheureux *Patkul*. *Chourlouli Ali* bacha ne favait plus rien refufer à un prince qui demandait en donnant des millions: ainfi ce même grand-vifir, qui auparavant avait promis folemnellement de mener le roi de Suède en Moscovie avec deux cents mille hommes, ofa bien lui faire propofer de confentir au facrifice du général *Mazeppa*. *Charles* fut outré de cette demande. On ne fait jusqu'où le vifir eût pouffé l'affaire, fi *Mazeppa*, âgé de foixante et dix ans, ne fût mort précifément dans cette conjoncture. La douleur et le dépit du roi augmentèrent, quand il apprit que *Tolftoi*, devenu l'ambaffadeur du czar à la

Porte, était publiquement ſervi par des ſuédois faits esclaves à Pultava, et qu'on vendait tous les jours ces braves ſoldats dans le marché de Conſtantinople. L'ambaſſadeur moscovite diſait même hautement que les troupes muſulmanes, qui étaient à Bender, y étaient plus pour s'aſſurer du roi que pour lui faire honneur.

Charles, abandonné par le grand-viſir, vaincu par l'argent du czar en Turquie, après l'avoir été par ſes armes dans l'Ukraine, ſe voyait trompé, dédaigné par la Porte, presque priſonnier parmi des tatares. Sa ſuite commençait à déſespérer, lui ſeul tint ferme, et ne parut pas abattu un moment; il crut que le ſultan ignorait les intrigues de *Chourlouli Ali*, ſon grand-viſir: il réſolut de les lui apprendre, et *Poniatowski* ſe chargea de cette commiſſion hardie. Le grand ſeigneur va tous les vendredis à la mosquée entouré de ſes *Solaks*, espèce de gardes, dont les turbans ſont ornés de plumes ſi hautes qu'elles dérobent le ſultan à la vue du peuple. Quand on a quelque placet à préſenter au grand ſeigneur, on tâche de ſe mêler parmi ces gardes, et on lève en haut le placet. Quelquefois le ſultan daigne le prendre lui-même; mais le plus ſouvent il ordonne à un aga de s'en charger, et ſe fait

enſuite repréſenter les placets au ſortir de la mosquée. Il n'eſt pas à craindre qu'on oſe l'importuner de mémoires inutiles et de placets ſur des bagatelles, puisqu'on écrit moins à Conſtantinople en toute une année qu'à Paris en un ſeul jour. On ſe hazarde encore moins à préſenter des mémoires contre les miniſtres, à qui pour l'ordinaire le ſultan les renvoie ſans les lire. *Poniatowski* n'avait que cette voie pour faire paſſer jusqu'au grand ſeigneur les plaintes du roi de Suède. Il dreſſa un mémoire accablant contre le grand-viſir. M. de *Fériol*, alors ambaſſadeur de France, et qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en turc. On donna quelque argent à un grec pour le préſenter. Ce grec s'étant mêlé parmi les gardes du grand ſeigneur, leva le papier ſi haut, ſi long-temps, et fit tant de bruit que le ſultan l'apperçut, et prit lui-même le mémoire.

On ſe ſervit pluſieurs fois de ce moyen pour préſenter au ſultan des mémoires contre ſes viſirs : un ſuédois nommé *Leloing*, en donna encore un autre bien-tôt après. *Charles* XII, dans l'empire des turcs, était réduit à employer les reſſources d'un ſujet opprimé.

Quelques jours après le ſultan envoya au roi de Suède, pour toute réponſe à ſes plaintes, vingt-cinq chevaux arabes, dont l'un, qui

avait porté sa hautesse, était couvert d'une selle et d'une housse enrichie de pierreries, avec des étriers d'or massif. Ce présent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, et qui fesait soupçonner que le ministre n'avait rien fait que du consentement du sultan. *Chourlouli*, qui savait dissimuler, envoya aussi cinq chevaux très-rares au roi. *Charles* dit fièrement à celui qui les amenait: „Retournez vers votre maître, et „dites-lui que je ne reçois point de présent „de mes ennemis.“ M. *Poniatowski*, ayant déjà osé faire présenter un mémoire contre le grand-visir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il savait que ce visir déplaisait à la sultane mère, que le Kislar aga, chef des eunuques noirs, et l'aga des janissaires le haïssaient: il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une chose bien surprenante de voir un chrétien, un polonais, un agent sans caractère d'un roi suédois réfugié chez les turcs, cabaler presque ouvertement à la Porte contre un vice-roi de l'empire ottoman qui de plus était utile et agréable à son maître. *Poniatowski* n'eût jamais réussi, et l'idée seule du projet lui eût couté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles qui étaient dans

fes intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand-vifir *Chourlouli.*

Le fultan avait un jeune favori qui a depuis gouverné l'empire ottoman, et a été tué en Hongrie en 1716 à la bataille de Petervaradin, gagnée fur les turcs par le prince *Eugène* de Savoie. Son nom était *Coumourgi Ali* bacha. Sa naiffance n'était guere différente de celle de *Chourlouli;* il était fils d'un porteur de charbon, comme *Coumourgi* le fignifie; car *coumour* veut dire *charbon* en turc. L'empereur *Achmet* II, oncle d'*Achmet* III, ayant rencontré dans une petit bois près d'Andrianople *Coumourgi* encore enfant, dont l'extrême beauté le frappa, le fit conduire dans fon ferrail. Il plut à *Muftapha*, fils aîné te fucceffeur de *Mahomet*. *Achmet* III en fit fon favori. Il n'avait alors que la charge de Sélictar aga, porte-épée de la couronne. Son extrême jeuneffe ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand-vifir: mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'efprit de ce favori. Il ne fut en aucun temps l'ami de *Charles*, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs miniftres; mais en cette occafion, il fervait le roi *Charles* fans le vouloir; il s'unit avec la

fultane *Validé* et les grands officiers de la Porte pour faire tomber *Chourlouli* qu'ils haïſſaient tous. Ce vieux miniſtre, qui avait longtemps et bien ſervi ſon maître, fut la victime du caprice d'un enfant et des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de ſa dignité et de ſes richeſſes: on lui ôta ſa femme, qui était fille du dernier ſultan *Muſtapha:* et il fut relégué à Caffa, autrefois Théodoſie, dans la Tartarie-Crimée. On donna le *bul*, c'eſt-à-dire le ſceau de l'empire, à *Numan Couprougli*, petit fils du grand *Couprougli* qui prit Candie. Ce nouveau viſir était tel que les chrétiens malinſtruits ont peine à ſe figurer un turc; homme d'une vertu inflexible, ſcrupuleux obſervateur de la loi, il oppoſait ſouvent la juſtice aux volontés du ſultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre conte le moscovite, qu'il traitait d'injuſte et d'inutile; mais le même attachement à ſa loi, qui l'empêchait de faire la guerre au czar malgré la foi des traités, lui fit reſpecter les devoirs de l'hoſpitalité envers le roi de Suède. Il diſait à ſon maître: *„La loi te défend d'attaquer le czar qui ne t'a „point offenſé, mais elle t'ordonne de ſecourir „le roi de Suède qui eſt malheureux chez toi.“* Il fit tenir à ce prince huit cents bourſes, (une bourſe vaut cinq cents écus) et lui conſeilla

de s'en retourner paisiblement dans ses états, par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux français qui étaient alors au port de Constantinople, et que M. de *Fériol*, ambassadeur de France à la Porte, offrait à *Charles* pour le transporter à Marseille. Le comte *Poniatowski* négocia plus que jamais avec ce ministre, et acquit dans les négociations une supériorité que l'or des moscovites ne pouvait plus lui disputer auprès d'un visir incorruptible. La faction russe crut que la meilleure ressource pour elle était d'empoisonner un négociateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devait lui donner du poison dans du caffé; le crime fut découvert avant l'exécution; on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite fiole que l'on porta au grand seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein divan et condamné aux galères, parce que la justice des turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles II, toujours persuadé que tôt ou tard il réussirait à faire déclarer l'empire turc contre celui de Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendaient à un retour paisible dans ses états; il ne cessait de représenter aux

turcs ce même czar qu'il avait ſi long-temps mépriſé comme formidable. Ses émiſſaires inſinuaiant ſans ceſſe que *Pierre Alexiowitz* voulait ſe rendre maître de la navigation de la mer noire qu'après avoir ſubjugué les coſaques, il en voulait à la Tartarie-Crimée. Tantôt ſes repréſentations animaient la Porte, tantôt les miniſtres ruſſes les rendaient ſans effet.

Tandis que *Charles* XII feſait ainſi dépendre ſa deſtinée des volontés des viſirs, qu'il recevait des bienfaits et des affronts d'une puiſſance étrangère, qu'il feſait préſenter des placets au ſultan, qu'il ſubſiſtait de ſes libéralités dans un déſert, tous ſes ennemis réveillés attaquaient ſes états.

Czar Peters Einzug in Moscow.

Dans ces conjonctures, le czar, après avoir laiſſé ſes troupes en quartier dans la Lithuanie, et avoir ordonné le ſiége de Riga, s'en retourna à Moscou étaler à ſes peuples un appareil auſſi nouveau que tout ce qu'il avait fait jusqu'alors dans ſes états: ce fut un troimphe tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit ſon entrée dans Moscou ſous ſept arcs

triomphans *), dreffés dans les rues ornées de tout ce que le climat peut fournir, et de ce que le commerce floriffant par fes foins y avait pu apporter. Un régiment des gardes commençait la marche, fuivi des pièces d'artillerie prifes fur les fuédois à Lesno et à Pultava: chacune était traînée par huit chevaux couverts de houffes d'écarlate pendantes à terre. Enfuite venaient les étendards, les timbales, les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers et par les foldats qui les avaient pris. Toutes ces dépouilles étaient fuivies des plus belles troupes du czar. Après qu'elles eurent défilé, on vit fur un char fait exprès paraître le brancard de *Charles* XII, trouvé fur le champ de bataille de Pultava, tout brifé de deux coups de canon. Derrière ce brancard marchaient deux à deux tous les prifonniers: on y voyait le comte *Piper*, premier miniftre de Suède, le célèbre maréchal *Renfchild*, le comte de *Léwenhaupt*, les généraux *Slippenback*, *Stackelberg*, *Hamilton*, tous les officiers et les foldats qu'on difperfa depuis dans la grande Ruffie. Le czar paraiffait immédiatement après eux fur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava. A quelques

*) Janvier 1710.

pas de lui on voyait les généraux qui avaient eu part au succès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait ensuite. Les chariots de munitions des suédois fermaient la marche. Cette pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscou, au son des tambours, des timbales, des trompettes et d'un nombre infini d'instrumens de musique, qui se fesaient entendre par reprises, avec les salves de deux cents pièces de canon, et les acclamations de cinq cents mille hommes, qui s'écriaient: *vive l'empereur notre père*, à chaque pause que fesait le czar dans cette entrée triomphale.

Fortsetzung von Karls Aufenthalt zu Bender q).

Le visir crut faire assez pour le grand seigneur son maître, de conclure une paix avantageuse.

q) Es war endlich doch zum Kriege zwischen der Pforte und dem Zaar gekommen. Der ehrliche *Couprougli* war nach Verlauf von zwei Monaten abgesetzt worden, und sein Nachfolger *Baltagi Mehemet* widersetzte sich dem Hofe, der durchaus den Krieg wolte, nicht. Der Krieg lief unglücklich ab für den Zaar; er wäre mit seinem ganzen Heer verloren gewesen, wenn seine Gemahlin *Katharina* ihn nicht gerettet hätte. Sie that dieses dadurch, dass

Il exigea que les moscovites rendiffenr Azoph, qu'ils brûlaffent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démoliffent des citadelles importantes bâties fur le Palus-Méotide, et que tout le canon et les munitions de ces forterefses demeuraffent au grand feigneur; que le czar retirât fes troupes de la Pologne; qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de cofaques qui étaient fous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, et qu'il payât dorénavant aux tartares un fubfide de quarante mille fequins par an, tribut odieux, impofé depuis long-temps, mais dont le czar avait affranchi fon païs.

Enfin le traité allait être figné, fans qu'on eût feulement fait mention du roi de Suède. Tout ce que *Poniatowski* put obtenir du vifir, fut qu'on inférât un article, par lequel le moscovite s'engageait à ne point troubler le retour de *Charles* XII; et ce qui eft affez fingulier, il fut ftipulé dans cet article que le czar et le roi de Suède feraient la paix s'ils en avaient envie, et s'ils pouvaient s'accorder. A

fie, gerade wie die Sachen am fchlimmften ftanden und der Zaar fich fchon ganz der Verzweiflung ergeben hatte, den Frieden vermittelte. Von diefem Frieden ift hier die Rede. Die Sache gefchah am Prut in der Moldau unweit Yaffi, der Hauptftadt diefes Landes.

ces conditions le czar eut la liberté de ſe retirer avec ſon armée, ſon canon, ſon artillerie, ſes drapeaux, ſon bagage. Les turcs lui fournirent des vivres, et tout abonda dans ſon camp deux heures après la ſignature du traité, qui fut commencé le 21 Juillet 1711, et ſigné le premier Août.

Dans le temps que le czar, échappé de ce mauvais pas, ſe retirait tambour battant et enſeignes déployées, arrive le roi de Suède, impatient de combattre, et de voir ſon ennemi entre ſes mains. Il avait couru plus de cinquante lieues à cheval depuis Bender jusqu'auprès d'Yaſſi. Il arriva dans le temps que les ruſſes commençaient à faire paiſiblement leur retraite; il fallait, pour pénétrer au camp des turcs, aller paſſer le Pruth ſur un pont à trois lieues de là. *Charles* XII, qui ne feſait rien comme les autres hommes, paſſa la rivière à la nage au hazard de ſe noyer, et traverſa le camp moscovite au hazard d'être pris: il parvint à l'armée turque, et descendit à la tente du comte *Poniatowski*, qui m'a conté et écrit ce fait. Le comte s'avança triſtement vers lui, et lui apprit comment il venait de perdre une occaſion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi, outré de colère, va droit à la tente du grand-vifir; il lui reproche, avec un vifage enflammé, le traité qu'il vient de conclure: „J'ai droit, dit le grand-vifir d'un air calme, „de faire la guerre et la paix. Mais, reprend „le roi, n'avais-tu pas toute l'armée moscovite „en ton pouvoir. Notre loi nous ordonne, re-„partit gravement le vifir, de donner la paix „à nos ennemis, quand ils implorent notre mi-„féricorde. Eh! ordonne-t elle, infifte le roi „en colère, de faire un mauvais traité, quand tu „peux impofer telles lois que tu veux. Ne „dépendait-il pas de toi d'amener le çzar pri-„fonnnier à Conftantinople?"

Le turc, pouffé à bout répondit féchement: „eh! qui gouvernerait fon empire en fon abfen-„ce? il ne faut pas que tous les rois foient „hors de chez eux." *Charles* répliqua par un fourire d'indignation: il fe jetta fur un fopha, et regardant le vifir d'un air plein de colère et de mépris, il étendit fa jambe vers lui, et embarraffant exprès fon éperon dans la robe du turc, il la lui déchira; fe releva fur le champ, remonta à cheval, et retourna à Bender, le défespoir dans le coeur. *Poniatowski* refta encore quelque temps avec le grand-vifir, pour effayer par des voies plus douces de l'en-

gager à tirer un meilleur parti du czar; mais l'heure de la prière étant venue, le turc, ſans répondre un ſeul mot, alla ſe laver et prier Dieu.

La fortune du roi de Suède, ſi changée de ce qu'elle avait été, le perſécutait dans les moindres choſes : il trouva à ſon retour ſon petit camp de Bender et tout le logement inondés des eaux du Nieſter. Il ſe retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza; et comme s'il eût eu un ſecret preſſentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit une large maiſon de pierre, capable en un beſoin de ſoutenir quelques heures un aſſaut. Il la meubla même magnifiquement contre ſa coutume, pour impoſer plus de reſpect aux turcs.

Il en conſtruiſit auſſi deux autres, l'une pour ſa chancellerie, l'autre pour ſon favori *Grothuſen*, qui tenait une de ſes tables. Tandis que le roi bâtiſſait ainſi près de Bender, comme s'il eût voulu reſter toujours en Turquie, *Baltagi-Mehemet*, craignant plus que jamais les intrigues et les plaintes de ce prince à la Porte, avait envoyé le réſident de l'empereur d'Allemagne demander lui-même à

Vienne un paſſage pour le roi de Suède par les terres héréditaires de la maiſon d'Autriche. Cet envoyé avait rapporté en trois ſemaines de temps une promeſſe de la régence impériale de rendre à *Charles* XII les honneurs que lui étaient dûs, et de le conduire en toute ſureté en Poméranie.

On s'était adreſſé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne *Charles*, ſucceſſeur de *Joſeph* I, était en Espagne, où il disputait la couronne à *Philippe* V. Pendant que l'envoyé allemand exécutait à Vienne cette commiſſion, le grand-viſir envoya trois bachas au roi de Suède, pour lui ſignifier qu'il fallait quitter les terres de l'empire turc.

Le roi qui ſavait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils oſaient lui rien propoſer contre ſon honneur, et lui manquer de reſpect, il les ferait pendre tous trois ſur l'heure. Le bacha de Salonique, qui portait la parole, déguiſa la dureté de ſa commiſſion ſous les termes les plus reſpectueux. *Charles* finit l'audience ſans daigner ſeulement répondre; ſon chancelier *Mullern*, qui reſta avec ces trois bachas, leur expliqua

en peu de mots le refus de ſon maître, qu'ils avaient aſſez compris par ſon ſilence.

Le grand-viſir ne ſe rebuta pas; il ordonna à *Ismaël* bacha, nouveau ſérasquier de Bender, de menacer le roi de l'indignation du ſultan, s'il ne ſe déterminait pas ſans délai. Ce ſérasquier était d'un tempérament doux et d'un esprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de *Charles* et l'amitié de tous les ſuédois. Le roi entra en conférence avec lui; mais ce fut pour lui dire qu'il ne partirait que quand *Achmet* lui aurait accordé deux choſes, la punition de ſon grand-viſir, et cent mille hommes pour retourner en Pologne. *Baltagi-Mehemet* ſentait bien que *Charles* reſtait en Turquie pour le perdre; il eut ſoin de faire mettre des gardes ſur toutes les routes de Bender à Conſtantinople, pour intercepter les lettres du roi. Il fit plus; il lui retrancha ſon *thaïm*, c'eſt à dire la proviſion que la Porte fournit aux princes à qui elle accorde un aſyle. Celle du roi de Suède était immenſe, conſiſtant en cinq cents écus par jour en argent, et dans une proviſion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour dans la ſplendeur et dans l'abondance.

Dès que le roi fut que le vifir avait ofé retrancher fa fubfiftance, il fe tourna vers fon grand-maître-d'hôtel, et lui dit: „vous n'a„vez eu que deux tables jusqu'à préfent, je „vous ordonne d'en tenir quatre, dès de„main."

Les officiers des *Charles* XII étaient accoutumés à ne trouver rien d'impoffible de ce qu'il ordonnait: cependant on n'avait ni provifions ni argent; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent des officiers, des domeftiques et des janiffaires devenus riches par les profufions du roi. M. *Fabrice*, l'envoyé de Holftein, *Jeffreys*, miniftre d'Angleterre, leurs fecrétaires, leurs amis donnèrent ce qu'ils avaient. Le roi, avec fa fierté ordinaire et fans inquiétude du lendemain, fubfiftait de ces dons qui n'auraient pas fuffi long-temps. Il fallut tromper la vigilance des gardes, et envoyer fecrétement à Con- ftantinople pour emprunter de l'argent des négocians européens. Tous refusèrent d'en prêter à un roi qui femblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un feul marchand anglais, nommé *Couk*, ofa enfin prêter environ quarante mille écus, fatisfait de les perdre fi le

roi de Suède venait à mourir. On apporta cet argent au petit camp du roi, dans le temps qu'on commençait à manquer de tout, et à ne plus espérer de reſſource. Dans cet intervalle, M. *Poniatowski* écrivit du camp même du grand-viſir, une relation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accuſait *Baltigi-Mehemet* de lâcheté et de perfidie. Un vieux janiſſaire, indigné de la faibleſſe du viſir, et de plus gagné par les préſens de *Poniatowski*, ſe chargea de cette relation; et ayant obtenu un congé, il préſenta lui-même la lettre au ſultan.

Poniatowski partit du camp quelques jours après, et alla à la Porte ottomane former des intrigues contre le grand-viſir ſelon ſa coutume.

Les circonſtances étaient favorables: le czar en liberté ne ſe preſſait pas d'accomplir ſes promeſſes: les clefs d'Azoph ne venaient point; le grand-viſir qui en était reſponſable, craignant avec raiſon l'indignation de ſon maître, n'oſait s'aller préſenter devant lui.

Le ſerrail était alors rempli plus que jamais d'intrigues et de factions. Ces cabales

que l'on voit dans toutes les cours, et qui se terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de ministre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Constantinople plus d'une tête; il en couta la vie à l'ancien visir *Chourlouli* et à *Osman* ce lieutenant de *Baltagi-Mehemet*, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, et qui depuis cette paix avait obtenu une charge considérable à la Porte. On trouva parmi les trésors d'*Osman* la bague de la czarine, et vingt mille pièces d'or au coin de la Saxe et de Moscovie; ce fut une preuve que l'argent seul avait tiré le czar du précipice, et avait ruiné la fortune de *Charles* XII. Le visir *Baltagi-Mehemet* fut relégué dans l'île de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le sultan ne saisit son bien ni à son exil ni à sa mort: il n'était pas riche, et sa pauvreté justifia sa mémoire.

A ce grand-visir succéda *Jussuf*, c'est à dire *Joseph*, dont la fortune était aussi singulière que celle de ses prédécesseurs. Né sur les frontières de la Moscovie, et fait prisonnier par les turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avait été vendu à un janissaire. Il fut long-temps valet dans le serrail, et de-

vint enfin la feconde perfonne de l'empire où il avait été esclave; mais ce n'était qu'un fantôme de miniftre. Le jeune Sélictar *Ali Coumourgi* l'éleva à ce pofte gliffant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même; et *Juffuf* fa créature n'eut d'autre emploi que d'appofer les fceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce vifirat; les plénipotentiaires du czar qui reftaient à Conftantinople, et comme miniftres, et comme ôtages, y furent mieux traités que jamais; le grand-vifir confirma avec eux la paix du Pruth; mais ce qui mortifia le plus le roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaifons fecrètes qu'on prenait à Conftantinople avec le czar, étaient le fruit de la médiation des ambaffadeurs d'Angleterre et de Hollande.

Conftantinople, depuis la retraite de *Charles* à Bender, était devenue ce que Rome à été fi fouvent, le centre des négociations de la chrétienté. Le comte *Défaleurs*, ambaffadeur de France, y appuyait les intérêts de *Charles* et de *Stanislas*: le miniftre de l'empereur allemand les traverfait; les factions de Suède et de Moscovie s'entrechoquaient com-

me on à vu long-temps celles de France et d'Espagne agiter la cour de Rome.

L'Angleterre et la Hollande, qui paraiſſaient neutres, ne l'étaient pas; le nouveau commerce, que le czar avait ouvert dans Pétersbourg, attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais et les Hollandais ſeront toujours pour le prince qui favoriſera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le czar: il n'eſt donc pas étonnant que les miniſtres d'Angleterre et de Hollande le ſerviſſent ſecrétement à la Porte ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut que l'on ferait ſortir inceſſamment *Charles* des terres de l'empire turc; ſoit que le czar eſpérât ſe ſaiſir de ſa perſonne ſur les chemins, ſoit qu'il crût *Charles* moins redoutable dans ſes états qu'en Turquie, où il était toujours ſur le point d'armer les forces ottomanes contre l'empire des ruſſes.

Le roi de Suède ſollicitait toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuſe armée. Le divan réſolut en effet de le renvoyer, mais avec une ſimple escorte

de ſept à huit mille hommes; non plus comme un roi qu'on voulait ſecourir, mais comme un hôte dont on voulait ſe défaire. Pour cet effet le ſultan *Achmet* lui écrivit en ces termes:

Très-puiſſant entre les rois adorateurs de Jeſus, redreſſeur des torts et des injures, et protecteur de la juſtice dans les ports et les républiques du Midi et du Septentrion; éclatant en majeſté, ami de l'honneur et de la gloire, et de notre ſublime Porte, Charles roi de Suède, dont Dieu couronne les entrepriſes de bonheur.

„Auſſitôt que le très-illuſtre *Achmet*, ci-devant chiaoux pachi, aura eu l'honneur de vous „préſenter cette lettre, ornée de notre ſceau „impérial, ſoyez perſuadé et convaincu de la „vérité de nos intentions qui y ſont contenues „à ſavoir, que, quoique nous nous fuſſions propoſé de faire marcher de nouveau contre le „czar nos troupes toujours victorieuſes, cependant ce prince, pour éviter le juſte reſſentiment que nous avait donné ſon retardement „à exécuter le traité conclu ſur les bords du „Pruth, et renouvelé depuis à notre ſublime „Porte, ayant rendu à notre empire le château et la ville d'Azoph, et cherché par la

„médiation des ambaffadeurs d'Angleterre et
„de Hollande, nos anciens amis, à cultiver
„avec nous les liens d'une conftante paix,
„nous la lui avons accordée et donné à fes plé-
„nipotentiaires, qui nous reftent pour ôtages,
„notre ratification impériale après avoir reçu
„la fienne de leurs mains.“

„Nous avons donné au très-honorable et
„vaillant *Delvet Gherai*, han r) de Budziack,
„de Crimée, de Nagay et de Circaffie, et à
„notre très-fage confeiller et généreux féras-
„quier de Bender, *Ismaël*, (que Dieu perpétue
„et augmente leur magnificence et prudence)
„nos ordres inviolables et falutaires pour votre
„retour par la Pologne, felon votre premier
„deffein qui nous a été renouvelé de votre part.
„Vous devez donc vous préparer à partir fous
„les aufpices de la providence, et avec une
„honorable escorte, l'hiver prochain, pour
„vous rendre dans vos provinces, ayant foin
„de paffer en ami par celles de la Pologne.
„Tout ce qui fera néceffaire pour votre voyage
„vous fera fourni par ma fublime Porte, tant
„en argent qu'en hommes, chevaux et cha-
„riots. Nous vous exhortons furtout, et vous

r) Kan.

„recommandons de donner vos ordres les plus „positifs et les plus clairs à tous les suédois „et autres gens qui se trouvent auprès de vous, „de ne commettre aucun désordre, et de ne „faire aucune action qui tende directement ou „indirectement à violer cette paix et amitié. „Vous conserverez parlà notre bienveillance, „dont nous chercherons à vous donner d'aussi „grandes et d'aussi fréquentes marques qu'il „s'en présentera d'occasions. Nos troupes de„stinées pour vous accompagner recevront des „ordres conformes à nos intentions impériales.

„Donné à notre sublime Porte de Constan„tinople, le 14 de la lune Rebyul Eu„rech 1214."

ce qui revient au 29 Avril 1712.

Cette lettre ne fit point encore perdre l'espérance au roi de Suède: il écrivit au sultan qu'il serait toute sa vie reconnaissant des faveurs dont sa hautesse l'avait comblé; mais qu'il croyait le sultan trop juste pour le renvoyer avec la simple escorte d'un camp volant, dans un païs encore inondé des troupes du czar. En effet, l'empereur russe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ses troupes de

la Pologne, y en avait fait eocore paſſer de nouvelles; et ce qui ſemble étonnant, c'eſt que le grand ſeigneur n'en ſavait rien.

La mauvaiſe politique de la Porte d'avoir toujours par vanité des ambaſſadeurs des princes chrétiens à Conſtantinople, et de ne pas entretenir un ſeul agent dans les cours chrétiennes, fait que ceux-ci pénètrent et conduiſent quelquefois les réſolutions les plus ſecrètes du ſultan, et que le divan eſt toujours dans une profonde ignorance de ce qui ſe paſſe publiquement chez les chrétiens.

Le ſultan, enfermé dans ſon ſerrail parmi ſes femmes et ſes eunuques, ne voit que par les yeux de ſon grand-viſir: ce miniſtre, auſſi inacceſſible que ſon maître, occupé des intrigues du ſerrail; et ſans correſpondance au dehors, eſt d'ordinaire trompé, ou trompe le ſultan, qui le dépoſe ou le fait étrangler à la première faute, pour en choiſir un autre auſſi ignorant ou auſſi perfide, qui ſe conduit comme ſes prédéceſſeurs, et qui tombe bien-tôt comme eux.

Telle eſt pour l'ordinaire l'inaction et la ſécurité de cette cour, que ſi les princes chré-

tiens se liguaient contre elle, leurs flottes seraient aux Dardanelles [s]), et leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les turcs eussent songé à se défendre; mais les divers intérêts qui diviseront toujours la chrétienté sauveront les turcs d'une destinée que leur peu de politique et leur ignorance dans la guerre et dans la marine semblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet était si peu informé de ce qui se passait en Pologne, qu'il envoya un aga pour voir s'il était vrai que les armées du czar y fussent encore: deux secrétaires du roi de Suède, qui savaient la langue turque, accompagnèrent l'aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fit un faux rapport. Cet aga vit par ses yeux la vérité, et en vint rendre compte au sultan même. *Achmet* indigné allait faire étrangler le grand-visir: mais le favori qui le protégeait, et qui croyait avoir besoin de lui, obtint sa grâce, et le soutint encore quelque temps dans le ministère.

s) Zwei feste Schlösser auf beiden Seiten der Konstantinopelschen Meer-enge; auch diese Meer-enge selbst.

Les ruſſes étaient protégés ouvertement par le viſir, et ſecrétement par *Ali Coumourgi*, qui avait changé de parti; mais le ſultan était ſi irrité, l'infraction du traité était ſi manifeſte, et les janiſſaires, qui font trembler ſouvent les miniſtres, les favoris et les ſultans, demandaient ſi hautement la guerre que perſonne dans le ſerrail n'oſa ouvrir un avis modéré. Auſſi-tôt le grand ſeigneur fit mettre aux ſept tours les ambaſſadeurs moscovites, déjà auſſi accoutumés à aller en priſon qu'à l'audience. La guerre eſt de nouveau déclarée contre le czar, les queues de cheval arborées, les ordres donnés à tous les bachas d'aſſembler une armée de deux-cents mille combattants. Le ſultan lui-même quitta Conſtantinople et vint établir ſa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théâtre de la guerre. Pendant ce temps une ambaſſade ſolennelle envoyée au grand ſeigneur de la part d'*Auguſte*, et de la république de Pologne, s'avançait ſur le chemin d'Andrinople; le palatin de Mazovie était à la tête de l'ambaſſade, avec une ſuite de plus de trois cents perſonnes.

Tout ce qui compoſait l'ambaſſade fut arrêté et retenu priſonnier dans l'un des fauxbourgs de la ville; jamais le parti du roi de

Suède ne s'était plus flatté que dans cette occaſion; cependant ce grand appareil devint encore inutile, et toutes ſes espérances furent trompées.

Si l'on en croit un miniſtre public, homme ſage et clair-voyant, qui réſidait alors à Conſtantinople, le jeune *Coumourgi* roulait déjà dans ſa tête d'autres deſſeins que de disputer des déſerts au czar de Moscovie dans une guerre douteuſe. Il projetait d'enlever aux Vénitiens le Peloponèſe, nommé aujourd'hui la Morée, et de ſe rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait, pour exécuter ſes grands deſſeins, que l'emploi de premier viſir, dont ſa jeuneſſe l'écartait encore. Dans cette idée il avait plus beſoin d'être l'allié que l'ennemi du czar; ſon intérêt ni ſa volonté n'étaient pas de garder plus long-temps le roi de Suède, encore moins d'armer la Turquie en ſa faveur. Non ſeulement il voulait renvoyer ce prince, mais il diſait ouvertement qu'il ne fallait plus ſouffrir déſormais aucun miniſtre chrétien à Conſtantinople; que tous ces ambaſſadeurs ordinaires n'étaient que des espions honorables, qui corrompaient ou qui trahiſſaient les viſirs, et donnaient depuis trop long-temps le mou-

vement aux intrigues du ſerrail; que les francs établis à Péra, et dans les Echelles du levant 1), ſont des marchands qui n'ont beſoin que d'un conſul et non d'un ambaſſadeur. Le grand-viſir, qui devait ſon établiſſement et ſa vie même au favori, et qui de plus le craignait, ſe conformait à ſes intentions d'autant plus aiſément qu'il s'était vendu aux Moscovites, et qu'il eſpérait ſe venger du roi de Suède qui avait voulu le perdre. Le muphti, créature d'*Ali Coumourgi*, était auſſi l'esclave de ſes volontés: il avait conſeillé la guerre contre le czar, quand le favori la voulait; il la trouvait injuſte dès que ce jeune homme eut changé d'avis; ainſi à peine l'armée fut aſſemblée qu'on écouta des propoſitions d'accommodement. Le vice chancelier *Schaffirof*, et le jeune *Czéremetof*, plénipotentiaires et ôtages du czar à la Porte, promirent, après bien des négociations, que le czar retirerait ſes troupes de la Pologne. Le grand-viſir, qui ſavait bien que le czar n'exécuterait pas ce traité, ne laiſſa pas de le ſigner; et le ſultan, content d'avoir en apparence impoſé des lois aux ruſſes, reſta encore à Andrinople. Ainſi on vit en moins de

1) Die Hauptplätze in Vorder-aſien und Egipten, als Smirna, Alexandrien u. ſ. w.

ſix mois la paix jurée avec le czar, enſuite la guerre déclarée, et la paix renouvelée encore.

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on ferait partir le roi de Suède. Le ſultan ne voulait point commettte ſon honneur et celui de l'empire ottoman, en expoſant le roi à être pris ſur la route par ſes ennemis. Il fut ſtipulé qu'il partirait, mais que les ambaſſadeurs de Pologne et de Moscovie répondraient de la ſureté de ſa perſonne: ces ambaſſadeura jurèrent au nom de leurs maîtres que ni le czar, ni le roi *Auguſte*, ne troubleraient ſon paſſage; et que *Charles* de ſon côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan, ayant ainſi réglé la deſtinée de *Charles*, *Ismaël*, ſérasquier de Bender, ſe transporta à Varnitza, où le roi était campé, et vint lui rendre compte des réſolutions de la Porte, en lui inſinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer et qu'il fallait partir.

Charles ne répondit autre choſe, ſinon que le grand ſeigneur lui avait promis une armée et non une escorte, et que des rois devaient tenir leur parole.

Cependant le général *Flemming*, miniſtre et favori du roi *Auguſte*, entretenait une cor-

refpondance fecrète avec le kan de Tartarie et le férasquier de Bender. *La Mare*, gentilhomme français, colonel au fervice de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Dresde, et tous ces voyages étaient fuspects.

Précifément dans ce tems, le roi de Suède fit arrêter, fur les frontières de la Valachie, un courrier que *Flemming* envoyait au prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées; on les déchiffra; on y vit une intelligence marquée entre les tartares et la cour de Dresde; mais elles étaient conçues en termes fi généraux et fi ambigus qu'il était difficile de démêler fi le but du roi *Augufte* était feulement de détacher les turcs du parti de la Suède, ou s'il voulait que le kan livrât *Charles* à fes faxons en le reconduifant en Pologne.

Il femblait difficile d'imaginer qu'un prince auffi généreux qu'*Augufte* voulût, en faififfant la perfonne du roi de Suède, hafarder la vie de fes ambaffadeurs, et de trois cents gentilshommes Polonais qui étaient retenus à Andrinople, comme des gages de la fureté de *Charles*.

Mais d'un autre côté, on favait que *Flemming*, miniftre abfolu d'*Augufte*, était très-

délié et peu fcrupuleux. Les outrages faits au roi électeur par le roi de Suède femblaient rendre toute vengeance excufable; et on pouvait penfer que fi la cour de Dresde achetait *Charles* du kan des tartares, elle pourrait acheter aifément de la cour ottomane la liberté des ôtages polonais.

Ces raifons furent agitées entre le roi, *Mullern* fon chancelier privé, et *Grothufen* fon favori. Ils lurent et relurent les lettres; et la malheureufe fituation où ils étaient les rendant plus foupçonneux, ils fe déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus trifte.

Quelques jours après, le roi fut confirmé dans fes foupçons par le départ précipité d'un comte *Sapiéha* réfugié auprès de lui, qui le quitta brusquement pour aller en Pologne fe jetter entre les bras d'*Augufte*. Dans toute autre occafion *Sapiéha* ne lui aurait paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les inftances réitérées qu'on lui fit alors de partir, changèrent fes foupçons en certitude. L'opiniâtreté de fon caractère fe joignant à toutes ces vraifemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir et le li-

vrer à ſes ennemis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait ſe tromper dans l'idée qu'il avait que le roi *Auguſte* avait marchandé ſa perſonne avec les tartares: mais il ſe trompait encore davantage en comptant ſur le ſecours de la cour ottomane. Quoi qu'il en ſoit, il réſolut de gagner du temps.

Il dit au bacha de Bender, qu'il ne pouvait partir ſans avoir auparavant de quoi payer ſes dettes; car quoiqu'on lui eût rendu depuis long-temps ſon thaïm, ſes libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter. Le bacha lui demanda ce qu'il voulait; le roi répondit au haſard, mille bourſes, qui ſont quinze cents mille francs de notre argent en monnaie forte. Le bacha en écrivit à la Porte: le ſultan, au lieu de mille bourſes qu'on lui demandait, en accorda douze cents, et écrivit au bacha la lettre ſuivante:

Lettre du grand ſeigneur au bacha de Bender.

„Le but de cette lettre impériale eſt pour „vous faire ſavoir, que ſur votre recommanda-

„tion et repréſentation, et ſur celle du très-„noble *Delvet Ghérai* han à notre ſublime Por-„te, notre impériale magnificence à accordé „mille bourſes au roi de Suède, qui feront en-„voyées à Bender ſous la conduite et la charge „du très-illuſtre *Mehemet* Bacha, ci-devant „*Chiaoux Pachi*, pour reſter ſous votre „garde jusqu'au temps du départ du roi de „Suède, dont Dieu dirige les pas; et lui être „données alors avec deux cents bourſes de „plus comme un ſurcroit à notre libéralité im-„périale qui excède ſa demande. Quant à la „route de Pologne qu'il eſt réſolu de prendre, „vous aurez ſoin, vous et le han, qui devez „l'accompagner, de prendre des meſures ſi „prudentes et ſi ſages que pendant tout le „paſſage, les troupes qui ſont ſous votre com-„mandement, et les gens du roi de Suède, ne „cauſent aucun dommage et ne faſſent aucune „action qui puiſſe être réputée contraire à la „paix qui ſubſiſte encore entre notre ſublime „Porte et le royaume et la république de Po-„logne; en ſorte que le roi paſſe comme ami „ſous notre protection."

„Ce que feſant, comme vous lui recom-„manderez bien expreſſement de faire, il re-„cevra tous les honneurs et les égards dus à

„ſa majeſté de la part des Polonais, ce dont „nous ont fait aſſurer les ambaſſadeurs du roi „*Auguſte* et de la république, en s'offrant mê- „me à cette condition, auſſi bien que quelques „autres nobles polonais, ſi nous le requérons, „pour ôtages et ſureté de ſon paſſage.“

„Lorsque le temps dont vous ferez con- „venu avec le très-noble *Delvet Ghérai* pour „la marche, ſera venu, vous vous mettrez à la „tête de vos braves ſoldats, entre lesquels feront „les tartares, ayant à leur tête le han, et vous „conduirez le roi de Suède, et ſes gens.“

„Qu'ainſi il plaiſe au ſeul Dieu tout puiſ- „ſant de diriger vos pas et les leurs; le bacha „d'Aulos reſtera à Bender pour le garder en „votre abſence, avec un corps de Spahis u) et „un autre de janiſſaires; et en ſuivant nos or- „dres et nos intentions impériales en tous ces „points et articles, vous vous rendrez digne „de la continuation de notre faveur impériale, „auſſi bien que des louanges et des récompen- „ſes dues à tous ceux qui les obſervent.

„Fait à notre réſidence impériale de Con- „ſtantinople le 2 de la lune de Cheval 1214 „de l'hégire.“

u) Türkiſche Reuter. Die Janitſcharen ſind das Fuſsvolk.

Pendant qu'on attendait cette réponſe du grand ſeigneur, le roi écrivit à la Porte pour ſe plaindre de la trahiſon dont il ſoupçonnait le kan des tartares; mais les paſſages étaient bien gardés; de plus le miniſtère lui était contraire; les lettres ne parvinrent point au ſultan, le viſir empêcha même M. *Déſaleurs* de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce miniſtre, qui agiſſait pour le roi de Suède, ne voulût déranger le deſſein qu'on avait de le faire partir.

Charles, indigné de ſe voir en quelque ſorte chaſſé des terres du grand ſeigneur, ſe détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer ſur la mer noire, pour ſe rendre à Marſeille par la Méditerranée; mais il aima mieux ne demander rien et attendre les événemens.

Quand les douze cents bourſes furent arrivées, ſon tréſorier *Grothuſen*, qui avait appris la langue turque dans ce long ſéjour, alla voir le bacha ſans interprète, dans le deſſein de tirer de lui les douze cents bourſes, et de former enſuite à la Porte quelque intrigue nou-

velle, toujours sur cette fausse supposition, que le parti suédois armerait enfin l'empire ottoman contre le czar.

Grothusen dit au bacha que le roi ne pouvait avoir ses équipages prêts sans argent. „Mais, dit le bacha, c'est nous qui ferons tous „les frais de votre départ; votre maître n'a „rien à dépenser tant qu'il sera sous la protec„tion du mien." *Grothusen* répliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages turcs et ceux des francs [x]) qu'il fallait avoir recours aux artisans suédois et polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'assura que son maître était disposé à partir, et que cet argent faciliterait et avancerait son départ. Le bacha trop confiant donna les douze cents bourses; il vint quelques jours après demander au roi d'une manière très-respectueuse les ordres pour le départ. Sa surprise fut extrême quand le roi lui dit qu'il n'était pas prêt à partir, et qu'il lui fallait encore mille bourses. Le bacha, à cette réponse, fut quelque temps sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser

x) So nennen die Türken, wie auch die Griechen und Araber alle abendländische Europäer.

quelques larmes. Enfuite s'adreffant au roi: „il m'en coutera la tête, dit-il, pour avoir „obligé ta majefté; j'ai donné les douze cents „bourfes malgré l'ordre exprès de mon fouve„rain.“ Ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein du trifteffe.

Le roi l'arrêta, et lui dit qu'il l'excuferait auprès du fultan. „Ah! repartit le turc en „s'en allant, mon maître ne fait point excufer „les fautes; il ne fait que les punir.“

Ismaël bacha alla apprendre cette nouvelle au kan des tartares, lequel ayant reçu le même ordre que le bacha, de ne point fouffrir que les douze cents bourfes fuffent données avant le départ du roi et ayant confenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait auffi-bien que le bacha l'indignation du grand feigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour fe juftifier; ils proteftèrent qu'ils n'avaient donné les douze cents bourfes que fur les promeffes pofitives d'un miniftre du roi de partir fans délai; et ils fupplièrent fa hauteffe que le refus du roi ne fût point attribué à leur défobéiffance.

Charles perfiftant toujours dans l'idée que le kan et le bacha voulaient le livrer à fes en-

nemis, ordonna à M. *Funk*, alors fon envoyé auprès du grand feinneur, de porter contre eux fes plaintes, et de demander encore mille bourfes. Son extrême générofité, et le peu de cas qu'il fefait de l'argent l'empêchaient de fentir qu'il y avait de l'aviliffement dans cette propofition. Il ne la fefait que pour s'attirer un refus, et pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir: mais c'était être réduit à d'étranges extrémités que d'avoir befoin de pareils artifices. *Savari* fon interprète, homme adroit et entreprenant, porte fa lettre à Andrinople; malgré la févérité avec laquelle le grand vifir fefait garder les paffages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereufe. Pour toute réponfe, on le fit mettre en prifon. Le fultan indigné fit affembler un divan extraordinaire et y parla luimême, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut fon discours felon la traduction qu'on en fit alors' „Je n'ai presque connu le roi de Suède „que par la défaite de Pultava et par la prière „qu'il ma faite de lui accorder un afyle dans „mon empire; je n'ai, je crois, nul befoin de „lui, et n'ai fujet ni de l'aimer ni de le craindre; cependant, fans confulter d'autres mo„tifs que l'hofpitalité d'un mufulman, et ma

„générosité qui répand la rosée de ses faveurs „sur les grands comme sur les petits, sur les „étrangers comme sur mes sujets, je l'ai re„çu et secouru de tout, lui, ses ministres, ses „officiers, ses soldats, et n'ai cessé pendant „trois ans et demi de l'accabler de présens. Je „lui ai accordé une escorte considérable pour „le conduire dans ses états. Il a demandé „mille bourses pour payer quelques frais, „quoique je les fasse tous: au lieu de mille, „j'en ai accordé douze cents; après les avoir „tirées de la main du sérasquier de Bender, il „en demande encore mille autres et ne veut „point partir, sous prétexte que l'escorte est „trop petite, au lieu qu'elle n'est que trop „grande pour passer par un païs ami."

„Je demande donc si c'est violer les lois „de l'hospitalité que de renvoyer ce prince, „et si les puissances étrangères doivent m'ac„cuser de violence et d'injustice, en cas qu'on „soit réduit à le faire partir par force?" Tout le divan répondit que le grand seigneur agissait avec justice.

Le muphti déclara que l'hospitalité n'est point de commande aux musulmans envers les infidelles, encore moins envers les ingrats;

et il donna ſon *fetfa*, espèce de mandement qui accompagne presque toujours les ordres importans du grand ſeigneur; ces fetfas ſont révérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent ſoient des esclaves du ſultan comme les autres.

L'ordre et le fetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, grand maître des écuries et un chiaou bacha premier huiſſier. Le bacha de Bender réçut l'ordre chez le kan des tartares; auſſitôt il alla à Varnitza demander ſi le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du ſultan.

Charles XII menacé n'était pas maître de ſa colère: „Obéis à ton maître, ſi tu l'oſes, „lui dit-il, et ſors de ma préſence.“ Le bacha indigné s'en retourna au grand galop contre l'uſage ordinaire des turcs: en s'en retournant, il rencontra *Fabrice*, et lui cria toujours en courant: „Le roi ne veut point „écouter la raiſon; tu vas voir des choſes „bien étranges.“ Le jour même il retrancha les vivres au roi, et lui ôta ſa garde de janiſſaires. Il fit dire aux polonais et aux coſaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils

voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suède, et venir se mettre dans la ville de Bender sous la protection de la Porte. Tous obéirent et laissèrent le roi réduit aux officiers de sa maison et à trois cents soldats suédois contre vingt mille tartares et six mille turcs.

Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le roi ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil vingt de ces beaux chevaux arabes que le grand seigneur lui avait envoyés, en disant: „Je ne veux ni de leurs „provisions ni de leurs chevaux." Ce fut un régal pour les troupes tartares qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les turcs et les tartares investirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince sans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cents soldats suédois; il y travailla lui-même; son chancelier, son trésorier, ses secrétaires, les valets de chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derrière les portes en forme d'arc-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maifon, et que le roi eut fait le tour de fes prétendus retranchemens, il fe mit à jouer aux échecs tranquillement avec fon favori *Grothufen*, comme s'il eût été dans une fécurité profonde. Heureufement *Fabrice*, l'envoyé de Holftein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza et Bender, où demeurait auffi M. *Jeffreys* envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux miniftres voyant l'orage prêt à éclater, prirent fur eux de fe rendre médiateurs entre les turcs et le roi. Le kan et fur-tout le bacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empreffement les offres de ces deux miniftres: ils eurent enfemble à Bender deux conférences, où affiftèrent cet huiffier du ferrail et le grand-maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du fultan et le fetfa du muphti.

M. *Fabrice* leur avoua que fa majefté fuédoife avait de juftes raifons de croire qu'on voulait le livrer à fes ennemis en Pologne. Le kan, le bacha et les autres jurèrent fur leurs têtes, prirent Dieu à témoin qu'ils déteftaient une fi horrible perfidie, qu'ils verferaient tout leur fang plutôt que de fouffrir

qu'on manquât feulement de refpect au roi en Pologne, ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambaffadeurs ruffes et polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oferait faire au roi de Suède. Enfin ils fe plaignirent amèrement des foupçons outrageans que le roi concevait fur des perfonnes qui l'avaient fi bien reçu et fi bien traité. Quoique les fermens ne foient fouvent que le langage de la perfidie, *Fabrice* fe laiffa perfuader: il crut voir dans leurs proteftations cet air de vérité que le menfonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il favait bien qu'il y avait eu une fecrète correfpondance entre le kan tartare et le roi *Augufte*; mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation, que de faire fortir *Charles* XII des terres du grand feigneur. Soit que *Fabrice* fe trompât ou non, il les affura qu'il repréfenterait au roi l'injuftice de fes défiances. „Mais prétendez-vous le forcer à partir? „ajouta-t-il. Oui, dit le bacha; tel eft „l'ordre de notre maître.“ Alors il les pria encore une fois de bien confidérer fi cet ordre était de verfer le fang d'une tête couronnée? „Oui, répliqua le kan en colère, fi „cette tête couronnée défobéit au grand feigneur dans fon empire.“

Cependant tout étant prêt pour l'aſſaut, la mort de *Charles* XII paraiſſait inévitable, et l'ordre du ſultan n'étant pas poſitivement de le tuer en cas de réſiſtance, le bacha engagea le kan à ſouffrir qu'on envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le grand ſeigneur, pour avoir ſes derniers ordres de ſa hauteſſe.

M. *Jeffreys* et M. *Fabrice*, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi ; ils arrivent avec l'empreſſement de gens qui apportaient une nouvelle heureuſe ; mais ils furent très-froidement reçus ; il les appela médiateurs volontaires, perſiſta à ſoutenir que l'ordre du ſultan et le fetfa du muphti étaient forgés, puisqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte. Le miniſtre anglais, ſe retira, bien réſolu de ne plus ſe mêler des affaires d'un prince ſi inflexible. M. *Fabrice* aimé du roi, et plus accoutumé à ſon humeur que le miniſtre anglais, reſta avec lui pour le conjurer de ne pas haſarder une vie ſi précieuſe dans une occaſion ſi inutile.

Le roi, pour toute réponſe, lui fit voir ſes retranchemens, et le pria d'employer ſa médiation ſeulement pour lui faire avoir des

vivres; on obtint aifément des turcs de laiffer paffer des provifions dans le camp du roi en attendant que le courrier fut revenu d'Andrinople. Le kan même avait défendu à fes tartares, impatiens du pillage, de rien attenter contre les fuédois jusqu'à nouvel ordre; de forte que *Charles* XII fortait quelquefois de fon camp avec quarante chevaux, et courait au milieu des troupes tartares, qui lui laiffaient refpectueufement le paffage libre, il marchait même droit à leurs rangs, et ils s'ouvraient plutôt que de réfifter. Enfin l'ordre du grand feigneur étant venu, de paffer au fil de l'épée tous les fuédois qui feraient la moindre réfiftance, et de ne pas épargner la vie du roi, le bacha eut la complaifance de montrer cet ordre à M. *Fabrice*, afin qu'il fît un dernier effort fur l'esprit de *Charles*. *Fabrice* vint faire auffitôt ce trifte rapport. „Avez-vous vu l'ordre dont vous parlez? dit le „roi. Oui, répondit *Fabrice*. Hé bien, di„tes-leur de ma part que c'eft un fecond or„dre qu'ils ont fuppofé, et que je ne veux „point partir.“ *Fabrice* fe jetta à fes pieds, fe mit en colère, lui reprocha fon opiniâtreté: tout fut inutile. „Retournez à vos turcs, lui „dit le roi en fouriant; s'ils m'attaquent, je „faurai bien me défendre.“ Les chapelains

du roi fe mirent auffi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas expofer à un maffacre certain les malheureux reftes de Pultava, et fur-tout fa perfonne facrée; l'affurant de plus, que cette réfiftance était injufte, qu'il violait les d oits de l'hospitalité, en s'opiniâtrant à refter par force chez des étrangers qui l'avaient fi long-temps et fi généreufement fecouru. Le roi, qui né s'était point fâché contre *Fabrice*, fe mit en colère contre fes prêtres, et leur dit qu'il les avait pris pour faire les prières, et non pour lui dire leurs avis.

Le général *Hord* et le général *Dardoff*, dont le fentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la fuite ne pouvait être que funefte, montrèrent au roi leurs eftomacs couverts de bleffures reçues à fon fervice; et l'affurant qu'ils étaient prêts de mourir pour lui; ils le fupplièrent que ce fût au moins dans une occafion plus néceffaire. „Je „fais par vos bleffures et par les miennes, „leur dit *Charles* XII, que nous avons vail„lamment combattu enfemble; vous avez fait „votre devoir jusqu'à préfent, faites-le encore „aujourd'hui.“ Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à

mourir avec le roi. Ce prince préparé à l'assaut se flattait en secret du plaisir et de l'honneur de soutenir, avec trois cents suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste: son chancelier *Mullern*, le secrétaire *Empreus* et les clercs devaint défendre la maison de chancellerie; le baron *Fief* à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poste: les palefreniers, les cuisiniers, avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était soldat; il courait à cheval de ses retranchemens à sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, et assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas long-temps sans voir l'armée des turcs et des tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *alla* y), *alla*, se fesaient entendre de tous côtés. Le baron de *Grothusen* remarqua que les turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient seulement *Demirbash*, tête de fer. Aussi-

M 4

y) Ungefähr unser: *in Gottes Namen*, oder *mit Gott*

tôt il prend le parti de ſortir ſeul ſans armes des retranchemens; il s'avança dans les rangs des janiſſaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui. „Eh quoi! mes amis, leur „dit-il en propres mots, venez vous maſſacrer „trois-cents ſuédois ſans défenſe? Vous, bra„ves janiſſaires, qui avez pardonné à cent mil„le ruſſes, quand ils vous ont crié *amman* „(pardon). Avez-vous oublié les bienfaits que „vous avez reçus de nous? et voulez-vous „aſſaſſiner ce grand roi de Suède que vous ai„mez tant, et qui vous a fait tant de libérali„tés? Mes amis, il ne demande que trois jours „et les ordres du ſultan ne ſont pas ſi ſévères „qu'on vous le fait croire.“ Ces paroles firent un effet que *Grothuſen* n'attendait pas luimême. Les janiſſaires jurèrent ſur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le ſignal de l'aſſaut: les janiſſaires, loin d'obéir, menacèrent de ſe jeter ſur leurs chefs, ſi l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède; ils vinrent en tumulte à la tente du bacha de Bender, criant que les ordres du ſultan étaient ſuppoſés. A cette ſédition inopinée le bacha n'eut à oppoſer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender. Le kan des tartares, homme violent voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes; mais le bacha, qui ne prétendait pas que les tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au kan d'attendre jusqu'au lendemain.

Le bacha, de retour à Bender, assembla tous les officiers des janissaires et les plus vieux soldats; il leur lut et fit voir l'ordre positif du sultan et le fetfa du muphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille présens des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, et de souffrir qu'ils lui servissent de garde.

Le bacha le permit; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissai-

res quand ils ne vont point au combat ; car les turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens, de porter des épées en temps de paix et d'entrer armés chez leurs amis et dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de *Grothusen* et au chancelier *Mullern ;* ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidelles gardes au roi ; et que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand seigneur. Dans le temps qu'ils fesaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que *Fabrice*, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrétement par un janissaire. Elles étaient du comte *Poniatowski*, qui ne pouvait le servir à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrète demande des mille bourses. Il mandait au roi que les ordres du sultan, pour saisir ou massacrer sa personne royale en cas de résistance, n'étaient que trop réels ; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi ; qu'il fallait céder au temps et plier sous la nécessité ; qu'il prenait la liberté de lui con-

feiller de tout tenter auprès des miniſtres par la voie des négociations; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait ſans reſſource.

Mais ni les propoſitions de ces vieux janiſſaires, ni les lettres de *Poniatowski*, ne purent donner ſeulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir ſans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des turcs que d'être en quelque ſorte leur priſonnier; il renvoya ces janiſſaires ſans les vouloir voir, et leur fit dire que s'ils ne ſe retiraient, il leur ferait couper la barbe; ce qui eſt dans l'orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant: „ah la „tête de fer! puisqu'il veut périr, qu'il périſ-„ſe.“ Ils vinrent rendre compte au bacha de leur commiſſion, et apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange reception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha ſans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'aſſaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre eſt donné dans le moment: les turcs marchent aux retranchemens: les tartares les attendaient déjà, et les canons commençaient à tirer. Les janiſſaires d'un côté, et les tartares de l'autre, forcent en un inſtant ce petit camp; à peine vingt ſuédois tirèrent l'épée; les trois cents ſoldats furent enveloppés et faits priſonniers ſans réſiſtance. Le roi était alors à cheval entre ſa maiſon et ſon camp, avec les généraux *Hord*, *Dardoff* et *Sparre:* voyant que tous les ſoldats s'étaient laiſſés prendre en ſa préſence, il dit de ſang-froid à ces trois officiers: „allons défendre la maiſon; „nous combattrons, ajouta-t-il en ſouriant, „*pro aris et focis.*" Auſſitôt il galope avec eux vers cette maiſon, où il avait mis environ quarante domeſtiques en ſentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient ſe laſſer d'admirer qu'il voulût de ſang-froid, et en plaiſantant ſe défendre contre dix canons et toute une armée: ils le ſuivirent avec quelques gardes et quelques domeſtiques, qui feſaient en tout vingt perſonnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent aſſiégée de janiſſaires; déjà même

près de deux-cents turcs ou tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes; il s'était jeté en bas de son cheval le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant. Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient animés par la promesse qu'avait fait le bacha de huit ducats d'or z) à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait, et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage; si le bras du turc n'avait fait un mouvement causé par la foule qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort; la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général *Hord*, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire. En même temps ces domestiques,

z) Es gibt auch silberne Ducaten, die ungefähr drei Livres (18 Groschen) an Werth betragen,

qui étaient enfermés dans la grande ſalle, en ouvrent la porte: le roi entre comme un trait ſuivi de ſa troupe; on referme la porte dans l'inſtant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà *Charles* XII dans cette ſalle enfermé avec toute ſa ſuite qui conſiſtait en près de ſoixante hommes, officiers, gardes, ſecrétaires, valets de chambre, domeſtiques de toute espèce.

Les janiſſaires et les tartares pillaient le reſte de la maiſon, et rempliſſaient les appartemens. ,,Allons un peu chaſſer de chez moi ,,ces barbares, dit-il;" et ſe mettant à la tête de ſon monde, il ouvrit lui-même la porte de la ſalle, qui donnait dans ſon appartement à coucher; il entre, et fait feu ſur ceux qui pillaient.

Les turcs, chargés de butin, épouvantés de la ſubite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à reſpecter, jettent leurs armes, ſautent par la fenêtre, ou ſe retirent jusque dans les caves. Le roi profitant de leur désordre, et les ſiens animés par les ſuccès, pourſuivent les turcs de chambre en chambre, tuent ou bleſſent ceux qui ne fuient point, et en un quart-d'heure nettaient la maiſon d'ennemis.

Le roi apperçut dans la chaleur du combat deux janiſſaires qui ſe cachaient ſous ſon lit; il en tue un d'un coup d'épée; l'autre lui demanda pardon en criant *amman.* „Je te donne la vie, dit le roi au turc, à condition que „tu iras faire au bacha un fidelle récit de ce „que tu as vu.“ Le turc promit aiſément ce qu'on voulut; et on lui permit de ſauter par la fenêtre comme les autres. Les ſuédois étant enfin maîtres de la maiſon, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes: une chambre baſſe pleine de mousquets et de poudre avait échappé à la recherche tumultueuſe des janiſſaires. On s'en ſervit à propos; les ſuédois tiraient à travers les fenêtres presque à bout portant a) ſur cette multitude de turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maiſon; mais les pierres étant fort molles, il ne feſait que des trous et ne renverſait rien.

Le kan des tartares et le bacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de

a) So daſs der Schuſs faſt immer traf. Buchſtäblich ſcheint dieſe Redensart, zu ſagen, daſs das Ende der Flinte den Gegenſtand abreichen konnte, d. i. ihn ſehr nahe hatte.

perdre du monde, et d'occuper une armée entière contre foixante perfonnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maifon pour obliger le roi de fe rendre. Ils firent lancer fur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées; la maifon fut en flammes en un moment. Le toit tout embrâfé était prêt à fondre fur les fuédois. Le roi donna tranquillement fes ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et aidé de deux fuédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il fe trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation, inféparable d'un tel embarras, empêcha d'y penfer. L'embrâfement redoubla de rage: l'appartement du roi était confumé; la grande falle, où les fuédois fe tenaient, était remplie d'une fumée affreufe, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartemens voifins; la moitié du toit était abimée dans la maifon même, l'autre tombait en-dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé *Walberg*, ofa dans cette extrémité crier qu'il fallait fe rendre. „Voilà „un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine

„qu'il n'eſt pas plus beau d'être brûlé que d'ê-„tre priſonnier.“ Un autre garde, nommé *Roſen*, s'aviſa de dire que la maiſon de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, et était à l'épreuve du feu; qu'il fallait faire une ſortie, gagner cette maiſon et s'y défendre. „Voilà un vrai ſuédois,“ s'écria le roi: il embraſſa ce garde et le créa colonel ſur le champ. „Allons, mes amis, „dit-il, prenez avec vous le plus de poudre „et de plomb que vous pourrez, et gagnons la „chancellerie l'épée à la main.“

Les turcs, qui cependant entouraient cette maiſon toute embrâſée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les ſuédois n'en ſortaient point; mais leur étonnement fut encore plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les ſiens fondre ſur eux en déſespérés. *Charles* et ſes principaux officiers étaient armés d'épées et de piſtolets: chacun tira deux coups à la fois à l'inſtant que la porte s'ouvrit; et dans le même clin d'oeil, jetant leurs piſtolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après cette petite troupe fut entourée; le roi qui était en bottes, ſelon ſa coutume, s'embarraſſa dans ſes éperons et tom-

ba: vingt et un janiſſaires ſe jettent auſſi-tôt ſur lui; il jette en l'air ſon épée pour s'épargner la douleur de la rendre; les turcs l'emmênent au quartier du bacha; les uns le tenant ſous les jambes, les autres ſous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi ſe vit ſaiſi, la violence de ſon tempérament, et la fureur où un combat ſi long et ſi terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup-d'oeil de colère. Il regardait les janiſſaires en ſouriant, et ceux-ci le portaient en criant, *alla*, avec une indignation mêlée de reſpect. Ses officiers furent pris au même temps et dépouillés par les turcs et par les tartares. Ce fut le 12 Février de l'an 1713 qu'arriva cet étrange événement, qui eut encore des ſuites ſingulières b).

b) Karl ward nach Demirſtah, einem kleinen Schloſſe bei Adrianopel, und von da, auf ſein Verlangen, nach Demotica, ſechs Stunden von Adrianopel, gebracht. Hier lag er, um aller Zudringlichkeit von Seiten der Türken auszuweichen, zehn Monat im Bette und ſtellte ſich krank. Endlich als Coumourgi, ſein erklärter Feind, Groſs-Vezir geworden war, und als er vernahm, daſs der Reichs-rath in Stockholm ſeine Schweſter, die Vice-Regentin, nöthigen wollte, mit ſeinen Feinden Friede zu machen, welches gar nicht nach ſeinem Sinne war, entſchloſs er ſich zurückzukehren, und lieſs es den Groſs-Vezir wiſſen, der auch darein willigte.

Karls Rückkehr.

Enfin, le premier Octobre 1714, le roi de Suède ſe mit en route pour quitter la Turquie. Un capigi bacha avec ſix chiaoux le vinrent prendre au château de Démirſtah, où ce prince demeurait depuis quelques jours; on lui préſenta de la part du grand ſeigneur une large tente d'écarlate brodée d'or, un ſabre avec une poignée garnie de pierreries, et huit chevaux arabes d'une beauté parfaite, avec des ſelles ſuperbes dont les étriers étaient d'argent maſſif. Il n'eſt pas indigne de l'hiſtoire de dire qu'un écuyer arabe, qui avait ſoin de ces chevaux, donna au roi leur généalogie; c'eſt un uſage établi depuis long-temps chez ces peuples, qui ſemblent faire beaucoup plus d'attention à la nobleſſe des chevaux qu'à celle des hommes; ce qui peut-être n'eſt pas ſi déraiſonnable, puisque chez les animaux les races dont on a ſoin, et qui ſont ſans mélange, dégénèrent jamais.

Soixante chariots, chargés de toutes ſortes de proviſions, et trois-cents chevaux, formaient le convoi. Le capigi bacha, ſachant que pluſieurs turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la ſuite du roi à un gros intérêt, lui dit que l'uſure étant contraire à la loi maho-

métane, il fuppliait fa majefté de liquider toutes fes dettes, et ordonner au réfident, qu'il laiffait à Conftantinople, de ne payer que le capital. „Non, dit le roi, fi mes domeftiques ont donné des billets de cent écus, je „veux les payer, quand ils n'en auraient reçu „que dix.“ Il fit propofer aux créanciers de le fuivre, avec l'affurance d'être payés de leurs frais et de leurs dettes. Plufieurs entreprirent le voyage de Suède, et *Grothufen* eut foin qu'ils fuffent payés.

Les turcs, afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le fefaient voyager à très-petites journées; mais cette lenteur refpectueufe génait l'impatience du roi. Il fe levait dans la route, à trois heures du matin, felon fa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le capigi et les chiaoux, et ordonnait la marche au milieu de la nuit noire. La gravité turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager; mais le roi prenait plaifir à leur embarras, et difait qu'il fe vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontières des Turcs, *Stanislas* c) en fortait par un autre chemin,

c) Um eben die Zeit, als man Karln gefangen nahm, ward Stanislaus auf der türkifchen Grenze ebenfalls angehalten.

et allait ſe retirer en Allemagne dans le duché de Deux-ponts, province qui confine au palatinait du Rhin et à l'Alſace, et qui appartenait aux rois de Suède depuis que *Charles* X, ſucceſſeur de Chriſtine avait joint cet héritage à la couronne. *Charles* aſſigna à *Stanislas* le revenu de ce duché, eſtimé alors environ ſoixante et dix mille écus. Ce fut-là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres et tant d'espérances. *Stanislas* voulait et aurait pu faire un traité avantageux avec le roi *Auguſte;* mais l'indomptable opiniâtreté de *Charles* XII lui fit perdre ſes terres et ſes biens réels en Pologne, pour lui conſerver le titre de roi.

Ce prince reſta dans le duché de Deux-ponts jusqu'à la mort de *Charles;* alors cette province retournant à un prince de la maiſon Palatine, il choiſit ſa retraite à Veiſſembourg dans l'Alſace françaiſe. M. *Sum*, envoyé du roi *Auguſte*, en porta ſes plaintes au duc d'Orléans régent de France. Le duc d'Orléans répondit à M. *Sum*, ces paroles remarquables: „Monſieur, mandez au roi votre maître que la

Er war gekommen, Karln zu bitten, daſs dieſer ihm erlauben möchte, die polniſche Krone, die er nicht behaupten konnte, zurückzugeben.

„France a toujours été l'asile des rois malheu-„reux."

Le roi de Suède étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, apprit que l'empereur avait ordonné qu'on le reçut dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes et les villages, où les maréchaux des logis avaient par avance marqué sa route, fesaient des préparatifs pour le recevoir; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire, dont les victoires et les malheurs, les moindres actions et le repos même avaient fait tant de bruit en Europe et en Asie. Mais *Charles* n'avait nulle envie d'essuyer toute cette pompe, ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender, il avait résolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Tergowitz sur les frontières de la Transylvanie, après avoir congédié son escorte turque, il assembla sa suite dans une grange; et il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, et de se trouver le plutôt qu'ils pourraient à Stralsund en Poméranie sur le bord de la mer Baltique,

environ à trois cents lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que *During* et quitta toute sa suite gaiement, la laissant dans l'étonnement, dans la crainte et dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portait toujours ses cheveux; mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine et un manteau bleu; prit le nom d'un officier allemand, et courut la poste à cheval avec son compagnon de voyage.

Il évita dans sa route, autant qu'il le put, les terres de ses ennemis déclarés et secrets, prit son chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Virtemberg, le Palatinat, la Vestphalie et le Meckelbourg; ainsi il fit presque le tour de l'Allemagne, et alongea son chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru sans relâche, le jeune *During*, qui n'était pas endurci à ces fatigues excessives comme le roi de Suède, s'évanouit en descendant de cheval. Le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment sur la route, demanda à *During*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent? *During* ayant répondu qu'il avait environ mille

écus en or: „donne-m'en la moitié, dit le „roi; je vois bien que tu n'es pas en état „de me ſuivre, j'acheverai la route tout ſeul.“ *During* le ſupplia de daigner ſe repoſer du moins trois heures, l'aſſurant qu'au bout de ce temps il ſerait en état de remonter à cheval et de ſuivre ſa majeſté; il le conjura de penſer à tous les risques qu'il allait courir. Le roi inexorable ſe fit donner les cinq cents écus, et demanda des chevaux. Alors *During*, effrayé de la réſolution du roi s'aviſa d'un ſtratagème innocent: il tira à part le maître de la poſte, et lui montrant le roi de Suède: „cet homme, lui dit-il, eſt mon „couſin; nous voyageons enſemble pour la „même affaire; il voit que je ſuis malade, et „ne veut pas ſeulement m'attendre trois heu„res; donnez-lui, je vous prie, le plus mé„chant cheval de votre écurie, et cherchez„moi quelque chaiſe ou quelque chariot de „poſte.“

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poſte, qui ſatisfit exactement à toutes ſes demandes. On donna au roi un cheval rétif et boiteux: ce monarque partit ſeul à dix heures du ſoir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige

et la pluie. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, ſe mit en route dans un chariot traîné par de forts chevaux. A quelques milles, il rencontra au point du jour le roi de Suède, qui ne pouvant plus faire marcher ſa monture, s'en allait de ſon pied gagner la porte prochaine.

Il fut forcé de ſe mettre ſur le chariot de *During;* il dormit ſur de la paille. Enſuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, et dormant ſur une charette la nuit ſans s'arrêter dans aucun lieu.

Après ſeize jours de courſe, non ſans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin aux portes de Stralſund à une heure après minuit *).

Le roi cria à la ſentinelle qu'il était un courrier dépêché de Turquie par le roi de Suède, qu'il fallait qu'on le fît parler dans le moment au général *Ducker* gouverneur de la place. La ſentinelle répondit qu'il était tard, que le gouverneur était couché, et qu'il fallait attendre le point du jour.

*) 21 Novembre 1714.

Le roi répliqua qu'il venait pour des affaires importantes, et leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur ſans délai, ils ſeraient tous punis le lendemain matin. Un ſergent alla enfin réveiller le gouverneur. *Ducker* s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède: on fit ouvrir les portes; on introduiſit ce courrier dans ſa chambre.

Ducker à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suède: le roi le prenant par le bras, „eh quoi! dit-il, *Ducker*, „mes plus fidelles ſujets m'ont-ils oublié?" Le général reconnut le roi: il ne pouvait croire ſes yeux; il ſe jette en bas du lit, embraſſe les genoux de ſon maître en verſant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'inſtant dans la ville, tout le monde ſe leva: les ſoldats vinrent entourer la maiſon du gouverneur. Les rues ſe remplirent des habitans qui ſe demandaient les uns aux autres: eſt-il vrai que le roi eſt ici? On fit des illuminations à toutes les fenêtres; le vin coula dans les rues, à la lumière de mille flambeaux et au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit: il y avait feize jours qu'il ne s'était couché: il fallut couper fes bottes fur les jambes qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge ni habits: on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne fe leva que pour aller faire la revue de fes troupes et vifiter les fortifications. Le jour même il envoya par-tout fes ordres pour recommencer une guerre plus vive que jamais contre tous fes ennemis.

Karls Tod d).

A l'embouchure du fleuve Tiftendall, près de la manche de Dannemark, entre les villes de Bahus et d'Anslo, eft fituée Frédérichshall, place forte et importante qu'on regardait comme la clef du royaume. *Charles* en forma le fiége au mois de Décembre. Le foldat, tranfi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie fous la glace; c'était ouvrir la

d) Karl war im October 1718 in Norwegen eingedrungen, um es zu erobern, welches ihm nach feiner Rechnung nur fechs Monat koften follte.

tranchée dans une espèce de roc: mais les suédois ne pouvaient se rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues; jamais *Charles* n'en essuya de plus grandes. Sa constitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en Norvége au coeur de l'hiver sur de la paille, ou sur une planche, enveloppé seulement d'un manteau, sans que sa santé en fût altérée. Plusieurs de ses soldats tombaient morts de froid dans leurs postes, et les autres presque gelés, voyant leur roi qui souffrait comme eux, n'osaient proférer une plainte. Ce fut quelque temps avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée *Johns Dotter*, qui avait vécu plusieurs mois sans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui, qui s'était étudié toute sa vie à supporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut soutenir, voulut essayer encore combien de temps il pourrait supporter la faim sans en être abattu. Il passa cinq jours entiers sans manger ni boire; le sixième au matin il courut deux lieues à cheval, et descendit chez le prince de Hesse son beau-frère, où il mangea beaucoup, sans que ni une abstinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas

à la fuite d'un fi long jeûne l'incommodât. Avec ce corps de fer, gouverné par une ame fi hardie et fi inébranlable, dans quelque état qu'il pût être réduit, il n'avait point de voifin auquel il ne fût redoutable.

Le 11 Décembre 1718, jour de St. *André*, il alla fur les neuf heures du foir vifiter la tranchée, et ne trouvant pas le parallèle affez avancé à fon gré, il parut très-mécontent. M. *Megret*, ingénieur français, qui conduifait le fiége, l'affura que la place ferait prife dans huit jours: „Nous verrons, dit le „roi," et continua de vifiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau fefait un angle avec le parallèle; il fe mit à genoux fur le talus intérieur, et appuyant fes coudes fur le parapet, refta quelque temps à confidérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonftances deviennent effentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles* XII; ainfi je dois avertir que toute la converfation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi et l'ingénieur *Megret*, eft abfolument fauffe. Voici ce que je fais de véritable fur cet événement.

Le roi était expofé presqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était: il n'y avait alors auprès de fa perfonne que deux français; l'un était M. *Siquier*, fon aide-de-camp, homme de tête et d'exécution, qui s'était mis à fon fervice en Turquie, et qui était particulièrement attaché au prince de Heffe; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait fur eux à cartouche; mais le roi qui fe découvrait davantage était le plus expofé. A quelques pas derrière était le comte *Swerin*, qui commandait la tranchée. Le comte *Poffe* capitaine aux gardes, et un aide-de-camp nommé *Külbert*, recevaient des ordres de lui. *Siquier* et *Megret* virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait fur le parapet en pouffant un grand foupir; ils s'approchèrent, il était déjà mort. Une balle pefant une demi-livre l'avait atteint à la tempe droite, et avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; fa tête était renverfée fur le parapet, l'oeil gauche était enfoncé, et le droit entièrement hors de fon orbite. L'inftant de la bleffure avait été celui de fa mort; cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière fi fubite, de mettre par un mouvement naturel la main fur la garde de fon épée, et était encore dans cette attitude. A

ce spectacle, *Megret*, homme singulier et indifférent, ne dit autre chose, sinon. *Voilà la pièce finie, allons souper.* *Siquier* court sur le champ avertir le comte *Swerin.* Ils résolurent ensemble de dérober aux soldats la connaissance de cette mort, jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On enveloppa le corps d'un manteau gris; *Siquier* mit sa perruque et son chapeau sur la tête du roi; en cet état on transporta *Charles* sous le nom du capitaine *Carlsberg*, au travers des troupes, qui voyaient passer leur roi mort sans se douter que ce fût lui. Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortît du camp, et fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le temps de prendre ses mesures pour faire tomber la couronne sur la tête de sa femme, et pour en exclure le duc de Holstein qui pouvait y prétendre.

Ainsi périt à l'âge de trente-six ans et demi *Charles* XII roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être

le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse; il a porté toutes les vertus de héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité dégénérant en profusion a ruiné la Suède; son courage poussé jusqu'à la témérité a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté; et dans les dernières années le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son païs. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, sans avoir l'envie d'agrandir ses états; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre, et pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modestie, après la défaite que de la fermeté; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne; homme unique

plutôt que grand-homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au dessus de tant de gloire.

Charles XII était d'une taille avantageuse et noble; il avait un très-beau front, de grands yeux bleus rempli de douceur; un nez bien formé; mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des levres; presque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, et ne répoudait souvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé, dans l'inflexibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarrassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux et à la guerre, il n'avait jamais connu la société. Il n'avait lu, jusqu'à son loisir chez les turcs, que les commentaires de *César* et l'histoire d'*Alexandre*, mais il avait écrit quelques réflexions sur la guerre et sur ses campagnes depuis 1700 jusqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier de *Folard*, et lui dit que ce manuscrit avait été perdu à la malheureuse journée de Pultava. Quelques personnes ont voulu faire pas-

ſer ce prince pour un bon mathématicien: il avait ſans doute beaucoup de pénétration dans l'esprit, mais la preuve que l'on donne de ſes connaiſſances en mathématique n'eſt pas bien concluante: il voulait changer la manière de compter par dixaine, et il propoſait à la place le nombre ſoixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois un cube et un quarré, et qu'étant diviſé par deux, il était enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvait ſeulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire et le difficile [e]).

e) Elle prouve auſſi qu'il avait approfondi, jusqu'à un certain point, la théorie des nombres, puisqu'il connaiſſait la nature et les propriétés des échelles arithmétiques.
Anm. des fr. Herausg.

IV.

Vermiſchte Auffätze.

Sur la vraie vertu.

Le nom de la vertu retentit ſur la terre ;
On l'entend au théâtre, au barreau, dans la chaire,
Jusqu'au milieu des cours il parvient quelquefois :
Il s'eſt même gliſſé dans le traité des rois.
C'eſt un beau mot ſans doute, et qu'on ſe plait d'entendre,
Facile à prononcer, difficile à comprendre :
On trompe, on eſt trompé[a] Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons ;
Ou bien ces faux billets, vains enfans du ſyſtème
De ce fou d'écoſſais [b]) qui ſe dupa lui-même.

N 7

a) Indem man nämlich den Sinn dieſes Worts erklärt oder ſich erklären läſst.

b) Der berüchtigte *Law*, Urheber des Actien-handels, wodurch ſo viel Unheil in Frankreich 1720 entſtand. Das

Qu'eſt-ce que la vertu? le meilleur citoyen,
Brutus c), ſe repentit d'être un homme de bien.
La vertu, diſait-il, eſt un nom ſans ſubſtance.
L'école de *Zenon*, dans ſa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'inſenſibilité d).
Dans les champs levantins e) le derviche f) hébété
L'oeil au ciel, les bras hauts et l'esprit en prières,
Du Seigneur en danſant invoque les lumières,
Et tournant dans un cercle au nom de *Mahomet*,
Croit de la vertu même atteindre le ſommet.
Les reins ceints d'un cordon, l'oeil armé d'impudence,

weſentliche ſeines Plans war, die Staats-ſchulden mit Papier-geld zu bezahlen. Zu dem Ende errichtete er eine Bank, womit er eine Handels-geſellſchaft verband, die unter dem Namen der *Miſſiſippiſchen* bekannt iſt. Sein Plan war ſchlecht berechnet; er muſste aus Frankreich entfliehen und ſtarb arm: darum ſagt V. von ihm, daſs er ſich ſelbſt täuſchte.

c) B. heiſst *der beſte Staatsbürger*, weil er ohne allen Eigennutz dem Staat diente. Nachdem er gegen *Auguſt* die Schlacht bei *Filippi* verloren, ſoll er voll Unmuths geſagt haben; *O Tugend biſt du mehr als ein lerer Name?*

d) Das thaten nicht alle Schüler *Zenos*.

e) Weſt-Aſien.

f) Eine Art muhamediſcher Bettelmönche. Die vornehmſte ihrer gottesdienſtlichen Uebungen beſteht darin, daſs ſie alle Dienſtag und Freitag öffentlich bei Sang und Klang tanzen müſſen, nachdem ihr Vorſteher vorher eine Predigt gehalten.

Un hermite à ſandale g), engraiſſé d'ignorance
Parlant du nez à *Dieu*, chante au dos d'un lutrin
Cent cantiques hébreux, mis en mauvais latin.
Le Ciel puiſſe bénir ſa piété profonde h)!
Mais quel en eſt le fruit? quel bien fait-il au monde?
Malgré la ſainteté de ſon auguſte emploi,
C'eſt n'être bon á rien, de n'être bon qu'à ſoi.
Quand l'ennemi divin des ſcribes et des prêtres
Chez *Pilate* autrefois fut traîné par des traîtres;
De cet air inſolent, qu'on nomme dignité,
Le romain demanda: *Qu'eſt-ce que vérité?*
L'Homme-Dieu, qui pouvait l'inſtruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre.
Son ſilence éloquent diſait aſſez à tous,
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous;
Mais lorsque pénétré d'une ardeur ingénue,
Un ſimple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que, disciple ſage, il prétendit ſavoir
Quel eſt l'état de l'homme, et quel eſt ſon devoir,
Sur le grand intérêt, ſur ce point qui nous touche,

g) S. iſt eine lederne Sole, die oben auf dem Fuſs mittels Riemen oder Schnallen befeſtigt wird. Verſchiedene Mönche, unter andern die Kapuziner, tragen ſie.

h) P. ſcheint Beziehung auf das vorhergehende *hebreu* und *latin* zu haben; ſeine *tiefgelehrte* Frömmigkeit.

Celui qui ſavait tout ouvrit alors la bouche,
Et dictant d'un ſeul mot ſes décrets ſolemnels :
Aimez Dieu, lui dit-il, mais aimez les mortels.
Voilà l'homme et ſa loi, c'eſt aſſez, le Ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde eſt médiſant, vain, léger, envieux ;
Le fuir eſt très-bien fait, le ſervir encor mieux :
A ſa famille, aux ſiens je veux qu'on ſoit utile.
Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile i)
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulſifs et ces pas égarés ?
Contre un ſiècle indévot plein d'une ſainte rage,
Tu cours chez ta béate à ſon cinquième étage ;
Quelques ſaints poſſédés dans cet honnête lieu,
Jurent, tordent les mains en l'honneur du Bon Dieu ;
Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
Prediſent le paſſé, font cent autres miracles :
L'aveugle y vient pour voir, et les deux yeux privé,
Retourne aux Quinze Vingts*) marmortant ſon *Avé*

i) Was in dieſem Abſatz von den Schwärmern geſagt wird, geht zunächſt auf die *Krämpfler* (Konvulſioniſten), die in Paris ihre Rolle ſpielten. Ihren Urſprung nahmen ſie 1724 auf dem Grabe des Abts *Paris*, von deſſen vorgeblichen Wundern *Montgeron* ein groſses Werk geſchrieben hat.

*) Ein Armenhaus in Paris, welches der heil. Ludwig 1254 für 300 blinde Edelleute bauen lieſs, die er von einem Kreuzzuge ins gelobte Land zurück brachte, wo ſie das Geſicht verloren hatten.

Le boiteux ſaute et tombe; et ſa ſainte famille
Le ramène en chantant porté ſur ſa béquille,
Le ſourd au front ſtupide écoute et n'entend rien.
D'aiſe alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un ſot voiſin bénit, et qu'un fourbe ſeconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.
Je ſais que ce myſtère a de nobles appas:
Les ſaints ont des plaiſirs que je ne connais pas.
Les miracles ſont bons; mais ſoulager ſon frère,
Mais tirer ſon ami du ſein de la miſère,
Mais à ſes ennemis pardonner leurs vertus,
C'eſt un plus grand miracle, et qui ne ſe fait plus.
Ce magiſtrat, dit-on, eſt ſévère, inflexible;
Rien n'amollit jamais ſa grande ame inſenſible.
J'entends: il fait haïr ſa place et ſon pouvoir;
Il fait des malheureux par zèle et par devoir.
Mais l'a-t-on jamais vu, ſans qu'on le ſolicite,
Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choiſir dans la foule, et donner ſon appui
A l'honnête homme obſcur qui ſe tait devant lui?
De quelques criminels, il aura fait juſtice!
C'eſt peu d'être équitable, il faut rendre ſervice:
Le juſte eſt bienfeſant. On conte qu'autrefois
Le miniſtre odieux d'un de nos meilleurs rois
Lui diſait en ces mots ſon avis deſpotique:
„*Timante* eſt en ſecret bien mauvais catholique:
„On a trouvé chez lui la bible de *Calvin* k);

k) Die Bibel nach C. Ueberſetzung oder mit C. Erklärung.

„A ce funefte excès vous devez mettre un frein;
„Il faut qu'on l'emprifonne, ou du moins qu'on
l'exile."
„Comme vous, dit le roi, *Timante* m'eft utile,
„Vous m'apprenez affez quels font fes attentats;
„Il m'a donné fon fang et vous n'en parlez pas."
De ce roi bienfefant la prudence équitable
Peint mieux que vingt fermons la vertu véritable.

Du nom de vertueux feriez-vous l) honoré,
Doux et discret *Cyrus*, en vous feul concentré,
Prêchant le fentiment, vous bornant à féduire,
Trop faible pour fervir, trop pareffeux pour nuire,
Honnête homme indolent, qui dans un doux loifir,
Loin du mal et du bien, vivez pour le plaifir?
Non, je donne ce titre au coeur tendre et fublime
Qui foutient hardiment fon ami qu'on opprime.
Il t'était dû fans doute, éloquent *Péliffon* m),
Qui défendis *Fouquet* du fond de ta prifon.

l) Sollteft du beehrt werden dürfen.

m) P. verfertigte für F., in deffen Fall er hineingezogen ward, drei Vertheidigungs-fchriften, von denen *Voltaire* fagt, dafs fie, wie an Form, fo an Werth, manchen Reden Ciceros gleich kämen. — *Fouquet* war vor *Colbert* Finanz-minifter Ludwigs XIV. Er ging mit den öffentlichen Geldern fehr treulos um, und machte ungeheuern Aufwand. Sein Luftfchlofs *Vaux* und die dazu gehörigen Gärten hatten ihm, nach damaligem Gelde, achtzehn Millionen Livres gekoftet, welches izt noch einmal fo viel macht.

Je te rends grâce, ô Ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injuftice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repouffa les affauts du calomniateur,
Du fanatisme ardent, du ténébreux *Zoïle*,
Du miniftre abufé par leur troupe imbécile,
Et des petits tyrans bouffis de vanité
Dont mon indépendance irritait la fierté.
Oui, pendant quarante ans pourfuivi par l'envie,
Des amis vertueux n) ont confolé ma vie.
J'ai mérite leur zèle et leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, et ne l'ai point été.
Certain législateur o) dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour les biens de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à *Vaugelas* p)
Ce mot eft *bienfefance*, il me plait, il raffemble,
Si le coeur en eft cru, bien des vertus enfemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des fots,
Qui pefez la parole et mefurez les mots,
Pareille expreffion vous femble hafardée:
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

n) Unter diefen war befonders der Graf d'*Argental*, der in dem folgenden Auffatz befchrieben wird.

o) Der Abt *Saint Pierre*, deffen Vorfchläge zu Gründung und Erhaltung eines *ewigen Friedens* man izt nicht mehr fo lächerlich findet als ehmals.

p) Ein berühmter Sprachforfcher, auch Ueberfetzer des *Curtius*.

Notice fur M. le comte d'Argental; Extrait du Journal de Paris, du 16 du Janvier 1777.

Par M. de la Harpe.

Monfieur le comte d'*Argental* fut pendant cinquante ans *) l'ami de M. de *Voltaire*: fa mort ne faurait être indifférente à ceux qui ont aimé ce grand homme. Un autre grand Homme a dit: „Il y a quelque chofe de facré „dans les longs attachemens," *eft aliquid facri in antiquis neceffitudinibus* (Cicéron); et fans doute ils font encore plus refpectables quand le génie eft à côté de l'amitié. Le plus intime ami de l'écrivain le plus célèbre de fon fiècle eft, en quelque forte, un homme public; et c'eft à ce titre que j'ai cru que vous pouviez, Meffieurs a), placer dans vos feuilles quelques lignes confacrées à fa mémoire; car d'ailleurs, j'ai toujours penfé que celui

*) Et même pendant foixante et dix ans; et cette longue amitié ne fut jamais troublé par le moindre nuage.

a) Die Herausgeber des *Journal de Paris*.

qui a été assez heureux pour n'avoir à remplir que les devoirs d'une vie privée, ne doit guère recevoir d'autres tributs après sa mort que les regrets et le témoignage de ceux qui l'ont connu et chéri; tributs beaucoup plus honorables que ces notices nécrologiques, aujourd'hui si multipliées, bien moins par le désir d'honorer les morts que par la petite vanité de signer quelques phrases imprimées, et pour parler au public, à qui tout le monde veut parler.

Je n'ai point eu l'honneur d'être l'ami particulier de M. le comte d'*Argental;* j'ai eu celui de vivre assez long-temps dans sa société et avec les personnes qui lui ont été les plus chères. Ce que j'ai à dire de lui, n'est que l'expression des sentimens qu'il a laissés dans leur coeur, et le langage unanime de tous ceux qui l'ont approché. Les uns n'en parlent qu'avec les larmes de la reconnaissance et de la douleur, les autres qu'avec la plus affectueuse estime. Son commerce plaisait à tout le monde, et son caractère le fesait chérir de ses amis.

Il paraît que M. d'*Argental* a été un des hommes les plus heureusement né pour

eux b) comme pour les autres. Paſſé les premières années de ſa jeuneſſe, où l'on ſacrifie plus ou moins aux paſſions de cet âge, il n'a eu que des inclinations douces et des plaiſirs tranquilles. Il cultivait l'amitié, les lettres et la ſociété: ce fut-là ſa vie entière. Elle a toujours été la même, ſans aucune altération, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Engagé quelque temps dans la magiſtrature c), il en remplit les devoirs ſouvent pénibles et gênans avec une exactitude qui ſemblait ne lui rien coûter. Par une tournure d'esprit auſſi heureuſe que rare, tout ce qui était pour lui une obligation, était au nombre de ſes plaiſirs. Devenu depuis miniſtre d'une cour étrangère d), les correſpondances régulières qu'il entretenait avec elle, et qui pouvaient être un aſſez grand travail dans un âge fait pour le repos, devinrent le principal objet de

b) Mit den glüklichſten Anlagen für ſich wie für andere geboren.

c) Er war Parlements-rath. „Aber, ſagt der Herausgeber „von *Voltaires* Schriften, die Ungereimtheit und Barbarei „unſerer peinlichen Rechtslehre (Kriminal-recht) empörten ihn, darum legte er dieſe Stelle nieder."

d) Des Herzogs von Parma.

ses soins, et parurent e) entrer dans ses goûts. Le premier de tous et le plus vif fut toujours celui des lettres. Il fut lié avec tout ce que la France a eu de plus célèbre en ce genre, mais surtout avec *Voltaire*. On peut dire que son amitié pour lui fut sa passion dominante: c'était une espèce de culte. L'amitié est le seul où la superstition soit sans danger; elle n'a d'autre effet que d'agrandir à nos yeux celui que nous aimons; et si c'est un excès, il n'est pas contagieux: D'ailleurs, qui jamais eut plus que *Voltaire* le droit de le justifier?

M. d'*Argental* n'était point un de ces prôneurs charlatans qui s'enorgueillissent sous l'enseigne d'un grand nom. Son admiration pour *Voltaire* était un sentiment vrai et sans aucune ostentation; il adorait ses talens comme il aimait sa personne, avec la plus grande sincérité. Il jouissait véritablement de ses confidences et de ses succès, il n'en était pas vain, il en était heureux, et de si bonne foi, que tous ceux qui le voyaient lui savaient f)

e) Er schien Geschmack daran zu finden.

f) Ihm für dis Glück Dank wusten, d. i. sich darüber freuten und es mit ihm theilten, ohne ihn, wie es gleich darauf heisst, deswegen zu beneiden.

gré de ce bonheur. En effet, cette espèce de bonheur, dont nous jouiſſons dans autrui, a quelque choſe de ſi intéreſſant, que c'eſt peut-être le ſeul qui ne puiſſe exciter l'envie.

Avec beaucoup de douceur dans les moeurs, il n'avait pas moins de fermeté dans les principes qui ne s'allient pas communément; et c'étaient ſur-tout ſes principes qui déterminaient ſes affections. Il en donna une preuve remarquable et qui mérite d'être rapportée. Il était lié depuis long-temps, par une correſpondance journalière, avec un homme tout puiſſant dans cette même cour, dont lui-même était ici le miniſtre. Cet homme éprouva la plus éclatante disgrâce, et fut obligé de quitter ſon païs. Il vint à Paris, et dans des circonſtances ſi délicates, où tout autre aurait pu craindre de s'expoſer ſoi-même en paraiſſant attaché à un proscrit, M. le comte d'*Argental*, qui ne le connaiſſait que par ſes lettres, ne permit pas qu'il eût d'autre maiſon que la ſienne, et ſe montra publiquement et conſtamment ſon ami et ſon défenſeur, au risque de perdre une place qui fefait alors la plus grande partie de ſa fortune. Rien n'eſt ſi commun aujourd'hui que de ſe vanter d'a-

voir *du caractère* g); mais on n'a pas coutume de le prouver de cette façon-là.

M. d'*Argental* ne ſe preſſait pas non plus de parler de *ſenſibilité;* mais il avait en effet une ame très-ſenſible et un coeur aimant; et il n'attendait pas pour les montrer les grandes occaſions, qui ſont aſſez rares. Il avait cette ſenſibilité qui ſe montre dans tous les momens: il ſavait que, dans l'amitié, les petites choſes ſont d'un grand prix, parce qu'elles ſont de tous les jours. Perſonne n'eut plus que lui de ces attentions délicates et continuelles qui ſont le charme de la ſociété intime. Souvent ſes parens, ſes amis étaient agréablement ſurpris de tout ce qu'il imaginait pour leur faire voir combien il s'occupait d'eux: le déſir de leur plaire et de les voir heureux, était une de ſes penſées habituelles dans une âge où le plus ſouvent l'on n'eſt plus ſatisfait des autres que de ſoi-même; et ceux qui vivaient avec lui racontent à ce ſujet des détails qu'on n'entend pas ſans attendriſſement.

Dans un accès de fièvre, qui fut le comcement da la maladie dont il eſt mort au bout

g) Feſtigkeit in der Beobachtuug ſeiner Grundſätze.

de trois jours, il fit des vers pour une dame qui depuis bien des années était ſon amie intime, et dont l'amitié eſt faite pour honorer tous ceux qui peuvent la mériter [h]). Il en feſait peu, quoiqu'il les aimât infiniment; et l'on trouve encore dans ſes derniers vers un ſentiment aimable délicatement exprimé.

Il n'eſt pas néceſſaire de dire que l'ami de *Voltaire*, et le premier dépoſitaire de toutes ſes penſées et de tous ſes écrits, avait un goût naturellement bon et un esprit orné, nourri de la politeſſe de ce beau ſiècle de *Louis* XIV dont il avait vu la fin. Ce goût devait le rendre un peu ſévère ſur celui d'aujourd'hui; mais il aima toujours les vrais talens en tout genre; et notre grand acteur *le Kain* trouva en lui un protecteur auſſi conſtant qu'affectionné.

Une longue vieilleſſe ſans douleur, ſans dégoûts et presque ſans infirmités, devait être la récompenſe d'un esprit doux, d'un bon coeur et d'un caractère aimable. Sans ambition, ſans cupidité, ſans orgueil, M. d'*Argental* conſerva jusqu'à la fin de ſes jours les mêmes goûts, les mêmes plaiſirs, les mêmes amis. Sa vie fut égale comme ſon

h) Madame de *Courteille*.

humeur. Sa tête n'éprouva aucun affaibliſſement. Spectacles, littérature, événemens publics, il s'intéreſſait à tout, autant que ceux qui pouvaient voir devant eux un long avenir. Sa ſanté même était aſſez bonne pour qu'on dût ſe flatter que ſa carrière pouvait ſe prolonger encore. Une fièvre ſoporeuſe le conduiſit au tombeau en peu de jours auſſi doucement qu'il avait vécu; et l'on peut dire qu'il s'eſt endormi dans la mort.

De l'égalité des conditions a)

Tu vois, ſage *Ariſton*, d'un oeil d'indifférence
La grandeur tyrannique et la fière opulence ;
Tes yeux d'un faux éclat ne ſont point abuſés.
Ce monde eſt un grand bal, où des fous déguiſés,
Sous les riſibles noms d'*éminence* et d'*alteſſe*,
Penſent enfler leur être et hauſſer leur baſſeſſe.
Envain des vanités l'appareil nous ſurprend :
Les mortels ſont égaux ; leur masque eſt différent.
Nos cinq ſens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, ſont la ſeule meſure.
Les rois en ont-ils ſix ? et leur ame et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce ? ont-ils d'autres ſorts ?
C'eſt du même limon que tous ont pris naiſſance ;
Dans la même faibleſſe ils traînent leur enfance :
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.

Hé quoi, me dira t-on, quelle erreur eſt la vôtre !
N'eſt-il aucun état plus fortuné qu'un autre ?

a) Unter *Gleichheit der Zuſtände* verſteht V. hier das gleiche Maaſs von Wohl und Weh, das den verſchiedenen Ständen zu Theil wird.

Le ciel a t-il rangé les mortels au niveau b)?
La femme d'un commis, courbé ſur ſon bureau,
Vaut-elle une princeſſe auprès du trône aſſiſe?
N'eſt-il pas plus plaiſant pour tout homme d'égliſe
D'orner ſont front tondu d'un chapeau rouge ou verd,
Que d'aller, d'un vil froc obscurément couvert,
Recevoir à genoux, après *laude* ou *matine*,
De ſon prieur cloîtré vingt coups de discipline?
Sous un triple mortier n'eſt-on pas plus heureux
Qu'un clerc enſeveli dans un greffe poudreux?
Non; Dieu ſerait injuſte, et la ſage nature
Dans ſes dons partagés garde plus de meſure.
Penſe-t-on qu'ici bas ſon aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune colonnel a ſouvent l'impudence
De paſſer en plaiſir un maréchal de France c).
Etre heureux comme un roi, dit le peuple hébété:
Hélas! pour le bonheur que fait la majeſté?
En vain ſur ſes grandeurs un monarque s'appuie.
Il gémit quelquefois, et bien ſouvent s'ennuie.
Son favori ſur moi jette à peine un coup-d'oeil.
Animal compoſé de baſſeſſe et d'orgueil,

b) Hat der Himmel die Menſchen dem Range nach gleich geſtellt? Der Frager meint, die gröſsere Glückſeligkeit richte ſich nach dem höhern Range.

c) Dis war ſonſt in Frankreich die höchſte Würde im Kriegsſtande.

Accablé de dégoût en inſpirant l'envie,
Tour à tour l'on t'encenſe et l'on te calomnie.
Parle, qu'as tu gagné dans la chambre du roi?
Un peu plus de flatteurs et d'ennemis que moi.

Sur les énormes tours de notre obſervatoire,
Un jour en conſultant leur céleſte grimoire d),
Des enfans d'Uranie e) un eſſaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux
Obſervait les ſecrets du monde planétaire.
Un ruſtre s'écria: ces ſorciers ont beau faire,
Les aſtres ſont pour nous auſſi bien que pour eux:
On en peut dire autant du ſecret d'être heureux.
Le ſimple, l'ignorant, pourvu d'un inſtinct ſage,
En eſt tout auſſi près, au fond de ſon village,
Que le fat important qui penſe le tenir,
Et le triſte ſavant qui croit le définir.

On dit qu'avant la boîte apportée à *Pandore* f),
Nous étions tous égaux: nous le ſommes encore.

d) Unter dem *himmliſchen Zauberbuche* wird hier der geſtirnte Himmel verſtanden, aus dem die Unkundigen ſich ſo wenig finden können, als aus einem Haufen von Zauberzeichen und Beſchwörungs-formeln.

e) Urania iſt die Muſe der Sternkunde.

f) *Pandora* war, nach einem alten griechiſchen Dichter, die erſte Frau, alſo unſere *Eva*. Die Götter ſtatteten ſie mit

Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'eſt pour nous la parfaite et ſeule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces eſclaves champêtres,
Qui creuſent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres;
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertiliſent la terre en déchirant ſon ſein.
Ils ne ſont point formés ſur le brillant modèle
De ces paſteurs galans qu'a chanté *Fontenelle* g).
Ce n'eſt point *Timarette*, et le tendre *Tircis*,
De roſes couronnés ſous des myrthes aſſis,
Entrelaçant leurs noms ſur l'écorce des chênes,
Vantant avec eſprit leurs plaiſirs et leurs peines.
C'eſt *Pierrot*, c'eſt *Colin*, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un foſſé bourbeux.
Perrette au point du jour eſt aux champs la première.
Je les voit haletans, et couverts de pouſſière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, et le feu des étés.

O 4

verſchiedenen Reizen und Künſten aus um die Männer zu verführen. Auch ſchickten ſie ihr eine Büchſe, dem Vorgeben nach voll ſchöner Sachen. Als aber P. dieſelbe öffnete, flogen da heraus alle Uebel, körperliche und geiſtliche und verbreiteten ſich über die Erde.

g) In F. Schäfergedichten ſprechen und handeln die Perſonen wie verſeinerte Stadt- und Hofleute.

Ils chantent cependant; leur voix fauſſe et ruſtique
Gaîment de *Pellegrin* h) détonne un vieux cantique.
La paix, le doux ſommeil, la force, la ſanté,
Sont le fruit de leur peine et de leur pauvreté.
Si *Colin* voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à ſon coeur, aſſourdit ſes oreilles:
Il ne deſire point ces plaiſirs turbulens;
Il ne les conçoit pas; il regrette ſes champs,
Dans ces champs fortunés l'amour même l'appelle.
Et tandis que *Damis*, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, et vernis par *Martin* i),
Des intrigues du temps compoſant ſon deſtin,
Dupé par ſa maîtreſſe et haï par ſa femme,
Prodigue à vingt beautés ſes chanſons et ſa flamme;
Quitte *Eglé* qui l'aimait pour *Cloris* qui le fuit,
Et prend pour volupté le ſcandale et le bruit;
Colin, plus vigoureux, et pourtant plus fidelle,
Revole vers *Liſette* en la faiſon nouvelle.
Il vient, après trois mois de regrets et d'ennui,
Lui préſenter des dons auſſi ſimples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles,

h) Ein Abt, der im Gaſſenhauer-ton geiſtliche Lieder gemacht hat, die ehmals auf dem Lande und in Klöſtern viel geſungen worden.

i) Ein berühmter Lackirer.

Qu'*Hébert* k) vend à crédit pour tromper tant de belles.
Sans tous ces riens brillans il peut toucher un coeur;
Il n'en a pas befoin: c'eft le fard du bonheur.

L'aigle fière et rapide, aux aîles étendues,
Suit l'objet de fa flamme élancé dans les nues.
Dans l'ombre des vallons le taureau bondiffant
Cherche en paix fa géniffe et plaît en mugiffant.
Au retour du printemps, la douce philomèle
Attendrit par fes chants fa compagne fidelle;
Et du fein des buiffons, le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux infectes de l'air.
De fon être content, qui d'entr'eux s'inquiète
S'il eft quelqu'autre espèce, ou plus ou moins parfaite?
Et qu'importe à mon fort, à mes plaifirs préfens,
Qu'il foit d'autres heureux, qu'il foit des biens plus grands?

Mais, quoi! cet indigent, ce mortel famélique
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le refte affreux,
Respirant pour fouffrir, eft-il un homme heureux?

k) Ein berühmter Kunfthändler in Paris.

Non, ſans doute; et *Thamas* l) qu'un esclave détrône,
Ce viſir dépoſé, ce grand qu'on empriſonne,
Ont-ils des jours ſereins, quand ils ſont dans les fers?
Tout état a ſes maux, tout homme a ſes revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charles m) aurait ſous ſes loix retenu l'Angleterre;
Dufréni n) moins prodigue et docile au bon ſens
N'eût point dans la miſère avili ſes talens.
Tout eſt égal enfin: la cour a ſes intrigues;
Le mérite modeſte eſt ſouvent obscurci;
Le malheur eſt par-tout, mais le bonheur auſſi.
Ce n'eſt point la grandeur, ce n'eſt point la baſſeſſe,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeuneſſe,
Qui fait, ou l'infortune, ou la félicité.

Jadis le pauvre *Irus*, honteux et rebuté,
Contemplant de *Créſus* l'orgueilleuſe opulence,

l) Ein perſiſcher Prinz in der erſten Hälfte dieſes Jahrhunderts, dem einer ſeiner Unterthanen, der nachher ſo berühmt gewordene Schach *Nadir*, erſt das perſiſche Reich gegen Tatarn, Türken und Ruſſen wieder eroberte, und es ihm nachher ſelbſt raubte.

m) Karl VII König von Frankreich, unter welchem das berühmte Mädchen von Orleans, *Hannchen von Arc*, ihre Rolle ſpielte.

n) Ein Dichter aus der Zeit Ludwigs XIV, der von ihm ſagte, er würde ihm nie reich machen können, weil er alles verthat.

Murmurait hautement contre la providence.
Que d'honneurs! diſait-il: que d'éclat, que de biens.
Que *Créſus* eſt heureux! il a tout et moi rien.
Comme il diſait ces mots une armée en furie
Attaque en ſon palais le tyran de Carie.
De ſes vils courtiſans il eſt abandonné
Il fuit, on le pourſuit; il eſt pris, enchaîné;
On pille ſes tréſors, on ravit ſes maîtreſſes.
Il pleure; il apperçoit, au fort de ſes détreſſes,
Irus, le pauvre *Irus*, qui parmi tant d'horreurs,
Sans ſonger aux vaincus boit avec les vinqueurs.
O Jupiter! dit-il, ô ſort inexorable!
Irus eſt trop heureux, je ſuis ſeul miſérable.
Ils ſe trompaient tous deux, et nous nous trompons tous.
Ah! du deſtin d'autrui ne ſoyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les coeurs ſont cachés, tout homme eſt un abyme.
La joie eſt paſſagère et le rire eſt trompeur.
Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tout lieu, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, par tout avec meſure,
Et par tout paſſager, hors dans ſon ſeul auteur.
Il eſt ſemblable au feu dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en ſecret s'inſinue,

Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le ſable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durci les hivers.

Le ciel en nous formant mélangea notre vie
De déſirs, de dégoûts, de raiſon, de folie,
De momens de plaiſirs, et de jours de tourmens.
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils compoſent tout l'homme, ils forment ſon eſſence,
Et Dieu nous peſa tous dans la même balance.

Extrait d'une Epitre à M. l'Abbé Servien.

Priſonnier au château de Vincennes 1714.

Tu peux, *Abbé*, du ſort jadis propice
Par ta vertu corriger l'injuſtice;
Tu peux changer ce donjon déteſté
En un palais par Minerve habité.
Le froid ennui, la ſombre inquiétude,
De ta priſon vont bientôt s'exiler,
Vois dans tes bras de toutes parts voler
L'oubli des maux, le ſommeil déſirable,
L'indifférence, au coeur inaltérable,
Qui, dédaignant les outrages du ſort,
Voit d'un même oeil et la vie et la mort;
La paix tranquille, et la conſtance altière,
Au front d'airain, à la démarche fière,
A qui jamais ni les rois ni les dieux,
La foudre en main, n'ont fait baiſſer les yeux.

Divinités [a]) des ſages adorées,
Que chez les grands vous étes ignorées!

a) Dieſe Gottheiten ſind die vorhin genannten, *die hohe Standhaftigkeit, der ruhige Seelenfriede* u. ſ. w.

Le fol amour, l'orgueil préſomptueux,
Des vains plaiſirs l'eſſaim tumultueux,
Troupe volage à l'erreur conſacré,
De leurs palais vous défendent l'entrée.
Mais la retraite a pour vous des appas:
Dans nos malheurs vous nous tendez les bras;
Des paſſions la troupe confondue.
A votre aſpect disparaît éperdue.
Par vous, heureux au milieu des revers
Le philoſophe eſt libre dans les fers.

Extrait d'une Epitre à Madame la Marquiſe du Chatelet.

Sur la calomnie.

Ecoutez-moi, reſpectable *Emilie:*
Vous étes belle: ainſi donc la moitié
Du genre humain ſera votre ennemie;
Vous poſſédez un ſublime génie:
On vous craindra; votre tendre amitié
Eſt confiante: et vous ſerez trahie;
Votre vertu, dans ſa démarche unie
Simple et ſans fard, n'a point ſacrifié
A nos devots: craignez la calomnie.
Attendez-vous, s'il vous plait, dans la vie
Aux traits malins que tout fat à la cour,
Par paſſe-temps, ſouffre et rend tour à tour,

La médiſance eſt la fille immortelle
De l'amour-propre et de l'oiſiveté.
Ce monſtre ailé paraît mâle et femelle,
Toujours parlant, et toujours écouté.
Amuſement et fléau de ce monde,
Elle y préſide, et ſa vertu féconde
Du plus ſtupide échauffe les propos,
Rebut du ſage, elle eſt l'eſprit des ſots.
En ricanant, cette maigre furie
Va de ſa langue épandre les venins
Sur tous états. Mais trois ſortes d'humains
Plus que le reſte, alimens de l'envie,
Sont expoſés à ſa dent de harpie:
Les beaux eſprits, les belles et les grands
Sont de ſes traits les objets différens.
Quiconque en France avec éclat attire
L'oeil du public eſt ſûr de la ſatire.
Un bon couplet, chez ce peuple falot,
De tout mérite eſt l'infaillible lot.

Mais croyez-moi, ſon b) trône eſt à Paris.
Là, tous les ſoirs, la troupe vagabonde
D'un peuple oiſif, appelé le beau monde,
Va promener de réduit en réduit
L'inquiétude et l'ennui qui la ſuit.
Là ſont en foule antiques mijaurées c),

b) Der Satire.
c) *A. m.* Fratzengeſichter aus der alten Welt.

Jeunes oiſons, et bégueules titrées,
Diſant des riens d'un ton de perroquet,
Lorgnant des ſots, et trichant au piquet.
Blondins d) y ſont, beaucoup plus femmes qu'elles,
Profondément rempli de bagatelles,
D'un air hautain, d'une bruyante voix,
Chantant, danſant, minaudant à la fois.
Si par hazard quelque perſonne honnête,
D'un ſens plus droit et d'un goût plus heureux,
Des bons écrits ayant meublé ſa tête,
Leur fait l'affront de penſer à leurs yeux:
Tout auſſi-tôt leur brillante cohue,
D'étonnement et de colère émue,
Bruyant eſſaim de frélons envieux,
Pique et pourſuit cette abeille charmante,
Qui leur apporte, hélas! trop imprudente e),
Ce miel ſi pur et ſi peu fait pour eux.

* * *

Que le menſonge un inſtant vous outrage,
Tout eſt en feu ſoudain pour l'appuyer:
La vérité perce enfin le nuage,
Tout eſt de glace à vous juſtifier.

d) *B.* daſſelbe, was *petit-maître* und izt *muscadin* heiſst, Stutzer, ſüſser Herr.

e) *T. i.* weil nämlich ſo gute Sachen bei ſo ſchlechten Leuten übel angebracht ſind.

Ne craignons rien de qui cherche à médire.
En vain *Boileau*, dans fes févérités.
A de *Quinault* dénigré les beautés;
L'heureux *Quinault*, vainqueur de la fatire,
Rit de fa haine et marche à fes côtés f).

Moi-même enfin, qu'une cabale inique
Voulut noircir de fon fouffle cauftique,
Je fais jouir, en dépit des cagots,
De quelque gloire, et même du repos.

Voici le point fur lequel je me fonde g):
On entre en guerre en entrant dans le monde.
Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
Obscurément tourmentant votre vie;
Homme public, c'eft la publique envie
Qui contre vous lève fon front altier.
Le coq jaloux fe bat fur fon fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine:
Tel eft l'état de la nature humaine.
La Jaloufie, et tous fes noirs enfans
Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.
Montez au ciel: trois déeffes rivales

f) D. i. *Quinauls* Schriften werden eben fo gefchätzt als *Boileau's*.

g) D. i. mein Grundfatz ift.

Troublent le ciel qui rit de leur ſcandales;
Que faire donc? à quel ſaint recourir?
Je n'en ſais point. Il faut ſavoir ſouffrir.

Extrait d'une Epitre à Mademoiſelle de Lubert.

De vos malheurs je ſais toute l'hiſtoire h);
L'Amour, l'Hymen ont trahi vos déſirs.
Oubliez-les; ce n'eſt que les plaiſirs
Dont nous devons conſerver la mémoire.
Les maux paſſés ne ſont plus de vrais maux;
Le préſent ſeul eſt de notre apanage,
Et l'avenir peut conſoler le ſage,
Mais ne ſaurait altérer ſon repos.

h) La mère de M. de L. s'était oppoſée à ſon mariage avec M. le préſident R . . . .

Epitre au Prince Royal depuis Roi de Prusse 1736.

De l'usage de la science dans les princes.

Prince, il est peu de rois que les muses instruisent;
Peu savent éclairer les peuples qu'ils conduisent.
Le sang des *Antonins* sur la terre est tari;
Car depuis ce héros de Rome si chéri,
Ce philosophe-roi, ce divin *Marc-Aurèle*,
Des princes, des guerriers, des savans le modèle,
Quel roi, sous un tel joug osant se captiver
Dans les sources du vrai sut jamais s'abreuver i)?
Deux ou trois, tout tout au plus, prodiges dans l'histoire,
Du nom de philosophe ont mérité la gloire;
Le reste est à vos yeux le vulgaire des rois,
Esclaves des plaisirs, fiers oppresseurs des lois,
Fardeaux de la nature, ou fléaux de la terre,
Endormis sur le trône, ou lançant le tonnerre.
Le monde aux pieds des rois les voit sous un faux jour:
Qui sait régner sait tout, si l'on en croit la cour

i) D. i. Welcher König, seit *Marc-Aurèle*, hatte den Muth sich das Joch (d. i. die schwere Pflicht) aufzulegen, dafs er bis zur Quelle der Wahrheit (d. i. bis zu den ewigen Grundwahrheiten, woraus alle übrigen abfliefsen, und die man nur durch scharfes und anhaltendes Nachdenken findet) vordränge, um aus ihr zu schöpfen.

Mais quel eſt en effet ce grand art politique,
Ce talent ſi vanté dans un roi despotique?
Tranquille ſur le trône, il parle, on obéit;
S'il ſourit, tout eſt gai, s'il eſt triſte, on frémit.
Quoi! régir d'un coup-d'oeil une foule ſervile,
Eſt-ce un poids ſi peſant, un art ſi difficile?
Non: mais fouler aux pieds la coupe de l'erreur,
Dont veut vous enivrer un ennemi flatteur,
Des prélats courtiſans k) confondre l'artifice,
Aux organes des lois l) enſeigner la juſtice,
Du ſéjour doctoral m) chaſſant l'abſurdité
Dans ſon ſein ténébreux placer la vérité;
Eclairer le ſavant, et ſoutenir le ſage:
Voilà ce que j'admire, et c'eſt-là votre ouvrage.
L'ignorance, en un mot, flétrit toute grandeur.

Du dernier roi d'Espagne un grave n) ambaſſadeur
De deux ſavans anglais reçut une prière.

k) V. dachte hier vielleicht zunächſt an die Beichtväter Ludwigs XIV, die ihm unter andern weifs machten, er müſſe, für die Sünden ſeiner Jugend Gott zu verſöhnen, die Hugonotten verfolgen.

l) Die *Werkzeuge der Geſetze* ſind die Richter.

m) Die *Doktor-* oder *Lehrer-ſitze* ſind die Schulen, niedere und hohe.

n) Cette avanture ſe paſſa à Londres la première année du règne de *Charles* II roi d'Espagne.

Ils voulaient, dans l'école apportant la lumière
De l'air qu'un long cristal enferme en sa hauteur,
Aller au haut d'un mont marquer la pesanteur o),
Il pouvait les aider dans ce savant voyage;
Ils les prit pour des fous: lui seul était peu sage.
Que dirai-je d'un pape p) et de sept cardinaux,
D'un zèle apostolique unissant les travaux,
Pour apprendre aux humains dans leurs augustes codes
Que c'était un péché de croire aux antipodes?
Combien de souverains, chrétiens et musulmans,
Ont tremblé d'une éclipse, ont craint des talismans q)!

o) Il s'agissait de reconnaître la différence du poids de l'atmosphère au pied et au sommet de la montagne. Pour s'épargner l'embarras d'y transporter un baromètre on se proposait d'employer un siphon (einen Heber) dont une des branches serait bouchée à l'extrémité supérieure; le bras étant rempli de mercure qui doit être de niveau dans les deux branches au pied de la montagne. Au sommet le mercure se trouve plus haut dans la branche ouverte, et plus bas dans la branche fermée. La différence de niveau sert à connaître celle du poids de l'atmosphère. Plus la branche fermée (c'est à-dire le tube qui renferme l'air pris au pied de la montagne) est longue, plus l'expérience peut être exacte. Voilà pourquoi M. de V. dit. *un long cristal*. Depuis qu'on fait construire des barométres portatifs, on a cessé d'employer toute autre espèce d'instrument pour ces expériences.

p) Dieser Pabst hiess *Zacharias* und lebte im achten Jahrhundert; und *Vergil* oder *Virgil* hiess der Mann der behauptete, dass es Antipoden gebe.

q) Ein T. hat gewöhnlich die Gestalt einer Münze und ist von Metall, mit einem Loche, wodurch ein Ring gezogen

Tout monarque indolent, dédaigneux de s'inſtruire,
Eſt le jouet honteux de qui veut le ſéduire.
Un aſtrologue r), un moine, un chimiſte effronté,
Se font un revenu de ſa crédulité.
Il prodigue au dernier ſon or par avarice;
Il demanda au premier ſi Saturne propice,
D'un aſpect fortuné regardant le ſoleil,
L'appele à table, au lit, à la chaſſe, au conſeil;
Il eſt aux pieds de l'autre; et d'une ame ſoumiſe,
Par la crainte du diable, il enrichit l'égliſe.
Un pareil ſouverain reſſemble à ces faux dieux,
Vils marbres adorés, ayant en vain des yeux,
Et le prince éclairé, que la raiſon domine,
Eſt un vivant portrait de l'eſſence divine.
Je ſais que dans un roi, l'étude, le ſavoir,
N'eſt pas le ſeul mérite et l'unique devoir;
Mais qu'on me nomme enfin, dans l'hiſtoire ſacrée.
Le roi dont la mémoire eſt la plus révérée:
C'eſt ce bon *Salomon* que Dieu même éclaira,

wird, woran man den Talisman trägt, um ſich vor Miſsgeſchick zu ſchützen. Es ſteht eine Sonne, ein Mond, oder ſonſt ein Stern, auch wol andere Figuren darauf.

r) Sterndeuter, d. i. der das Schikſal eines Menſchen in den Sternen leſen zu können vorgibt. Ehmals glaubte man allgemein an dieſe Kunſt, ſo wie an Hexerei und andere Dinge, wovon man izt den Ungrund einſieht. — Die *Aſtrologie* macht dem menſchlichen Verſtande eben ſo viel Schande als die *Aſtronomie* ihm Ehre bringt.

Qu'on chérit dans Sion, que la terre admira,
Qui mérita des rois le volontaire hommage.
Son peuple était heureux, il vivait sous un sage:
L'abondance, à sa voix passant le sein des mers,
Volait pour l'enrichir des bouts de l'univers ;
Comme à Londre, à Bordeaux, de cent voiles suivie
Elle apporte au printemps les trésors de l'Asie.
Ce roi, que tant d'éclat ne pouvait éblouir,
Sut joindre à ses talens l'art heureux de jouir,
Ce sont-là les leçons qu'un roi prudent doit suivre :
Le savoir en effet n'est rien sans l'art de vivre.
Qu'un roi n'aille donc point, épris d'un faux éclat,
Pâlissant sur un livre, oublier son état;
Que plus il est instruit, plus il aime la gloire.

De ce monarque anglais vous connoissez l'histoire.
Dans un fatal exil *Jacques* s) laissa périr
Son gendre infortuné t) qu'il eût pu secourir.
Ah! qu'il eût mieux valu, rassemblant ses armées,
Délivrer des Germains, les villes opprimées;
Venger de tant d'états les désolations,
Et tenir la balance entre les nations,

s) Jakob I, König von Grofsbrittannien,

t) Der Kurfürst von der Pfalz *Friedrich* V. der im dreissigjährigen Kriege erst zum König in Böhmen erwählt ward und nachher alles verlor.

Que d'aller, des docteurs briguant les vains ſuf-
frages,
Au doux enfant *Jeſus* u) dédier ſes ouvrages!
Un monarque éclairé n'eſt pas un roi pedant:
Il combat en héros, il penſe en vrai ſavant.
Tel fut ce *Julien* x) méconnu du vulgaire.
Philoſophe et guerrier, terrible et populaire.
Ainſi ce grand *Céſar*, ſoldat, prêtre, orateur.
Fut du peuple romain l'oracle et le vainqueur.
Il ſerait aujourd'hui votre modèle auguſte;
Et votre exemple en tout, s'il avait été juſte.

Epitre au Roi de Pruſſe.

En réponſe à une lettre dont il honora l'auteur, à ſon avénement à la couronne y) 1740.

Quoi, vous étes monarque, et vous m'aimez
encore.
Quoi, le premier moment de cette heureuſe aurore,

u) Le roi J. fit un petit traité de théologie qu'il dédia à l'enfant *Jeſus*.

x) Der bekannte Kaiſer *Julian*, der Abtrünnige genannt.

y) Dieſer Brief findet ſich unter Friedrichs nachgelaſſenen Schriften. Hier iſt er:

„Mon cher ami, mon ſort a changé, et j'ai aſſiſté aux „derniers momens d'un roi, à ſon agonie et à ſa mort

Qui promet à la terre un jour ſi lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes voeux !
O coeur toujours ſenſible ! ame toujours égale !
Vos mains du trône à moi rempliſſent l'intervalle.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,

„En parvenant à la royauté, je n'avais pas beſoin aſſuré-„ment de cette leçon pour être dégouté de la vanité et „des grandeurs humaines. J'avais projeté un petit ou-„vrage de métaphyſique ; il s'eſt changé en mes mains en „ouvrage de politique. Je croyais joûter avec l'aimable „Voltaire, et il me faut escrimer avec le *vieux Machiavel* „*mitré* *). Enfin, mon cher Voltaire, nous ne ſommes „point maîtres de notre ſort. Le tourbillon des événe-„mens nous entraîne, et il faut ſe laiſſer entraîner. Ne „voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un „philoſophe un peu ſceptique, mais un ami véritablement „fidelle. Pour Dieu ! ne m'écrivez qu'en homme, et mé-„priſez avec moi les titres, le nom, et l'éclat extérieur."

„Jusqu'à préſent il me reſte à peine le temps de me „reconnaître. J'ai des occupations infinies, et je m'en „donne encore davantage ; mais malgré tout ce travail il „me reſte toujours du temps aſſez pour admirer vos „ouvrages, et pour puiſer chez vous et des inſtructions „et des délaſſemens. Aſſurez la marquiſe de mon eſtime, „et que je l'admire autant, que ſes vaſtes connaiſſances et „la rare capacité de ſon esprit le méritent. Adieu, mon „cher Voltaire. Si je vis, je vous verrai, et cela même „cette année. Aimez-moi toujours, et ſoyez toujours „ſincère avec votre ami.

*) Ob er darunter den Pabſt oder den Kaiſer (denn *mitre* hieſs ehmals auch eine Mütze der Kaiſerinnen verſteht, und was für eine politiſche Schrift es iſt, wovon er ſpricht, weiſs ich nicht anzugeben. Der Kaiſer Karl VI ſtarb erſt im October dieſes Jahrs.

Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon coeur
Cet écrit vertueux, ces divins caractères
Du bonheur des humains font les gages fincères.
Ah prince! ah digne espoir de nos coeurs captivés [z])!
Ah! régnez à jamais comme vous écrivez.
Pourfuivez, rempliffez des voeux fi magnanimes:
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes;
Et vous, plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts, et d'aimer les humains.

Et toi [a]), dont la vertu brilla perfécutée,
Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommait athée,
Martyr de la raifon, que l'envie en fureur
Chaffa de fon païs par les mains de l'erreur,
Reviens; il n'eft plus rien qu'un philofophe craigne;
Socrate eft fur le trône, et la vérité règne.

Cet or qu'on entaffait, ce pur fang des états
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,

z) Gefeffelt nämlich an den neuen König.

a) Le Profeffeur *Volf*, perfécuté comme athée par les théologiens de l'univerfité de Hall, chaffé par *Frédéric* II *), fous peine d'être pendu, et fait chancelier de la même univerfité, à l'avénement de Frédéric III.

*) Nach itziger Art zu zählen *Friedrich Wilhelm* I, fo wie nachher *Friedrich* III izt Friedrich II heifst.

Répandu par ſes mains, au gré de ſa prudence,
Va ranimer la vie, et porter l'abondance.
La ſanglante injuſtice expire ſous ſes pieds;
Déjà les rois voiſins ſont tous ſes alliés;
Ses ſujets ſont ſes fils, l'honnête homme eſt ſon frère;
Ses mains portent l'olive, et s'arment pour la guerre.
Il ne recherche point ces énormes ſoldats,
Ce ſuperbe appareil, inutile aux combats,
Fardeaux embarraſſans, coloſſes de la guerre b),
Enlevés c) à prix d'or aux deux bouts de la terre:
Il veut dans ſes guerriers le zèle et la valeur,
Et, ſans les meſurer, juge d'eux par le coeur.
Ainſi penſe le juſte, ainſi règne le ſage.
Mais il faut au grand homme un plus heureux partage;
Conſulter la prudence, et ſuivre l'équité,
Ce n'eſt encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'eſt que juſte eſt dur, qui n'eſt que ſage eſt triſte:
Dans d'autres ſentimens l'héroïsme conſiſte.
Le conquérant eſt craint, le ſage eſt eſtimé,
Mais le bienfeſant charme, et lui ſeul eſt aimé;

P 2

b) Die *groſsen Potsdamer*, die Friedrich Wilhelm I ſammelte.

c) Un de ces ſoldats, qu'on nommait Petit-Jean, avait été acheté vingt-quatre mille livres.

Lui ſeul eſt vraiment roi, ſa gloire eſt toujours pure;
Son nom parvient ſans tache à la race future.
A qui ſe fait chérir faut-il d'autres exploits?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois:
A peine a-t il un nom fameux par la victoire:
Connu par ſes bienfaits, ſa bonté fait ſa gloire.
Jéruſalem conquiſe, et ſes murs abbattus
N'ont point éterniſé le grand nom de *Titus*;
Il fut aimé: voilà ſa grandeur véritable.

O vous qui l'imitez! vous ſon rival aimable!
Effacez le héros dont vous ſuivez les pas:
Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

Epitre à M. le comte de Maurepas. Miniſtre d'état d).

Sur l'encouragement des arts. 1740.

Toi qui, mêlant toujours l'agréable à l'utile,
Des plaiſirs aux travaux paſſes d'un vol agile,

d) Cette pièce fut d'abord adreſſée à M. le comte de *Maurepas*, enſuite elle reparut ſous le titre: *à un miniſtre d'état.* M. de *Voltaire* n'avait pu pardonner à M. de *Maurepas* de s'être réuni au théatin *Boyer* pour l'empêcher de ſuccéder, à l'académie françaiſe, au cardinal de *Fleuri*: il crut devoir effacer ſon nom, conſerver l'épitre qui renfermait des leçons utiles, et laiſſer ſes lecteurs l'adreſſer aux miniſtres qu'ils croiraient la mériter.

Que j'aime à voir ton goût, par des soins bienfesans,
Encourager les arts à ta voix renaissans!
Sans accorder jamais d'injuste préférence,
Entre tous ces rivaux tiens toujours la balance.
De Melpomène en pleurs anime les accens;
De sa riante soeur chéris les agrémens;
Anime le pinceau, le ciseau, l'harmonie,
Et mets un compas d'or e) dans les mains d'Uranie.
Le véritable esprit sait se plier à tout:
On ne vit qu'à demi, quand on n'a qu'un seul goût.

Je plains tout être faible aveugle en sa manie,
Qui dans un seul objet confina son génie;
Et qui, de son idole adorateur charmé,
Veut immoler le reste au Dieu qu'il s'est formé.
Entends-tu murmurer ce sauvage algébriste,
A la démarche lente, au teint blême, à l'oeil triste,
Qui d'un calcul aride à peine encore instruit,
Sait que quatre est à deux, comme seize est à huit?
Il méprise *Racine*, il insulte à *Corneille;*
Lulli n'a point de sons pour sa pesante oreille;
Et *Rubens* vainement, sous ses pinceaux flatteurs,
De la belle nature assortit les couleurs.
Des xx redoublés admirant la puissance,

e) Der *goldene Zirkel* soll vielleicht nicht blofs die Ehre, sondern auch die Unterstützung an Geld bedeuten, deren die Sternkunde bedarf.

Il croit que *Varignon* f) fut seul utile en France;
Et s'étonne sur-tout qu'inspiré par l'amour,
Sans algèbre autrefois *Quinault* charmât la cour.

Avec non moins d'orgueil et non moins de folie
Un élève d'Euterpe, un enfant de Thalie,
Qui dans ses vers pillés nous répète aujourd'hui
Ce qu'on a dit cent fois, et toujours mieux que lui,
De sa frivole muse admirateur unique,
Conçoit pour tout le reste un dégoût léthargique.
Prend pour des arpenteurs g) *Archimede* et *Newton*;
Et voudrait mettre en vers *Aristote* et *Platon* h).

Ce boeuf qui pesamment rumine ses problêmes,
Ce papillon folâtre ennemi des systêmes,
Sont regardés tous deux avec un ris moqueur,
Par un bavard en robe i), apprenti chicaneur,
Qui de papiers timbrés barbouilleur mercenaire,
Vous vend pour un écu sa plume et sa colère k).

f) Géomètre médiocre et qui n'était que cela.

g) Feldmesser, wozu man nicht den tief-forschenden Geist eines A. und N. nötig hat, sondern nur die Anfangsgründe der Messkunst gut inne haben muss.

h) Weil er nämlich nichts als Verse mag und folglich A. und P. unschmackhaft findet.

i) Ein Wäscher von Advocat.

k) D. i. er thut im Namen dessen, wofür er schreibt, recht böse, wann nämlich dieser sich über etwas zu beschweren hat.

Pauvres fous, vains esprits, s'écrie avec hauteur
Un ignorant fourré [l]) fier du nom de docteur,
Venez à moi, laiſſez *Maſſillon*, *Bourdaloue* [m]),
Je veux vous convertir; mais je veux qu'on me
loue.
Je diviſe en trois points le plus ſimple des cas;
J'ai, vingt ans, ſans l'entendre, expliqué ſaint
Thomas [n]).
Ainſi ces charlatans, de leur art idolâtres,
Attroupent un vain peuple aux pieds de leurs
théâtres.
L'honnête homme eſt plus juſte, il approuve en
autrui
Les arts et les talens qu'il ne ſent point en lui.

On conte que l'époux de la célèbre Hortenſe [o])
Signala plaiſamment ſa ſainte extravagance;
Craignant de faire un choix par ſa faible raiſon

l) Der Kleidung mit Pelz gefüttert trägt, wie ehmals die Herren von der Univerſität in Paris.

m) Zwei berühmte Kanzelredner.

n) Stifter einer Theologen-partei unter den Katholiken, deren eigenthümliches hauptſächlich in der Lehre von der *Gnade* beſteht.

o) Le duc de *Mazarin*, mari d'*Hortenſe Mancini*, feſait tous les ans une lotterie de pluſieurs emplois de ſa maiſon; et ce qu'on rapporte ici à un fondement très-véritable.

Il tirait aux trois dés les rangs de sa maison.
Le sort, d'un postillon fesait un secretaire;
Son cocher étonné devint homme d'affaire;
Un docteur hibernois, son très-digne p) aumônier,
Rendit grâce au destin qui le fit cuisinier.
On a vu quelquefois des choix aussi bizarres.

Il est beaucoup d'emplois, mais les talens sont rares.
Si dans Rome avilie un empereur q) brutal
Des faisceaux d'un consul honora son cheval,
Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels a mis sa confiance,
L'ignorant a porté la robe de *Cujas* r);
La mitre a décoré des têtes de *Midas* s);
Et tel au gouvernail t) a présidé sans peine,
Qui, la rame à la main, dut servir à la chaîne u).

p) Hochwürdiger.

q) Kaligula,

r) Ein berühmter Rechtsgelehrter.

s) Bekannt durch die Esels-ohren, welche ihm Apoll anheftete, sein schlechtes musikalisches Gehör dadurch zu bezeichnen, und die er lange unter einer Mütze (mitra) versteckt hielt, bis sein Barbier sie entdeckte.

t) Am Ruder des Staats.

u) Der Galeeren-sclave seyn musste.

Le mérite eſt caché. Qui ſait ſi de nos temps
Il n'eſt point, quoi qu'on diſe, encor quelques talens.
Peut-être qu'un Virgile, un Cicéron ſauvage x)
Eſt chantre de paroiſſe ou juge de village.
Le ſort, aveugle roi des aveugles humains,
Contredit la nature et détruit ſes deſſeins :
Il affaiblit ſes traits, les change ou les efface.
Tout s'arrange au haſard, et rien n'eſt à ſa place.

Extrait d'une Epitre au Roi de Pruſſe. 1744.

Ceux qui ſont nés ſous un monarque
Font tous ſemblant de l'adorer.
Sa majeſté, qui le remarque,
Fait ſemblant de les honorer;
Et de cette fauſſe monnoie
Que le courtiſan donne au roi,
Et que le prince lui renvoie,
Chacun vit, ne ſongeant qu'à ſoi y)

x) Roh, nicht ausgebildet.

y) Beide, der Prinz und ſein Höfling, denken nur an ſich, indem ſie jene falſche Münze (die Schmeichelei) gegen einander austauſchen. Aber, heiſst es nun weiter, kann man es auch auf Rechnung des Eigennutzes ſchreiben, wann *Voltaire*, der von *Friedrich* 150 Meilen entfernt iſt, und nichts von ihm zu hoffen oder zu fürchten hat, ſich

Mais lorsque la philoſophie,
La féduiſante poéſie,
Le goût, l'esprit, l'amour des arts
Rejoignent ſous leurs étendards,
A trois cents milles de diſtance,
Votre très-royale éloquence,
Et mon goût pour tous vos talens;
Quand, ſans crainte et ſans espérance,
Je ſens en moi tous vos penchans;
Et lorsqu'un peu de confidence
Reſſerre encor ces noeuds charmans,
Enfin lorsque Berlin attire
Tous mes ſens à Cirey *) ſéduits:
Alors ne pouvez-vous pas dire:
On m'aime, tout roi que je ſuis?

Epitre à Madame Denis, nièce de l'auteur.

La vie de Paris et de Verſailles.

Vivons pour nous, ma chère *Roſalie;*
Que l'amitié, que le ſang qui nous lie

zu Friedrichs Geſchmack an Filoſofie, Poeſie u. ſ. w. bekennt.—Anſtatt zu ſagen: Filoſofie u.ſ.w. vereinigen *dich* und *mich* unter ihre Fahenn, ſagt er: *deine hoch-königliche Beredſamkeit* und *meinen Geſchmak an deinen Talenten*, d. i. an allem, worin du Meiſter biſt.

*) Wo er mit Madame du Chatelet wohnte,

Nous tienne lieu du refte des humains :
Ils font fi fots, fi dangereux, fi vains!
Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
Eft fi frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'eft permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après dîné, l'indolente *Glycère*
Sort pour fortir, fans avoir rien à faire;
On a conduit fon infipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps preffé gémit fous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières;
Chez fon amie au grand trot elle va,
Monte z) avec joie, et s'en repent déjà,
L'embraffe, et bâille, et puis dit: Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oifiveté.
Si ce ne font fes paroles expreffes,
C'en eft le fens. Quelques feintes careffes,
Quelques propos fur le jeu, fur le temps,
Sur un fermon, fur le prix des rubans,
Ont épuifé leurs ames excédées;
Elles chantaient déjà, faute d'idées.
Dans le néant leur coeur eft abforbé,

z) Geht die Treppe hinauf.

Quand dans la chambre entre monſieur l'abbé,
Fade plaiſant, galant escroc, et prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître a).

Vient à la piſte un fat en manteau b) noir,
Qui ſe rengorge et ſe lorgne au miroir.
Nos deux pédans ſont tous deux ſûrs de plaire;
Un officier arrive et les fait taire,
Prend la parole, et conte longuement
Ce qu'à Plaiſance c) eût fait ſon régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite,
Il vous le mêne au col d) de la Boquette;
A Nice, au Var, à Digne il le conduit:
Nul ne l'écoute, et le cruel pourſuit.
Arrive *Iſis*, dévote au maintien triſte,
A l'air fournois. Un petit janſéniſte,
Tout plein d'orgueil et de ſaint *Auguſtin* e),
Entre avec elle en lui ſerrant la main,

a) D. i. der den Ton angibt.

b) Die ehemalige Tracht der Rechtsgelehrten.

c) Ein Ort in Italien, ſo wie nachher B. N. D. *Var*, ein Fluſs.

d) Ein enger Paſs.

e) Ein bekannter Kirchenvater des vierten Jahrhunderts, der die Erbſünde und die Gnade in den chriſtlichen Glauben gebracht hat, und auf den die Janſeniſten — eine bekannte Partei, und geſchworne Feinde der Jeſuiten — viel hielten.

D'autres oiſeaux de différent plumage,
Divers de goût, d'inſtinct et de ramage,
En ſautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuſes voix:
Et dans les cris de la folle cohue,
La médiſance eſt à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croiſés
Reſſemble aux vents l'un à l'autre oppoſés.
Un profond calme, un ſtupide ſilence,
Succède au bruit de leur impertinence:
Chacun redoute un honnête entretien;
On veut penſer, et l'on ne penſe à rien.
O roi David f), ô reſſource aſſurée!
Viens ranimer leur langueur déſoeuvrée!
Grand roi David, c'eſt toi dont les ſixains
Fixent l'esprit et le goût des humains;
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femme ſur-tout, chacun met ſon eſpoir
Dans tes cartons peints de rouge et de noir;
Leur ame vide eſt du moins amuſée
Par l'avarice en plaiſir déguiſée.
De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le ſoupé;

f) Wann man, in Frankreich, ein Spiel Karten öffnet, ſo iſt die umgeſchlagene Karte immer der Pik körig. Man kauft die Spiele par *ſixains*, bei halben Dutzenden, und die Spieltiſche ſind gewöhnlich mit grünem Tuch beſchlagen.

Chaque convive en liberté deploie
A fon voifin fon infipide jole.
L'homme machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte fes refforts;
Avec le fang l'ame fe renouvelle,
Et l'eftomac gouverne la cervelle.
Ciel! quels propos! ce pédant du palais g)
Blâme la guerre, et fe plaint de la paix,
Ce vieux *Créfus*, en fablant du champagne,
Gémit des maux que fouffre la campagne;
Et coufu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le païs de tailles furchargé.
Monfieur l'abbé vous entame une hiftoire,
Qu'il ne croit point, et qu'il veut faire croire;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à fon tour.
De froids bon-mots, des équivoques fades,
Des quolibets et des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaîté,
Font le brillant de la fociété.
C'eft donc ainfi, troupe abfurde et frivole,
Que nous ufons de ce temps qui s'envole;
C'eft donc ainfi que nous perdons des jours,
Longs pour les fots, pour qui penfe fi courts.
Mais que ferai-je? où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime;

g) *Palais* ift das Parlements- oder Richthaus, daher *gens de palais* die Richter und Advokaten.

On ne peut vivre avec lui ni ſans lui ;
Notre ennemi le plus grand, c'eſt l'ennui.
Tel qui chez ſoi ſe plaint d'un ſort tranquille
Vole à la cour, dégouté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au hazard,
Dans cette cour on ſe tait avec art ;
Et de la joie ou fauſſe ou paſſagère,
On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de ſon maître approcher!
Il n'a plus rien déſormais à chercher.
Mais *Jupiter* au fond de l'empyrée
Cache aux humains ſa préſence adorée h)
Il n'eſt permis qu'à quelques demi - dieux
D'entrer le ſoir aux cabinets des cieux i).
Faut - il aller, confondu dans la preſſe
Prier les dieux de la ſeconde espèce k),
Qui des mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui portés ſur ces rapides ſphères l),
Que la fortune agite en ſens contraires,
L'esprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un ſentiment?

h) D. h. der König läſst ſich vor unſer einem nicht ſehen.

i) D. h. zu ihren Abendgeſellſchaften zugelaſſen werden.

k) Die Günſtlinge und Miniſter.

l) Die Stellen, welche ſie durch die wandelbare Gunſt des Groſsen bekleiden.

A leur lever preffez-vous pour attendre,
Pour leur parler fans vous en faire entendre,
Pour obtenir après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.
Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne font point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puiffans dangereux;
Fuis les plaifirs, qui font trompeurs comme eux;
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompenfe.
Qui? le public! ce fantôme inconftant,
Monftre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte et mord, qui dreffe par fottife
Une ftatue, et par dégoût la brife?
Tyran jaloux de quiconque le fert,
Il profana la cendre de *Colbert* m);
Et prodigant l'infolence et l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hazard
Toute vertu, tout mérite et tout art.
C'eft lui qu'on vit de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide n)
Et pour Judith, Pirame et Régulus,

m) Man wollte den Leichnam diefes berühmten Finanzminifters wieder ausgraben um ihn zu mifshandeln.

n) Eine Oper von *Gluck*.

Abandonner Phèdre et Britannicus °);
Lui, qui dix ans profcrivit Athalie p),
Qui, protecteur d'une fcène avilie,
Frappant des mains, bat à tort à travers
Au mauvais fens qui hurle en mauvais vers,

Mais il revient, il répare fa honte,
Le temps l'éclaire : oui, mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce fiècle pervers,
En attendant que les fiens foient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra juftice;
Mais moi vivant il faut que je jouiffe.
Quand dans la tombe un pauvre homme eft inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus ?
L'ombre de *Pope* avec les rois repofe q);
Un peuple entier fait fon apothéofe,
Et fon nom vole à l'immortalité:
Quand il vivait il fut perfécuté.

Ah! cachons-nous; paffons avec les fages
Le foir ferein d'un jour mêlé d'orages;

°) Zwei der fchönften Trauerfpiele von Racine. Hingegen J. P. u. R. find fehr mittelmäfsige Stücke von andern Verfaffern.

p) Auch ein Stück von Racine.

q) Der engländifche Dichter *Pope* ift in der Weftmünfterkirche begraben.

Et dérobons à l'oeil de l'envieux
Le peu de temps que me laiſſent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obſcure!
Puiſſé-je vivre et mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot dont la peur dangereuſe
Corrompt la vie et rend la mort affreuſe!

Epitre à M. le Prêſident Henault.

Lunéville, novembre 1748.

Vous qui de la chronologie
Avez reformé les erreurs;
Vous dont la main cueillit les fleurs
De la plus belle poéſie;
Vous qui de la philoſophie
Avez ſondé les profondeurs,
Malgré les plaiſirs ſéducteurs,
Qui partagèrent votre vie,
Henault, dites-moi, je vous prie,
Par quel art, par quelle magie,
Parmi tant de ſuccès flatteurs,
Vous avez déſarmé l'Envie;
Tandis que moi, placé plus bas,
Qui devrais être inconnu d'elle,
Je vois chaque jour la cruelle

Verser ses poisons sur mes pas?
Il ne faut point s'en faire accroire r);
J'eus l'air de vouloir s) m'afficher
Aux murs du temple de mémoire:
Aux sots vous fûtes vous cacher.
Je parus trop chercher la gloire,
Et la gloire vint vous chercher.

Qu'un chêne, l'honneur d'un bocage,
Domine sur mille arbrisseaux,
On respecte ses verds rameaux,
Et l'on danse sous son ombrage:
Mais que du tapis d'un gazon
Quelque brin d'herbe ou de fougère
S'élève un peu sur l'horizon,
On l'en arrache avec colère t).
Je plains le sort de tout auteur,
Que les autres ne plaignent guères:
Si dans ses travaux littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Que des beaux esprits serviteur u)

r) Man muss sich nicht selbst täuschen, man muss sich seine Fehler frei gestehn.

s) Ich sah darnach aus als wollte ich — —

t) *Henault* soll, in diesem Gleichniss die Eiche seyn.

u) So nehme er von den schönen Geistern Abschied. *Serviteur!* sagt man beim Weggehen.

Il évite ſes chers confrères.
Montagne, cet auteur charmant,
Tour à tour profond et frivole,
Dans ſon château paiſiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Et ſe moquait très-librement
Des bavards fourrés de l'école.
Mais quand ſon élève *Charron*
Plus retenu, plus méthodique.
De ſageſſe donna leçon x),
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.
Les lieux, les temps, l'occaſion,
Font votre gloire ou votre chute.
Hier on aimait votre nom,
Aujourd'hui l'on vous perſécute.
La Grèce à l'inſenſé *Pyrrhon* y)
Fait élèver une Statue;
Socrate prêche la raiſon,
Et *Socrate* boit la ciguë.

Heureux qui dans d'obſcurs travaux
A ſoi-même ſe rend utile!

x) Sein Buch führt den Titel: *de la ſageſſe.*

y) Ein bekannter Zweifler, dem man viele närriſche Dinge nachſagt, z. B. daſs er blind auf alles zugerennt ſei, auf Feuer, Waſſer u. ſ. w. weil ja die Sinne trögen.

Il faudrait pour vivre tranquille,
Des amis et point de rivaux.
La gloire eſt toujours inquiéte;
Le bel esprit eſt un tourment;
On eſt dupe de ſon talent;
C'eſt comme une épouſe coquette,
Il lui faut toujours quelque amant.
Sa vanité, qui vous obſède,
S'expoſe à tout imprudemment;
Elle eſt des autres l'agrément,
Et le mal de qui la poſſède.

Mais finiſſons ce triſte ton:
Eſt-il ſi malheureux de plaire?
L'envie eſt un mal néceſſaire,
C'eſt un petit coup d'aiguillon,
Qui vous force encore à mieux faire.
Dans la carrière des vertus
L'ame noble en eſt excitée,
Virgile avait ſon *Mévius* [z]),
Hercule avait ſon *Euryſthée* [a]).
Que m'importent de vains discours.
Qui s'envolent et qu'on oublie?

z) Ein ſchlechter Dichter, der ſich herausnahm. Virgil und Horaz zu meiſtern.

a) Der auf Anſtiſten der Juno, um den Hercules wo möglich ums Leben zu bringen, ihn allerhand Ungeheuer, z. B die Hider, bekämpfen hieſs.

Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, ſans jalouſie
Auprès d'un roi ſans courtiſans b),
Près de *Boufflers* et d'*Emilie* c);
Je les vois et je les entends:
Il faut bien que je faſſe envie.

Extrait d'une Epitre au Roi de Pruſſe. 1751 d).

Blaiſe *Paſcal* e) a tort, il en faut convenir,
Ce pieux miſantrope, *Héraclite* ſublime,
Qui penſe qu'ici-bas tout eſt miſère et crime,
Dans ſes triſtes accès oſe nous maintenir

b) Stanislaus, ehmals König von Polen.

c) Zwei Damen von vielem Geiſt, die ſich zugleich mit V. eine Zeitlang bei dem K. Stanislaus aufhielten, wo die Eine, *Emilie*, d. i. Mad. *du Chatelet* ſtarb.

d) Dieſer Brief iſt mehrmals unter dem Titel *les deux tonneaux* gedruckt worden.

e) Ein berühmter Denker, deſſen *Penſées* bekannt ſind. Er ward milzſüchtig und andächtelnd in den lezten Jahren ſeines, nicht langen, Lebens, darum nennt ihn V. den frommen Menſchenfeind; und den *erhabenen Heraklit* nennt er ihn, weil er über erhabene Gegenſtände, Gott, Welt, Menſchheit, einſam und trauernd, wie jener alte Grieche, nachdachte.

Qu'un roi que l'on amufe, et même un roi qu'on
aime,
Dès qu'il n'eft plus environné,
Dès qu'il eft réduit à lui-même,
Eft de tous les mortels le plus infortuné.
Il eft le plus heureux, s'il s'occupe et s'il penfe.
Vous le prouvez très-bien, car loin de votre cour,
En hibou fort fouvent renfermé tout le jour,
Vous percez d'un oeil d'aigle en cet abyme im-
menfe
Que la philofophie ouvre à nos faibles yeux;
Et votre esprit laborieux,
Qui fait tout obferver, tout orner, tout connaître,
Qui fe connaît lui même et qui n'en vaut que mieux,
Par ce mâle exercice augmente encor fon être.
Travailler eft le lot et l'honneur d'un mortel.
Le repos eft, dit-on, le partage du ciel,
Je n'en crois rien du tout: quel bien imaginaire
D'être les bras croifés pendant l'éternité!
Eft-ce dans le néant qu'eft la félicité?
Dieu ferait malheureux, s'il n'avait rien à faire;
Il eft d'autant plus Dieu, qu'il eft plus agiffant.
Toujours, ainfi que vous, il produit quelque ou-
vrage.

* * *

Il a deux gros tonneaux, d'où le bien et le mal
Descendent en pluie éternelle

Sur cent mondes divers et ſur chaque animal;
Les ſots, les gens d'esprit, et les fous et les ſages,
Chacun reçoit ſa doſe, et le tout eſt égal.
On prétend que de Dieu les rois ſont les images:
Les Anglais penſent autrement,
Ils diſent en plein parlement
Qu'un roi n'eſt pas plus Dieu que le pape infaillible.
Mais il eſt pourtant très-plauſible,
Que ces puiſſans du ſiècle, un peu trop adorés,
A la faibleſſe humaine ainſi que nous livrés,
Reſſemblent en un point à notre commun maître:
C'eſt qu'ils ſont comme lui le mal et le bien être;
Ils ont les deux tonneaux. Bouchez-moi pour jamais
Le tonneau des dégoûts, des chagrins, des caprices,
Dont on voit tant de cours s'abreuver à longs traits.
Répandez de pures délices
Sur votre peu d'élus à vos banquets f) admis;
Que leurs fronts ſoient ſereins, que leurs coeurs ſoient unis;
Au feu de votre esprit que notre esprit s'éclaire;
Que ſans empreſſement nous cherchions à vous plaire;
Qu'en dépit de la majeſté
Notre agréable liberté,

f) Friedrichs Abendmahlzeiten, wo er ſich in der Geſellſchaft von *Voltaire*, *d'Argens* u. a. erheiterte.

Compagne du plaiſir, mère de la ſaillie,
Aſſaiſonne avec volupté
Les ragoûts de votre ambroſie g).
Les honneurs rendent vains, le plaiſir rend heureux.
Verſez les douceurs de la vie
Sur votre olympe ſablonneux h),
Et que le bon tonneau ſoit à jamais ſans lie.

Epitre à Madame Denis.

Sur l'agriculture, 1761.

Qu'il eſt doux d'employer le déclin de ſon âge
Comme le grand *Virgile* occupa ſon printemps!
Du beau lac de Mantoue il aimait le rivage:
Il cultivait la terre, et chantait ſes préſens;
Mais bientôt ennuyé des plaiſirs du village,
D'Alexis et d'Aminte il quitta le ſéjour,
Et malgré *Mévius* il parut à la cour.

C'eſt la cour qu'on doit fuir, c'eſt aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, Dieu des vers, j'ai ton exemple à ſuivre;

g) Deine Götter-mahle.

h) Auf deinen ſandigen Thron. Die Mark Brandenburg wird, wegen ihres vielen Sandes, im Scherz des heiligen R. Reichs Sandbüchſe genannt.

Tu gardas les troupeaux, mais c'était ceux d'un roi i) :
Je n'aime les moutons que quand ils ſont à moi.
L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Verſaille et ſa vaſte étendue.
Le normand k) *Fontenelle*, au milieu de Paris,
Prêta des agrémens au chalumeau champêtre;
Mais il vantait des ſoins qu'il craignait de connaître,
Et de ſes faux bergers l) il fit de beaux esprits.
Je veux que le coeur parle, ou que l'auteur ſe taiſe :
Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
En fait de ſentiment l'art n'a rien qui nous plaiſe;

i) *Admet's*, Königs von Theſſalien.

k) M. de V. a donné à *Fontenelle* l'épithète de *normand* (d. i. eines Menſchen, der nicht mit der Sprache heraus will, verſteckt.) dans cette pièce comme dans l'épitre au roi de Pruſſe : *Blaiſe Pascal a tort* (die Stelle iſt in dem obigen Auszuge aus dieſer épitre nicht befindlich.) Il a ſubſtitué auſſi dans *le temple du goût*, le *discret Fontenelle* au *ſage* Fontenelle des premières éditions : c'eſt que le ſage Fontenelle n'avait pas contre les préjugés la haine active de M. de V.; qu'il le laiſſa combattre ſeul, cachant avec ſoin aux ennemis de la raiſon le mépris qu'il avait pour eux, et ne s'intéreſſant point aſſez à la vérité ou à ſes apôtres pour risquer de ſe brouiller avec les perſécuteurs.

l) *Théocrite* et *Virgile* étaient à la campagne ou en venaient quand ils firent des églogues. Ils chantèrent les moiſſons qu'ils avaient fait naitre, et les troupeaux qu'ils avaient conduits. Cela donnait à leurs bergers un air de vérité qu'ils ne peuvent guère avoir dans les rues de Paris. Auſſi les églogues de F. furent des madrigaux galans.

Ou chantez vos plaisirs m), ou quittez les chansons;
Ce sont des faussetés, et non des fictions.

Mais quoi! loin de Paris se peut-il qu'on respire?
Me dit un petit-maître, amoureux du fracas.
Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas;
On s'oublie, on espère, on jouit, on désire;
Il nous faut du tumulte, et je sens que mon coeur,
S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur.

Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge
Mûrissent ta raison, sillonnent ton visage,
Que *Gaussin* n) t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un *Bernard* t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poisons de sa langue maudite,
Qu'un opulent fripon, de ses pareils haï,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite:
Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,
Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.

Mais vivre sans plaisirs, sans faste, sans emploi!
Succomber sous le poids d'un ennui volontaire!

m) Das was ihr selbst empfunden habt, was ihr also nicht blos von hören-sagen kennt.

n) *Gaussin* und *Bernard*, vermuthlich verrätherische Freunde, die V. für sehr treu gehalten hatte.

De l'ennui! penſes tu que, retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'état tu n'as plus rien à faire?
La nature t'appelle, apprends à l'obſerver;
La France a des déſerts, oſe les cultiver;
Elle a des malheureux; un travail néceſſaire,
Ce partage de l'homme, et ſon conſolateur,
En chaſſant l'indigence amène le bonheur;
Change en épis dorés, change en gras pâturages
Ces ronces, ces roſeaux, ces affreux marécages.
Tes vaſſaux languiſſans qui pleuraient d'être nés,
Qui redoutaient ſur-tout de former leurs ſembla-
bles,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont ſe lier gaîment par des noeuds déſirables.
D'un canton déſolé l'habitant s'enrichit;
Turbilli °) dans l'Anjou t'imite et t'applaudit.
Bertin, qui dans ſon roi voit toujours ſa patrie,
Prête un bras ſecourable à ta noble induſtrie.

°) Le marquis de *Turbilli* auteur d'un ouvrage ſur les défrichemens (das Urbarmachen) qui avait alors quelque célébrité. M. *Bertin*, controleur-général (Chef des Finanzweſens), depuis miniſtre, avait inſtitué des ſociétés d'agriculture dans chaque généralité (ein Bezirk in Abſicht auf die Hebung der Steuern. Dieſer Bezirke gab es ehmals 25 in Frankreich), M. M. *Trudaine*, intendans des finances, ont été du petit nombre des magiſtrats qui ont véritablement aimé les ſciences et les arts. Ils ont beaucoup contribué aux progrès que les manufactures et le commerce ont faits en France ſous le règne de *Louis* XV. Le fils était un des hommes de l'Europe les plus inſtruits des vrais principes et des détails de l'adminiſtration des états.

Trudaine fait affez que le cultivateur
Des refforts de l'état eft le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins, pour le foutien du trône,
A la faulx de Cérès qu'au fabre de Bellone.
J'aime affez faint *Benoît* p): il prétendit du moins
Que fes enfans tondus, chargés d'utiles foins,
Méritaffent de vivre en guidant la charrue;
En creufant des canaux, en défrichant des bois;
Mais je fuis peu content du bon homme *François* q).
Il crut qu'un vrai chrétien doit gueufer dans la rue,
Et voulut que fes fils, robuftes fainéans,
Fiffent ferment à Dieu de vivre à nos dépens.

p) *Benedict* ou *Benoît* (Stifter des Benedictiner-ordens) voulut que les mains de fes moines cultivaffent la terre. Elles ont été employées à d'autres travaux, à donner des éditions des Pères, à les commenter, à copier d'anciens titres, et à en faire. Plufieurs de leurs abbés réguliers font devenus évêques; plufieurs ont eu des richeffes immenfes. — Der Orden befteht fchon über 1300 Jahr.

q) *François d'Affife* (Stifter des Franciskaner-ordens) en inftituant les mendians, fit un mal beaucoup plus grand. Ce fut un impôt exorbitant mis fur le pauvre peuple, qui n'ofa refufer fon tribut d'aumône à des moines qui difaient la meffe et qui confeffaient: de forte qu'encore aujourd'hui, dans les païs catholiques romains, le païfan, après avoir payé le roi, fon feigneur et fon curé, eft encore forcé de donner le pain de fes enfans à des cordeliers et à des capucins.

Dieu veut que l'on travaille et que l'on s'évertue;
Et le fot mari d'*Eve* au paradis d'Eden
Reçut un ordre exprès d'arranger fon jardin.
C'eft la première loi donnée au premier homme,
Avant qu'il eût mangé la moitié de fa pomme.
Mais ne détournons point nos mains et nos regards,
Ni des autres emplois, ni fur-tout des beaux arts.
Il eft des temps pour tout; et lorsqu'en mes vallées,
Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
De quelque malheureux ma main fèche les pleurs,
Sur la fcène à Paris j'en fais verfer peut-être;
Dans Verfaille étonné j'attendris de grands coeurs,
Et, fans croire approcher de *Racine* mon maître,
Quelquefois je peux plaire, à l'aide de *Clairon* r).
Au fond de fon bourbier je fais rentrer *Fréron* s).
L'archidiacre *Trublet* t) prétend que je l'ennuie;
La repréfaille eft jufte u); et je fais à propos
Confondre les pervers, et me mocquer des fots.
Envain fur fon crédit un délateur s'appuie;
Sous fon bonnet quarré x), que ma main jette á bas,

r) Eine berühmte Schaufpielerin.

s) Herausgeber eines gelehrten Tagebuchs, der mit V. in Feindfchaft lebte.

t) Verfaffer der Effais de Littérature, der gefagt hatte, dafs Voltaire's Schriften ihm Langeweile machten.

u) D i ich verfichere Tr., dafs feine Schriften mir auch Langeweile machen.

x) Doktor-hut; auch der Ehren-hut der Geiftlichen. Einer von diefen, der Bifchof *Biord* von Annecy, hatte V. als ei-

Embelliſſez mes jours ainſi que mes déſerts,
Soutenez mes travaux et ma philoſophie:
Vous cultivez les arts, les arts vous ont ſuivie.
Le ſang du grand *Corneille* i), élévé ſous vos yeux,
Apprend par vos leçons à mériter d'en être.
Le père de Cinna vient m'inſtruire en ces lieux k):
Son ombre entre nous trois aime encore à paraître.
Son ombre nous conſole, et nous dit qu'à Paris.
Il faut abandonner la place aux *Scudéris* l).

Extrait d'une Epitre à Mademoiſelle Clairon. 1765.

Le ſublime en tout genre eſt le don le plus rare;
C'eſt-là le vrai phénix; et ſagement avare
La nature a prévu qu'en nos faibles esprits
Le beau, s'il eſt commun, doit perdre de ſon prix.
La médiocrité couvre la terre entière;
Les mortels ont à peine une faible lumière,
Quelques vertus ſans force, et des talens bornés.
S'il eſt quelques esprits par le ciel deſtinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,

i) Eine Enkelin von *P. Corneille*, die bei V. erzogen ward.

k) V. ſchrieb einen Kommentar über Corneille.

l) Mademoiſelle *Scuderi* ſchrieb im vorigen Jahrhundert geſchmackloſe Romane, die aber doch vielgeleſen wurden.

A franchir des beaux arts la limite ordinaire,
La nature eſt alors prodigue en ſes préſens:
Elle égale dans eux les vertus aux talens.
Le ſouffle du génie et ſes fécondes flammes
N'ont jamais descendu que dans de nobles ames;
Il faut qu'on en ſoit digne, et le coeur épuré
Eſt le ſeul aliment de ce flambeau ſacré.
Un esprit corrompu ne fut jamais ſublime.

Epitre à M. de Saint-Lambert. 1769.

Chantre de vrais plaiſirs, harmonieux émule
Du paſteur de Mantoue m) et du tendre *Tibulle*,
Qui peignez la nature et qui l'embelliſſez,
Que vos ſaiſons n) m'ont plus que mes ſens émouſſés
A votre aimable voix ſe ſentirent renaître!
Que j'aime, en vous liſant, ma retraite champêtre!
Je fais depuis quinze ans tout ce que vous chantez,
Dans ces champs malheureux ſi long temps déſertés,
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance;
J'ai fait fleurir la paix, et régner l'innocence.

m) *Virgil.* — *Tibull*, auch ein lateiniſcher Dichter, beſang die Liebe.

n) Titel eines Gedichts von *S. Lambert.*

Je decouvre en riant la tête de *Midas*.
J'honore *Diderot* y), malgré la calomnie;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie;
Les échos des rochers qui ceignent mon désert,
Répètent après moi le nom de d'*Alembert*.
Un philosophe est ferme, et n'a point d'artifice;
Sans espoir et sans crainte il sait rendre justice;
Jamais adulateur, et toujours citoyen,
A son prince attaché sans lui demander rien,
Fuyant des factions les brigues ennemies
Qui se glissent par fois dans nos académies z),
Sans aimer *Loyola* a), condamnant saint *Médard* b),

nen Irgläubigen angeklagt: V. sagt, dafs er ihn trotz seines Aufsehens verachte.

y) *Diderot* und nachher d'*Alembert*, zwei berühmte Gelehrte und Herausgeber der Encyclopedie, beide der Ketzerei verdächtig.

z) Es wurden Ränke gespielt, dafs dieser und jener, dem die Geistlichkeit, oder der Hof nicht gut war, nicht Mitglied ward, wie z. B. unter Ludwig XIV *La Fontaine*, und nachher *Voltaire* (der es indessen doch endlich ward) *Diderot* u. a. m.

a) Stifter des Jesuiter-ordens.

b) Die Jesuiten und die Jansenisten waren Todfeinde: wer also die Jansenistischen Wunder, die bei dem Grabe des Abts *Paris* in einer Vorstadt von Paris, auf dem St. Medardus-kirchhof geschahen, verwarf *condamnant saint Médard*), der konnte in den Verdacht kommen, dafs er dis den Jesuiten zu Liebe that; dagegen verwahrt sich hier V.

Des billets qu'on exige c) il se rit à l'écart,
Et laisse aux parlemens à réprimer l'église d).
Il s'élève à son Dieu, quand il foule à ses pieds
Un fatras dégoûtant d'argumens décriés e):
Et son ame inflexible au vrai seul est soumise.
C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois
En guerre avec les sots, en paix avec soi-même,
Gouvernant d'une main le soc de *Triptolème* f),
Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts
La lyre de *Racine* et le luth de *Chapelle* g).

O vous h), à l'amitié dans tous les temps fidelle,
Vous qui, sans préjugés, sans vice, sans travers,

c) Die Jansenisten waren eine Zeitlang so übel angeschrieben, dass es nicht erlaubt war bei ihnen zu beichten. Hatte einer dis auf seinem Todbette gethan, so ward ihm *die letzte Oelung* versagt. Um nun aber zu erfahren, ob ers gethan habe, liess sich der Erzbischof *Christoph Beaumont* (der nämliche, mit dem *Rousseau* wegen seines *Emils* Händel hatte) einen Beichtschein von dem Kranken vorzeigen.

d) Das Parlement von Paris mischte sich in die Jansenistischen Händel.

e) Er verehrt seinen Gott dadurch, dass er den Wust abgeschmackter Religionsstreitigkeiten mit Füssen tritt, d. i. gar keiner Aufmerksamkeit würdigt.

f) Erfinder des Pflugs.

g) V. schrieb dramatische Gedichte wie *Racine*, und kleinere Gedichte wie *la Chapelle*.

h) Madame Denis.

Tous viennent à genoux environner fon char.
Les uns montent deffus; les autres dans la boue
Baifent en foupirant les rayons de fa roue.
Le fils de mon manoeuvre, en ma ferme élévé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlévé,
Des laquais de Paris s'en va groffir l'armée:
Il fert d'un vieux traitant u) la maîtreffe affamée;
De fergent des impôts il obtient un emploi;
Il vient dans fon hameau, tout fier, de par le roi
Fait des procès-verbaux, tyrannife, emprifonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Et traîne en des cachots les pères et les enfans.

Vous le favez, grand Dieu! j'ai vu des innocens,
Sur le faux expofé de ces loups mercenaires,
Pour cinq fous de tabac envoyés aux galères.

u) On appelle *traitans* des gens d'affaires qui fe chargent du recouvrement des impôts, qui traitent avec le fouverain de toutes fortes de taxes, revenus, projets de finances etc, moyennant des avances en deniers qu'ils fourniffent fur le champ. Ils reçoivent dix à quinze pour cent de leurs avances, et enfuite gagnent un quart, un tiers fur leurs traités. Ces hommes avides, et en petits nombre, ne font diftingués du peuple que par leurs richeffes. C'eft chez eux que la France vit pour la première fois en argent ces fortes d'ufteufiles domeftiques, que les princes du fang royal n'avaient qu'en fer, en cuivre et en étain; fpectacle infultant à la nation. Les richeffes qu'ils poffèdent, dit l'édit de 1716, font les dépouilles de nos provinces, la fubfiftance de nos peuples et le patrimoine de l'état.

Chers enfans de Cérès, ô chers agriculteurs!
Vertueux nourriciers de vos perſécuteurs,
Jusqu'à quand ſerez vous, vers ces triſtes frontières,
Ecraſés ſans pitié ſous ces mains meurtrières?
Ne vous ai-je aſſemblés que pour vous voir périr,
En maudiſſant les champs que vos mains font fleurir!
Un temps viendra, ſans doute, où des lois plus humaines
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes.
Dans un monde nouveau x) vous aurez un ſoutien,
Car pour ce monde-ci je n'en espère rien.

Epitre à l'auteur du livre des trois impoſteurs y). 1771.

Inſipide écrivain, qui crois à tes lecteurs
Crayonner les portraits de tes Trois Impoſteurs,
D'où vient, que ſans esprit, tu fais le quatrième?
Pourquoi pauvre ennemi de l'eſſence ſuprême,
Confonds tu Mahomet avec le Créateur,
Et les œuvres de l'homme avec Dieu ſon auteur? . .

x) Er meint ohne Zweifel, *unter einem andern Miniſter*, denn an eine Verfaſſung, wie izt in Fr. durch den Umſturz des Königthums geworden iſt, konnte er wol nicht denken.

y) Ce livre des *trois impoſteurs* eſt un très mauvais ouvrage, plein d'un athéisme groſſier, ſans esprit et ſans philoſophie.

Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés:
Ces granges, ces hameaux déformais habités,
Ces landes, ces marais changes en pâturage,
Ces colons raffemblés, ce font-là mes ouvrages;
Ouvrages fortunés, dont le fuccès conftant
De la mode et du goût n'eft jamais dépendant:
Ouvrages plus chéris que Mérope et Zaïre o),
Et que n'atteindront point les traits de la fatire.

Heureux qui peut chanter les jardins et les bois,
Les charmes de l'amour, l'honneur des grands exploits.
Et, parcourant des arts la flatteufe carrière,
Aux mortels aveugles rendre un peu de lumière!
Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
Embellir fagement un champêtre féjour,
Entendre autour de lui cent voix qui le béniffent,
Des fes heureux fuccès quelques fripons gémiffent;
Un vil cagot mitré p), tyran des gens de bien,

o) Zwei befonders gefchätzte Trauerfpiele von V.

p) Il s'agit ici du nommé *Biord*, évêque d'Annecy, lequel propofa à Mr. le duc de *Choifeul* de faire enlever M. de V. de fon chateau, attendu que fa préfence empêchait *Biord* de faire croire la préfence réelle (des Körpers Jefu im Brod und Wein beim Abendmahl) aux Genevois. Le miniftre lui répondit avec le mépris que méritaient fa fottife, fon infolence et fa méchanceté.

Va l'accuſer en cour de n'être pas chrétien:
Le ſage miniſtère écoute avec ſurpriſe;
Il reconnaît Tartuffe q), et rit de ſa ſottiſe.

Cependant le vieillard achève ſes moiſſons:
Le pauvre en eſt nourri; ſes chanvres, ſes toiſons
Habillent décemment le berger, la bergère;
Il unit par l'hymen Moeris avec Glycère;
Il donne une chaſuble au bon curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en Dieu.
Ainſi dans l'allégreſſe il achève ſa vie.

Ce n'eſt qu'au ſucceſſeur du chantre d'Auſonie r)
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
D'en ranimer les traits par ſon beau coloris,
D'inſpirer aux humains le goût de la retraite.
Mais de nos chers français la nobleſſe inquiète,
Pouvant règner chez ſoi, va ramper dans les cours.
Les folles vanités conſument ſes beaux jours;
Le vrai ſéjour de l'homme eſt un exil pour elle.

Plutus eſt dans Paris, et c'eſt là qu'il appelle
Les voiſins de l'Adour s), et du Rhône et du Var t);

q) So heiſst der ſcheinheilige Betrüger in Moliere's *Impoſteur*.

r) V. war in doppelter Hinſicht Virgil's Nachfolger, als Dichter und als Landmann. — *Auſonien* iſt Italien.

s) Fluſs in Gascogne, der am Fuſs der Pireneen entſpringt.

t) Dieſer Fluſs trennt Italien von Frankreich.

Corrige le valet z) mais respecte le maître;
Dieu ne doit point pâtir des sottises du prêtre:
Reconnaissons ce Dieu, quoique très-mal servi.

De lézards et de rats mon logis est rempli,
Mais l'architecte existe, et quiconque le nie,
Sous le manteau du sage est atteint de manie.
Consulte *Zoroastre* a), et *Minos* b) et *Solon* c).
Et le martyr *Socrate*, et le grand *Cicéron*.
Ils ont adoré tous un maître, un juge, un père.
Ce système sublime à l'homme est nécessaire:
C'est le sacré lien de la société,
Le frein du scélérat, l'espérance du juste.

Si les cieux, dépouillés de son empreinte auguste,
Pouvaient cesser jamais de le manifester,
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.
Que le sage l'annonce, et que les rois le craignent!
Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dé-
daignent
Les pleurs de l'innocent, que vous faites couler,
Mon vengeur est au ciel; apprenez à trembler.
Tel est au moins le fruit d'une utile croyance.

z) Den angeblichen Gesandten der Gottheit.

a) Stifter des alten Persischen Glaubens.

b) Gesetzgeber in Kreta.

c) Gesetzgeber in Athen.

Mais toi, raifonneur faux, dont la trifte imprudence
Dans le chemin du crime ofe les raffurer,
De tes beaux argumens quel fruit peux-tu tirer?
Tes enfans à ta voix feront-ils plus dociles?
Tes amis au befoin plus fûrs et plus utiles?
Ta femme plus honnête? et ton nouveau fermier,
Pour ne pas croire en Dieu, va-t-il mieux te payer? . . . .
Ah! laiffons aux humains la crainte et l'espérance.

Tu m'objectes en vain l'hypocrite infolence
De ces fiers charlatans aux honneurs élévés d),
Nourris de nos travaux, de nos pleurs abreuvés;
Des Céfars avilis la grandeur ufurpée e),
Un prêtre au capitole où triompha Pompée,
Des faquins en fcandale f), excrément des humains,
Trempant dans notre fang leurs déteftables mains;
Cent villes à leur voix couvertes de ruines,
Et de Paris fanglant les horribles matines g):
Je connais mieux que toi ces affreux monumens:
Je les ai fous ma plume expofés cinquante ans.
Mais de ce fanatique ennemi formidable,

d) Die hohe Geiftlichkeit, Kardinäle, Bifchöfe u. f. w.

e) Die Kaifer von den Päbften unterjocht.

f) Die Mönche.

g) Die Parifer Bluthochzeit.

J'ai fait adorer Dieu, quand j'ai vaincu le diable.
Je diſtinguai toujours de la religion
Les malheurs qu'apporta la ſuperſtition.
L'Europe m'en ſut gré; vingt têtes couronnées
Daignèrent applaudir mes veilles fortunées,
Tandis que *Patouillet* h) m'injuriait en vain.

J'ai fait plus en mon temps que *Luther* et *Calvin*.
On les vit oppoſer, par un erreur fatale,
Les abus aux abus, le ſcandale au ſcandale;
Parmi les factions ardens i) à ſe jetter,
Ils condamnaient le pape, et voulaient l'imiter.
L'Europe par eux tous fut long-temps déſolée.
Ils ont troublé la terre, et je l'ai conſolée.
J'ai dit aux disputans l'un ſur l'autre acharnés:
Ceſſez, impertinens, ceſſez, infortunés,
Très-ſots enfans de Dieu, chériſſez-vous en frères,
Et ne vous mordez plus pour d'abſurdes chimères.
Les gens de bien m'ont cru: les fripons écraſés
En ont pouſſé des cris du ſage mépriſés;

h) Einer von ſeinen zahlreichen Gegnern.

i) *Ardens* bezieht ſich auf L. und C. Man muſs die Worte ſo ordnen: *Eux, ardens à ſe jetter parmi des factions.*

Et dans l'Europe enfin l'heureux tolérantisme
De tout esprit bien fait devient le catéchisme.

Je vois venir de loin ces temps, ces jours sereins,
Où la philosophie éclairant les humains,
Doit les conduire en paix aux pieds du commun maître;
Le fanatisme k) affreux tremblera d'y paraître:
On aura moins de dogme l) avec plus de vertu.

Si quelqu'un d'un emploi veut être revêtu,
Il n'amènera plus deux temoins à sa suite m)
Jurer quelle est sa foi, mais quelle est sa conduite.
A l'attrayante soeur d'un gros bénéficier
Un amant huguenot pourra se marier:
Des trésors de Lorette, amassés pour Marie,
On verra l'indigence habillée et nourrie:
Les enfans de Sara, que nous traitons de chiens,
Mangeront du jambon fumé par des chrétiens.

k) Die Priesterwuth, d. i. der Eifer für die Unterscheidungslehren der verschiedenen Kirchen.

l) Eine Kirchenlehre.

m) En France, pour être reçu procureur, notaire, greffier, il faut deux témoins qui déposent de la catholicité du récipiendaire. — Izt ist das abgeschaft.

Le turc, ſans s'informer ſi l'iman lui pardonne,
Chez l'abbé *Tamponet* ira boîre en ſorbonne n).
Mes neveux ſouperont ſans rancune gaîment
Avec les héritiers des frères *Pompignan* o)
Ils pourront pardonner au pincé *la Blétrie* p)
D'avoir coupé trop tôt la trame de ma vie.
Entre les beaux esprits on verra l'union:
Mais qui pourra jamais ſouper avec *Fréron* q)?

n) T. était en effet docteur de ſorbonne.

o) *Franc de Pompignan*, einer von denen, die V. bei jeder Gelegenheit zu demüthigen ſuchte, weil ſie ſich auf ihre Verdienſte etwas einbildeten, und weil ſie ſich an ihm gerieben hatten.

p) Der (in ſeinem Stil) gezierte *la Bletrie*, ein andrer von ſeinen Gegnern, der, vermuthlich um einen Spaſs zu machen, ihn todt geſagt hatte.

q) Stärker als mit dieſer Wendung konnte er ſeinen Haſs gegen *Freron* nicht ausdrücken.

Extrait d'une Epitre à M. Marmontel.

1773.

Mon très-aimable fucceffeur,
De la France hiftoriographe,
Votre indigne prédéceffeur
Attend de vous fon épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers,
Dans mon obscurité profonde,
Enfeveli dans mes déferts,
Je me tiens déjà mort au monde.

Mais fur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rapelle
A ce monde que j'ai quitté.

Si vers le foir un trifte orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me fouviens qu'à votre cour
Le temps change encor davantage.

Si mes paons r) de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes ſeigneurs
Avéc leur brillant étalage;
Et mes coqs-d'Inde ſont l'image
De leurs peſans imitateurs.

De vos courtiſans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours;
Les renards, autres chatemites,
Se gliſſant dans mes baſſe-cours,
Me font penſer à des jéſuites.

Puis-je voir mes troupeaux bêlans,
Qu'un loup impunément dévore,
Sans ſonger à des conquérans
Qui ſont beaucoup plus loups encore?

Ainſi du monde détrompé,
Tout m'en parle, tout m'y ramène:
Serais-je un esclave échappé
Que tient encore un bout de chaine?
Non, je ne ſuis point faible aſſez
Pour regretter des jours ſtériles,
Perdus bien plutôt que paſſés
Parmi tant d'erreurs inutiles.

r) Sprich aus: pâns.

Adieu, faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les Amours et leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos ſolides hiſtoriens
Sont des auteurs bien reſpectables;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami? des fables.